This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slat.3420.38.7

JAN 1

Harvard College Library

FROM

The Estate of
James M Ballard
9 Mar. 1897.

333 / 4

Slav 3420.3 8.9

LE CAUCASE

LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE

D'APRÈS

LA RELATION DE M. LE BARON DE THIELMANN.

PAR

LE BARON ERNOUF

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE

ET DE VINGT GRAVURES

Deuxième Édition

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1880

Tous droits réservés

LE CAUCASE

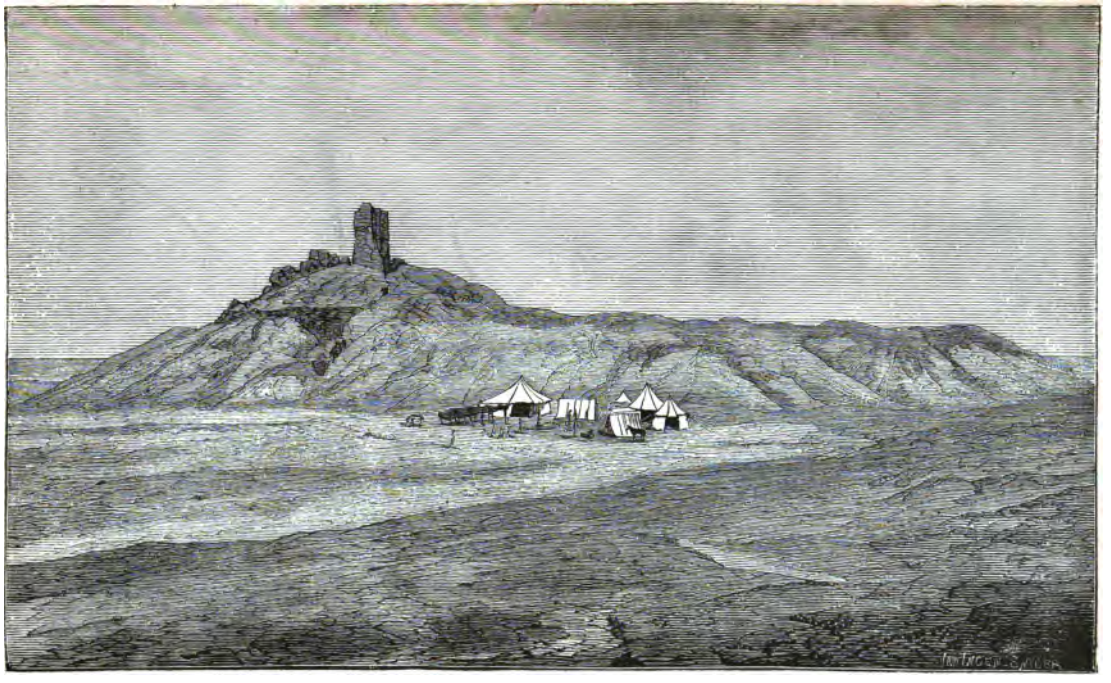
LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE

SOUVENIRS DE VOYAGE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur section de la librairie) en mai 1876.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



Tour de Babel. (Frontispice)

LE CAUCASE

LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE

D'APRÈS

LA RELATION DE M. LE BARON DE THIELMANN, Max, freiherr von.

PAR

LE BARON ERNOUF, alfred Auguste

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE

ET DE VINGT GRAVURES

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876

Tous droits réservés

Slav 3420.38.9

Harvard College Library
From the Estate of
James M. Ballard,
Mar. 9, 1897.

AVANT-PROPOS

Cette transcription analytique du voyage de M. le baron de Thielmann (*Streifzüge in Kaukasus*, etc., 1875) a été publiée en grande partie dans la *Revue de France*. M. de Thielmann est un touriste émérite, qui, grâce à ses relations diplomatiques, a pu visiter des régions curieuses et d'un accès difficile.

Nous avons tâché de ne rien omettre d'intéressant ni d'utile, et laissé souvent la parole à l'auteur, pour donner au récit plus de mouvement et d'attrait. Cependant, nous y joignons quelques considérations personnelles et certaines indications complémentaires puisées aux meilleures sources. Plusieurs de ces indications nous ont été fournies par M. de Thielmann lui-même, qui a bien voulu venir ici nous remercier d'avoir fait connaître son voyage au public français.

Paris, février 1876.

Baron Ernouf.

LE CAUCASE

LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE

SOUVENIRS DE VOYAGE

I

D'ODESSA A POTI.

M. le baron de Thielmann avait déjà parcouru la Suisse et l'Italie avec MM. de Wurmb et de Keiswitz. En 1872, les trois amis avaient concerté une excursion dans des contrées plus lointaines, et rarement explorées. Ils voulaient visiter le littoral de la Crimée, quelques-unes des hautes vallées du Caucase, habitées par des tribus encore presque indépendantes; le mont Ararat, la Géorgie, le Daghestan, le littoral de la mer Caspienne et un coin de la Perse jusqu'à Tauris. De là, leur projet était de se diriger, à travers la région à peu près inconnue des lacs de Wan et d'Ourmiah, vers la vallée du Tigre, Mossoul et les ruines des grandes cités assyriennes, Chorsabad, Ninive et Nimroud; de descendre ensuite le Tigre jusqu'à Baghdad; et, après une

excursion aux ruines de Ctésiphon et de Babylone, de regagner le littoral méditerranéen par le désert de Syrie, en passant par Palmyre et Damas. Le point de départ de cette excursion était Odessa, le point *terminus*, Beirout. « Le 10 août 1872, à quatre heures de l'après-midi, nous nous embarquions pour Sébastopol, par un temps des plus nébuleux, sur la *Tauride*, vieux steamer de la compagnie russe de la mer Noire. Le lendemain matin la brume avait disparu ; vers huit heures, on aperçut le phare de Chersonèse, et bientôt après la ligne des falaises de la Crimée, dorées par le soleil levant. Une heure plus tard, la *Tauride* s'engageait entre les deux forts, redevenus menaçants, qui commandent l'entrée de la baie; tournait court à droite, enfin stoppait juste en face des ruines de Sébastopol, qui semblent surgir à point nommé, au terme de cette navigation, comme un *truc* gigantesque. C'est un panorama grandiose et lugubre. Après vingt années, ces lieux offrent le même aspect de désolation qu'au lendemain du dernier assaut. Partout on foule des débris; le long du quai s'étendent à perte de vue, avec leurs fenêtres à jour, les casernes démantelées. Les rues voisines du débarcadère ont seules conservé une certaine animation. Nous descendîmes chez un sieur Wetzel, qui tenait avant la guerre le restaurant du club des officiers. Il regrette toujours le bon temps où il en réunissait journellement à sa table

d'hôte jusqu'à deux cent cinquante, tous intrépides buveurs de champagne, et tâche de se rattraper en écorchant au vif les touristes, sans distinction de nationalité.

Favorisés par un temps splendide, nous fîmes la tournée des remparts, conduits par un *cicerone* juif, qui parlait tant bien que mal, plutôt mal que bien, toutes les langues de la chrétienté. Au *grand Redan*, les vestiges des travaux d'approche sont encore très-visibles. La position capitale de Malakoff est toujours reconnaissable à sa fameuse tour. Non loin du moulin d'Inkermann, une jeune fille tartare long voilée se tenait appuyée contre la margelle d'un puits; c'était déjà comme une vision de l'Orient.

Après sept heures de marche, nous atteignon l'extrême rebord du plateau, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la Tschernoja (Tschernaïa) et les montagnes de la Crimée, qui forment des courbes gracieuses à l'horizon. Il suffit d'une journée aux voyageurs ordinaires pour parcourir les abords de Sébastopol, mais les militaires de tous les pays devront s'y arrêter plus longtemps pour leur instruction. » Ajoutons qu'ils feront bien de se hâter. Le temps s'écoule, et cet état de désolation et de ruine historique ne se prolongera sûrement pas au delà du terme fixé par les traités.

« Le lendemain, nous visitons Baghtschesarai, l'ancienne résidence des khans. Pour s'y rendre, il

faut faire un grand détour par Inkermann, ou franchir directement la baie de Sébastopol. Nous prenons ce dernier parti, et passons ainsi dans la partie nord de la ville, qui n'est guère qu'un monceau de ruines. Là, comme nous aurions dû le prévoir, tous les moyens de locomotion un peu confortables faisaient défaut. Il fallut s'installer dans un véhicule des plus primitifs, orné d'un conducteur non moins primitif Ces véhicules tartares, bariolés de couleurs éclatantes, sont totalement dépourvus de siéges ; on s'y tient debout ou couché comme dans nos charrettes. Après avoir fait quatre petites lieues en autant de grandes heures, dans une contrée assez monotone, le cocher de cet agréable équipage prit sur sa droite un chemin de traverse aboutissant à un vallon étroit, sinueux et profondément encaissé. » Au dernier détour, les voyageurs se trouvèrent dans la ville tartare, qu'on n'aperçoit de ce côté qu'en y pénétrant. Ils voulaient se faire directement conduire au château, mais l'automédon, ne comprenant pas ou feignant de ne pas comprendre leur russe tudesque, les mena droit au principal hôtel, dans une rue si étroite que les deux côtés de ce véhicule de torture effleuraient les murs, et qu'il fallut de vive force en extraire les patients.

La façade du palais tartare ressemble beaucoup à celle de l'ancien établissement des Bains Chinois de Paris, célèbre dans les fastes galants du Directoire, et

Baghtschesarai (Crimee). (P. 7.)

Lentechi (Haut Caucase). (P. 85*.)

qui existait encore il y a une vingtaine d'années. La mosquée et les kiosques disséminés dans le parc ne peuvent charmer que des touristes qui n'ont pas encore vu l'Orient ; mais le parc est véritablement magnifique, et le paraît encore davantage au sortir des steppes de la sainte Russie. On y admire surtout des cyprès d'une grosseur colossale, vieux témoins de la décadence et de la chute assez prosaïque des princes tartares dont ils ombragent les tombeaux.

« Nous aurions voulu pousser jusqu'à Tschufut-Kaleb, la ville juive, mais la journée était avancée, le temps plus que menaçant. Après avoir fait un médiocre dîner à la tartare, dîner dont le prix seul était digne d'un établissement de premier ordre, et acheté, comme souvenir, quelques menus objets en cuir dont il était impossible de deviner la destination, nous nous réintégrons bravement dans la patache indigène par une pluie battante[1]. »

Depuis longtemps il était nuit close quand les voyageurs, mouillés et moulus, rentrèrent à leur hôtel, où une désagréable surprise les attendait. Leur intention était de partir le lendemain par la route de terre pour Jalta, où les paquebots font également escale. Ils apprirent que le steamer *Tau-*

[1] On fabriquait autrefois dans cette localité des lames de sabre, d'une trempe aussi fine que celle du Khorassan ; cette industrie est absolument perdue aujourd'hui.

ride, qui les avait amenés la veille, était rentré piteusement à Sébastopol, par suite d'avaries majeures à sa machine, et que les passagers avaient réquisitionné, séance tenante, toutes les voitures civilisées de Sébastopol pour continuer leur route. Nos touristes ne voulaient pas cependant renoncer à la plus belle excursion qu'on puisse faire en Crimée. En conséquence, ils se décidèrent à franchir en *téléga* les quatre-vingt-trois werstes qui séparent Jalta de Sébastopol. Ce véhicule, aussi dangereux qu'incommode, dont Gautier a fait une description si pittoresque dans son *Voyage de Russie*, leur fit regretter plus d'une fois la patache tartare de la veille [1].

La *téléga*, commandée pour sept heures du matin, se fit attendre pendant trois heures, et le début du voyage fut marqué par une aventure assez périlleuse. A la sortie de Sébastopol, le *jemtschick* (postillon) fut hélé par une sentinelle qui l'avertit qu'on faisait des exercices d'artillerie sur le plateau, et lui indiqua la direction qu'il devait prendre en rase campagne pour s'écarter suffisamment de la portion de la route exposée aux projectiles. Mais soit que l'indication eût été mal donnée ou mal comprise, quelques moments après les voyageurs tassés dans

[1] On trouvera la figure exacte de la *téléga*, sorte de carriole archaïque, dans le voyage de M. Vereschaguine (*Tour du monde*, 1868, 1er semestre).

la *téléga* entendirent siffler un obus qui vint tomber à quelques pas d'eux, heureusement sans éclater. Le postillon comprit aisément, rien qu'à leurs gestes, qu'ils désiraient passer tout de suite *à d'autres exercices*, et les chevaux, enlevés au galop, eurent bientôt franchi ce mauvais passage.

« De ce côté, la descente du plateau est plus belle encore que celle d'Inkermann. On apercoit sur la droite la baie historique de Balaklava, creusée profondément dans les falaises qui l'abritent de toutes parts. Sur la gauche, se dressent à l'horizon les montagnes du sud de la Crimée; entre leurs cimes s'ouvrent des vallons dont la fraîche verdure contraste heureusement avec l'aridité des environs immédiats de Sébastopol. La route de Jalta s'enfonce dans un de ces vallons, et court longtemps à travers d'admirables futaies égayées du chant de mille oiseaux, notamment d'une variété de corneille bleue, très-commune en Crimée, et dont le croassement est, dit-on, presque mélodieux.

Après le village de Baïdar, amas de baraques malpropres qui tranche désagréablement au milieu d'un véritable paradis terrestre, la route commence à monter. Elle s'élève, par une longue série de lacets, jusqu'au passage connu sous le nom de porte de Baïdar. Au moment même où disparaît la gracieuse vallée que vous venez de parcourir, soudain vous apercevez, à une profondeur de quinze cents pieds, un

bras de mer, encadré de montagnes à pic. Le contraste est d'autant plus saisissant, que ce panorama nouveau se déploie en entier d'un seul coup, à la sortie d'un petit tunnel... A partir de ce point, on commence à redescendre. Le reste de la route jusqu'à Jalta, serpentant à la base des montagnes, toujours en vue de la mer, est également fort agréable, mais ce fut en pure perte ce soir-là. Le temps s'était gâté de nouveau; mouillés jusqu'aux os, secoués comme on l'est en *téléga*, à jeun ou à peu près depuis Sébastopol, nos touristes n'arrivèrent à Jalta que fort tard et d'assez méchante humeur.

Située dans la partie la plus romantique de la Crimée, au milieu des villas de l'aristocratie russe, Jalta est une de ces localités qui ont un bel avenir et un vilain présent. Au mois d'août 1872, on y trouvait, *en construction*, un superbe établissement de bains et deux ou trois hôtels de premier ordre. En attendant, les rues, non encore pavées, devenaient, à la moindre ondée, d'effroyables cloaques; l'établissement provisoire des bains de mer était installé tout auprès d'un prétendu ruisseau, qui déversait à la mer ce que M. de Thielmann appelle diplomatiquement des réminiscences urbaines. Baigneurs et baigneuses prenaient leurs ébats dans cette onde pure; ceux-ci séparés seulement de celles-là par des draps étalés sur des perches.

Dans la nuit précédente, un ouragan avait emporté les draps; seules, les perches restaient debout, fidèles à leur mission de haute moralité. » Enfin, le meilleur hôtel provisoire était d'une malpropreté à faire reculer les gens les moins difficiles. « Dans tout mon voyage, dit M. de T., je n'ai rencontré qu'un autre gîte aussi sale que celui-là, et c'était une étable à vaches du Kurdistan. »

Pendant toute la journée du 13 août, nos touristes restèrent bloqués dans ce réduit par une pluie torrentielle. Heureusement le temps se remit au beau dans la nuit, et pendant les deux jours suivants un temps splendide favorisa leurs excursions aux villas des environs. Les plus remarquables sont: Livadia, qui appartient à l'Empereur de toutes les Russies, et dont le parc s'étend jusqu'aux premières maisons de Jalta; Ereklik (en tartare, jardin des pruniers), séjour favori de l'Impératrice, situé dans la montagne à quelques centaines de pieds au-dessus de Livadia, dans de meilleures conditions d'abri pendant les grandes chaleurs d'été; Orianda, propriété du grand-duc Constantin, construction considérable, mais massive et de mauvais goût; enfin la villa du prince Woronzoff, Alupka, qui passe pour la perle de la contrée. C'est le prince Woronzoff qui a mis à la mode, dans l'aristocratie russe, la villégiature criméenne. Alupka est un mélange de style mauresque et gothique, qui s'harmonise, dit-on, à

merveille avec les alentours. Le parc, disposé en amphithéâtre comme les autres, est bien planté, et offre de superbes points de vue sur la mer et les montagnes. Cette propriété parut d'autant plus admirable aux trois amis, que parmi ses dépendances figurait une sorte de tourne-bride, dont la cuisine était fort supérieure à celle des hôtels de Jalta et de Sébastopol.

On a comparé cette région méridionale de la Crimée à la rivière de Gênes et à la Corniche. M. de Thielmann, qui a vu l'une et l'autre contrée, trouve cette assimilation défectueuse; chacune a sa physionomie à part. Il n'y a rien de commun entre les châteaux authentiques des anciens nobles génois, fièrement campés sur les derniers contre-forts des Alpes, et l'architecture fantaisiste des villas modernes de l'aristocratie russe, coquettement drapées dans leurs manteaux de lierre et de passiflores; — entre le feuillage grisâtre des oliviers du littoral méditerranéen, d'où émergent çà et là quelques cimes isolées de platanes, de noyers, de pins-parasols, et la verdure vigoureuse des futaies de la Crimée; — entre les joyeux et brillants villages italiens, et ces tristes hameaux tartares, où l'on voit circuler ça et là, pareilles à des ombres silencieuses, des figures de femmes voilées...

« La matinée du lendemain fut employée à la visite d'une cascade située à une assez grande hau-

teur, mais que l'on distingue fort bien de Jalta. Nous fîmes cette promenade sur des chevaux du pays, petits, mais vifs et pleins de feu, loués par des Tartares auxquels ce commerce, nouveau dans la contrée, rapportait déjà d'assez beaux bénéfices. Pour l'amusement des Russes et des touristes, ces loueurs tartares ont conservé le vêtement national, délaissé par leurs compatriotes. » Ainsi va partout le monde ; les différences caractéristiques des races tendent à disparaître, vieilles coutumes, vieux costumes s'en vont de compagnie ; il n'en reste que quelques spécimens, à titre de curiosité et de fantaisie. Cet effacement déploré par les artistes, est-il un bien ou un mal au point de vue humanitaire ? C'est le secret de l'avenir.

La cascade de Jalta mérite sa réputation. Elle est surtout fort belle à la suite de pluies abondantes ; aussi M. de Thielmann et ses compagnons, copieusement arrosés les jours précédents, y allaient en toute confiance, et leur espoir ne fut pas trompé ; cette cascade leur parut presque aussi remarquable que celle si vantée du Reichenbach, en Suisse. De ce point élevé ils apercevaient un horizon immense ; Jalta même, vu de cette hauteur, faisait bon dans le paysage.

Le même jour, nos touristes s'embarquèrent à bord de la *Cesarowna* pour la région du Caucase. Ce steamer n'était pas un pauvre invalide comme la

Tauride, mais un bâtiment tout neuf, et confortablement aménagé.

La compagnie n'était pas nombreuse à bord de la *Cesarowna*. Elle se composait, outre nos touristes, de quelques employés civils et militaires qui rejoignaient leur poste, et d'une Française aventureuse qui s'en allait, avec ses deux filles, tenir un hôtel dans le Caucase.

« La première escale après Jalta est Théodosie (douze heures de traversée). Dans cet intervalle les montagnes ont disparu; on n'aperçoit plus qu'une plage sablonneuse et aride que le steamer côtoie jusqu'à la rade de Kertsch. Les fortifications de cette place, d'une haute importance militaire, ont été reconstruites et fort augmentées depuis la guerre de Crimée. Des batteries formidables défendent l'entrée du port et celle de la passe étroite de Jenikalé, qui donne accès de la rade de Kertsch dans la mer d'Azow. Le port ne pouvant recevoir que des navires d'un faible tirant d'eau, les steamers sont forcés de faire leur escale en dehors, et de tracer avec la quille un long sillon dans la fange, pour accoster l'un des bastions qui commandent la rade. Le démarrage est encore plus pénible, et ne peut être opéré sans l'aide d'un remorqueur.

La *Cesarowna*, arrivée à midi, ne devait repartir que le soir; nous avions donc tout le temps d'explorer la ville et ses abords... Kertsch semble une

réminiscence vivante de la tour de Babel; on y entend parler toutes les langues européennes et bon nombre d'asiatiques. L'excursion la plus intéressante qu'on puisse faire pendant cette escale est la visite de l'emplacement présumé du suicide de Mithridate. Cet emplacement touche à la ville : c'est un monticule couvert d'un gazon épais, et composé évidemment de débris comme le *Monte-Testaccio* de Rome [1]. On y a déjà exhumé de curieux fragments de terres cuites de la meilleure époque, et il est probable que des fouilles plus profondes donneraient de bons résultats. Au sommet, on trouve quelques ruines qui seraient, suivant la tradition, celles du palais de Mithridate, mais qui sont évidemment plus modernes. Depuis la mort de ce terrible adversaire des Romains, le sol a dû subir bien des remaniements. Les environs de Kertsch, et la presqu'île asiatique de Taman, située en face, sont une véritable mine d'antiquités, qui n'est exploitée que depuis une trentaine d'années. On en a tiré beaucoup d'anciens bijoux grecs, dont une partie est aujourd'hui au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

La première escale après Kertsch est la baie de

[1] Le voyageur allemand ne dit pas qu'il existe plusieurs autres monticules semblables dans les environs de Kertsch. Cette ville n'occupe évidemment que la moindre partie de l'ancienne *Panticapée*. B. E.

Novorossisk, excellente rade, la meilleure qu'offre toute la côte du Caucase. Malheureusement la situation de cette localité est trop excentrique, la communication par terre trop difficile pour qu'elle puisse prendre de l'importance : jamais le commerce avec l'Asie ne fera un pareil détour. Aussi Novorossisk n'est qu'un amas de huttes où végètent quelques employés et colons militaires, qui mourraient de faim, sans l'approvisionnement de farine que les steamers leur renouvellent périodiquement.

La mer Noire, dont les colères sont parfois terribles, était si calme pendant cette traversée de la *Cesarowna*, que ce navire marchait à très-peu de distance de la côte. Nous pouvions donc admirer la majestueuse chaîne qui domine toute cette partie de la mer Noire, grandissant à mesure qu'on avance dans la direction du sud-est. Les sommets, qui, à Novorossisk, n'atteignent pas encore quatre cents mètres, se relèvent ensuite graduellement. Ils atteignent déjà une hauteur moyenne de plus du double vers Tuapse, petite station où la *Cesarowna* fit escale vers deux heures de l'après-midi; derrière ce premier rempart, on commençait à entrevoir des cimes encore plus hautes, marbrées de larges plaques de neige. Sur toute cette côte, régnait un silence de mort. D'épaisses forêts, descendant des flancs des montagnes, semblent arriver jusque dans les flots. Pas un village, pas même une hutte isolée;

seulement, de temps à autre, apparaît le squelette d'un fort ruiné. Toute cette partie du Caucase, aujourd'hui déserte, était la demeure des Tscherkesses (*Cercetæ*), qui, après une longue et âpre résistance, ont abandonné leur pays, plutôt que de subir le joug des Russes. Ils se réfugièrent, au nombre de plus de quatre cent mille, sur le territoire ottoman, où la plupart sont morts de misère On prétend que cette émigration aurait été déterminée par les intrigues et les promesses mensongères de la Turquie, plutôt que par le fanatisme religieux. Il est vrai que ce sont les Russes qui le disent. Eux-mêmes, au surplus, rendent justice à la valeur des Tscherkesses, mais ajoutent que *la civilisation exigeait* que ces hommes énergiques fussent sacrifiés... En attendant ses bienfaits, ces vallées naguère si fertiles sont aujourd'hui transformées en marécages pestilentiels. »

La nuit était tombée depuis longtemps, quand la *Cesarowna* passa en vue de Pitzunda; les passagers ne purent apercevoir l'église de cette localité, l'un des chefs-d'œuvre de l'art byzantin [1]. Au point du jour, le steamer mouilla devant Soukoum-Kalé.

[1] Pitzunda est l'ancienne Pithyonte, dernier lieu d'asile assigné à saint Jean Chrysostôme, qui mourut avant d'y arriver. (V. le beau livre d'A. Thierry.) Cette localité est située à l'embouchure de l'Ingur, fleuve qui prend sa source dans l'une des plus hautes montagnes du Caucase. B. E.

Cette localité semblait naturellement désignée comme point de jonction de la navigation avec le railway du Caucase. Par malheur, ce mouillage n'offre aucun abri contre les tempêtes si fréquentes dans ces parages [1].

« Soukoum-Kalé, digne à peine du nom de hameau, se compose d'une trentaine de constructions en bois. Ce fut là que nous vîmes pour la première fois ces costumes *caucasiens*, que les Russes se sont mis à porter par fantaisie dans le pays, tandis que les indigènes les abandonnent peu à peu pour le costume européen. C'est là aussi que s'arrêtent les grands steamers, l'embouchure du Rioni, point *terminus* du voyage, n'étant accessible qu'à des navires d'un faible tirant d'eau. La *Cesarowna* déversa donc ses passagers sur le *Tourtereau*, peu digne de ce nom gracieux. Ce *Tourtereau* était un méchant petit vieux bateau, dont le dernier nettoyage remontait au moins à la guerre de Crimée. Bien que la mer fût comme de l'huile, les passagers n'y gagnaient rien : la machine, archaïque et rachitique, secouait le *Tourtereau* comme eût fait une tempête, et suffisait pour provoquer des

[1] Il existe pourtant, en face de Soukoum-Kalé, mais assez au large, un banc de vase profonde et tenace, où les navires peuvent jeter l'ancre et séjourner en toute sécurité. La division navale anglo-française, détachée de ce côté pendant la guerre de Crimée, en fit l'expérience avec succès. B. E.

nausées. » On avait rallié à Soukoum-Kalé plusieurs passagers indigènes, notamment une princesse géorgienne et ses deux enfants, vêtus d'un rouge vif de la tête aux pieds, ce qui rappela à M. de Thielmann, amateur de l'*art gai*, le costume du roi de Béotie dans *Orphée aux Enfers*.

On passa devant l'embouchure du Kodon (le *Sinames* des anciens), qui prend sa source non loin de l'Elbrouz; une brume épaisse dérobait aux regards ce géant du Caucase... Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, les passagers aperçurent avec bonheur la blanche silhouette du phare de Poti, qui leur annonçait la fin de leur martyre. Bientôt le *Tourtereau* s'engagea dans le vaste cercle noirâtre que les eaux du Rioni projettent à une assez grande distance de son embouchure. Ce fleuve, le *Phase* ou *Rhéon*, célèbre dans la mythologie et l'histoire ancienne, ne s'annonce pas d'une façon poétique. La barre était si mauvaise que le *Tourtereau* fut obligé de stopper. Cette difficulté d'accès, si désagréable aujourd'hui, devait être un avantage dans les temps héroïques, où l'on recherchait, avant tout, la sécurité contre les attaques du dehors.

Le *Tourtereau*, faisant route sur les brisées du navire *Argo*, s'arrêta enfin pour tout de bon à une centaine de mètres en amont de la barre, auprès des ruines d'un vieux fort turc. En mettant le pied

sur ce sol légendaire de la Colchide, les voyageurs aperçurent, non le palais d'Eson, mais deux maisons neuves, voisines du débarcadère, l'*Hôtel Jacquot* et l'*Hôtel neuf,* se faisant déjà concurrence. C'était là, avec quelques baraques d'un aspect misérable, Poti tout entier à la fin de 1872. Toutefois, plusieurs voitures fort propres, élégantes même, attendaient les passagers du bateau. Les trois touristes optèrent pour l'hôtel Jacquot : ils y furent conduits par un cocher en grand costume mingrélien, y compris le long poignard passé dans la ceinture. Cet accessoire n'est sans doute là que pour la montre; espérons qu'il ne figurera jamais dans les dissentiments qui pourront surgir entre ces automédons de la Colchide et leurs pratiques d'Occident.

II

LE CAUCASE. ASPECT GÉNÉRAL, STATISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

Avant d'aller plus loin, nous emprunterons à une publication officielle récente, la *Statistique de la Russie* (*Wajennaja statistika Russiji*), rédigée par les officiers de l'état-major impérial, sous la direction du général Obrutschew, des détails intéressants et peu connus en France sur la constitution orographique, l'ethnographie et la statistique du Caucase.

Les géographes et les philologues ne s'accordent pas sur l'étymologie de ce mot. On croit pourtant y reconnaître le monosyllabe persan *Kuh*, montagne. Les habitants du Levant ne désignent ordinairement par un nom collectif que les groupes de montagnes qu'on peut embrasser à la fois d'un seul coup d'œil, ce qui ne saurait s'appliquer aux fractions très-diverses de l'énorme chaîne que les Occidentaux désignent sous le nom unique de Caucase. De plus, dans cette région relativement peu peuplée et d'un relief si accidenté, on ne trouve qu'un bien petit nombre d'individus en état de donner des informa-

tions à peu près certaines sur l'ensemble du pays. Souvent même les habitants d'un village n'ont que des notions assez vagues sur des localités très-rapprochées, mais avec lesquelles ils n'ont que peu ou point de communications. Enfin, la plupart de nos cartes semblent faites pour donner l'idée la plus fausse de l'aspect du pays. Le Caucase y figure comme un gigantesque barrage, tendu entre la mer d'Azow et la mer Caspienne. Aussi les touristes qui, sur la foi de ces cartes, cherchent à l'horizon, à partir de Kertsch, des neiges et des glaciers, sont fort désappointés de n'apercevoir, pendant la première journée de navigation, que des collines d'une hauteur insignifiante. C'est seulement vers Novorossisk qu'elles commencent à prendre des proportions imposantes.

La région du Caucase forme quatre fractions distinctes. La première, dite chaîne principale à cause de sa longueur, commence, par des déclivités à peine sensibles, à la presqu'île de Taman en face de Kertsch, et se prolonge, toujours grandissant, jusqu'à la *Tsébaldà* ou vallée haute du Kodor, habitée par les Abchases (anciens *Abasgi*). De ce côté, elle arrive à une hauteur moyenne de 1,200 mètres environ. Quelques cimes isolées s'élèvent jusqu'à 1,500 ; mais il en est bien peu qui atteignent la limite des neiges éternelles. Cette chaîne, dans toute son étendue, côtoie de très-près

la mer Noire, et n'y déverse que quelques torrents sans importance. Du côté du nord, en revanche, elle envoie de nombreux affluents au Kouban (*Hypanis*), qui sort du massif de l'Elbrouz et va se jeter dans la mer Noire, entre Anapa et Taman, après un parcours d'au moins 50 myriamètres.

Jusque-là, le Caucase égalait à peine les Pyrénées. Mais, à partir du revers oriental de la Tsébaldà, il dépasse tout à coup les Alpes, rivalise avec les Andes, et ne le cède qu'à l'Himalaya. La plupart des pics de cette grande chaîne, qui s'étend de la vallée du Kodor au col de Kasbeck, atteignent et souvent dépassent de beaucoup la limite des neiges éternelles, qui, sous cette latitude, n'est guère au-dessous de 4,000 mètres. Ces monts sont aussi escarpés que grandioses; on n'y rencontre qu'un très-petit nombre de passages praticables. Le point culminant est l'Elbrouz (*Ceraunius mons*); cette montagne, dont la situation en premier plan fait encore ressortir l'aspect formidable, semblait taillée tout exprès pour servir d'échafaud au dernier des Titans. Ce n'est pourtant pas à elle, mais à une autre cime nommée *Chomli*, située plus au sud, que se rattache la tradition du supplice de Prométhée.

D'après les dernières évaluations, l'altitude de l'Elbrouz dépasserait 6,000 mètres. Quand le temps est clair, on l'aperçoit de la mer Noire, entre Soukoum-Kalé et Poti, par-dessus les contre-forts du

littoral. Mais c'est surtout quand on arrive par le nord que l'Elbrouz produit le plus d'effet, placé comme il l'est en saillie dans cette direction. Son dôme neigeux, pareil à un nuage immobile, s'aperçoit, dit-on, de soixante lieues, dans les steppes de la mer d'Azow.

D'autres pics voisins, sans égaler celui-là, atteignent des hauteurs fort respectables. Ainsi le Dychtau, le Kostantau, le Kasbeck, l'Uschbà, ne lui sont inférieurs que de 400 à 500 mètres. Dans la partie de ces monts d'où sortent l'Ingur et le Rioni, on rencontre encore des pics hauts de 5,000 mètres. Les plus remarquables, de ce côté, sont l'Adai-Choch et la Tetnuld, « la Jungfrau du Caucase ».

On devine que les glaciers ne font pas défaut dans de tels parages. Du col de Latpari, où nous allons bientôt accompagner M. de Thielmann, on en aperçoit à la fois une trentaine, dont dix au moins de première grandeur; le panorama célèbre du col de Balme n'est qu'une miniature auprès de celui-là. Ajoutons, toutefois, pour la consolation des touristes qui seraient humiliés de ne connaître que les montagnes de l'Europe, qu'elles offrent un genre de beautés peu commun dans ces grandes Alpes du Caucase. Celles-ci forment une série de pics abrupts, régulièrement alignés. Ce sont des remparts gigantesques, mais non des acropoles naturelles, comme les massifs du mont Rose, de

l'Oberland, de la Savoie et du Dauphiné. Ce barrage n'est pas profond en proportion de son altitude; il ne faut y chercher ni ces grands plateaux de neige, ni ces mers de glace, ni surtout ces beaux lacs alpestres, situés à de grandes hauteurs, qu'on rencontre si fréquemment en Suisse.

A partir du col de Kasbeck, la haute chaîne dont nous venons de parler se bifurque en deux rameaux qui s'étendent l'un vers le nord-ouest, l'autre vers le sud-ouest. Ces deux nouvelles chaînes, troisième partie de la région du Caucase, sont moins élevées en moyenne que la précédente, et dépassent rarement 3,000 mètres; pourtant on y trouve encore des glaciers, et, dans la branche méridionale, deux pics hauts d'environ 4,800 mètres. L'espace compris entre ces deux chaînes secondaires, qui toutes deux vont, en s'abaissant graduellement, jusqu'à la mer Caspienne, est le Daghestan, plateau élevé, dépourvu d'arbres, qui forme la quatrième et dernière partie du Caucase. Cette contrée, qui porte les traces de violentes convulsions volcaniques, est arrosée par quatre cours d'eau principaux de force à peu près égale, qui se réunissent sous le nom de *Soulak*, et portent celui de *Koissou* dans leur cours supérieur. Un cinquième, le Samour, a son cours et son embouchure séparés. Ces eaux ne sont que la moindre partie de celles fournies par les deux chaînes qui encadrent le Daghestan. Le reste de ces

eaux se précipite à l'opposite, sur les revers escarpés de ce double rempart; elles vont renfoncer, plus ou moins immédiatement et sous des noms divers, deux des grands fleuves de la mer Caspienne. Celles de la chaîne méridionale, après avoir formé à sa base d'immenses marécages, vont presque toutes grossir le Kour, tandis que celles de la chaîne nord vont former les nombreux sous-affluents et affluents du Térek [1].

Enfin, au sud de la région proprement dite du Caucase, au delà des vallées du Rioni et du Kour, sur le plateau qui sépare cette dernière de celle de l'Araxe, se dressent d'autres montagnes, connues généralement sous le nom de Petit-Caucase. Elles forment deux groupes principaux : le premier semble disposé comme un vaste cirque autour du lac de Koustchou ou Sewanga, pareil à un immense cratère dont cette chaîne dessinerait les rebords. Cette fraction du Petit-Caucase envoie de nombreux ruisseaux au Kour et à l'Araxe. Ce dernier fleuve, limite actuelle de la frontière russe du côté de la Perse, a conservé intégralement, comme on voit, son nom si célèbre dans l'antiquité. Bien qu'il soit

[1] Le Térek et le Kouban prennent tous deux leur source dans le mont Elbrouz, à peu de distance l'un de l'autre, comme le Rhône et le Rhin dans le massif du Saint-Gothard. De même aussi que ces deux fleuves, ils prennent aussitôt une direction absolument divergente; l'un va à la mer Caspienne, l'autre à la mer Noire. B. E.

aussi considérable que le Kour, avec lequel il se confond à vingt lieues de la mer Caspienne, c'est le nom de Kour qui prévaut à partir du confluent.

Quant au second groupe du Petit-Caucase, il se subdivise en plusieurs ramifications qui se projettent au nord-ouest du premier, dans la direction de la mer Noire. Celui-là n'envoie ses eaux qu'au Kour supérieur, qui, sorti des montagnes d'Arménie, se fait jour par une longue et profonde tranchée à travers le Petit-Caucase. L'altitude moyenne de celui-ci ne dépasse pas 3,000 mètres, mais on considère comme en faisant partie deux montagnes plus considérables qui semblent détachées et placées en vedette en face l'une de l'autre, bien avant dans le sud. La première est l'Alagoz (plus de 4,400 mètres) ; l'autre, qui élève fièrement à 4,500 mètres, sur l'autre rive de l'Araxe, ses deux cimes couronnées de neiges éternelles, est le mont *Ararat*, si fameux dans les traditions bibliques.

La région limitrophe du Caucase n'offre guère, au nord, à l'est et à l'ouest, que des steppes encore incultes, mais susceptibles de culture. Au midi, dans la vallée du Rioni, la scène change du tout au tout ; la Colchide, plus heureuse que la Sicile, n'a rien perdu de son ancienne fertilité. Avec sa charrue archaïque, dont la forme n'a pas varié depuis les Argonautes, l'indolent laboureur mingrélien effleure à peine le sol, et recueille pourtant d'abondantes

moissons. Cette richesse contraste avec l'aspect désolé de la région du Kour, exposée aux vents brûlants de l'Asie centrale.

On avait naguère essayé de combattre ce fléau par l'irrigation ; mais dans la dernière guerre de Perse les canaux ont été détruits, et ne sont pas encore réparés.

La nouvelle « province transcaucasienne », composée d'éléments des plus disparates, a naturellement une organisation à part dans l'Empire russe. Cependant, on s'efforce actuellement d'y introduire, avec certaines précautions, une partie des principes généraux de législation, notamment l'obligation du service militaire. Le gouverneur général réside à Tiflis; c'est aujourd'hui le grand-duc Michel, frère de l'Empereur. Ses deux auxiliaires principaux sont le baron Nicolaï, chef de l'administration civile, et le prince Swjatopolsk-Mirski, chef d'état-major général de l'armée du Caucase.

Voici la nomenclature officielle des différentes divisions et subdivisions de la nouvelle province :

Gouvernement de Stawropol, comprenant la partie nord-est de la steppe. Contenance : 1,284 lieues carrées ; population : 371,000 habitants.

District des Cosaques de Kouban, confinant au gouvernement de Stawropol, aux mers Noire et d'Azow, et à la grande chaîne du Caucase jusqu'au mont Elbrouz. Chef-lieu, Jekaterinodar sur Kou-

ban ; 1,284 lieues carrées, 600,000 habitants. Il importe de remarquer que ce chiffre est celui du dénombrement de 1867, antérieur à la dernière guerre des Tcherkesses et à leur exode, qui a réduit des deux tiers la population. Ce district et le suivant étaient en 1872 et sont encore aujourd'hui administrés militairement.

District des Cosaques du Térek : 1,121 lieues carrées, 450,000 habitants. Chef-lieu, Wladikawkass, situé sur le Térek, à l'entrée de la célèbre gorge du Darial, qui monte au col du Kasbek. Cette partie du pays est celle qui a été le plus éprouvée par la guerre. Les Cosaques, dont l'installation dans la contrée remonte à l'époque de Pierre le Grand, ont eu à combattre dès ce temps-là les tribus du Caucase, et cette lutte n'a fini qu'en 1859.

District du Daghestan : 519 lieues carrées, 450,000 habitants. Capitale, Temischanschoura, ou aujourd'hui plus brièvement Schourà. Contrée soumise et relativement tranquille, depuis la défaite définitive de Schamyl (1859) [1].

Gouvernement de Tiflis : 805 lieues carrées, 650,000 habitants. Ce territoire, qui comprend une partie de l'ancienne Géorgie, offre les contrastes les plus saisissants. On y rencontre de magnifiques cultures, des vignobles justement renom-

[1] Cependant plusieurs révoltes partielles ont encore eu lieu. La plus considérable fut celle d'Hadji-Mourtouz (1862). B. E.

més, des paysages enchantés (notamment les basses vallées de l'Alazan et du Rioni); puis, d'autre part, d'arides déserts et des montagnes qui comptent parmi les plus hautes et les plus sauvages du globe. La capitale, Tiflis, compte aujourd'hui environ 100,000 âmes.

Le gouvernement de Koutaïs, qui comprend la région des sources du Rioni et de l'Ingur, compte 650,000 habitants, bien que sa superficie soit seulement de 374 lieues carrées. C'est, comme on voit, la partie de la province relativement la plus peuplée. C'est aussi, dans son ensemble, la plus agréable et surtout la plus riche, celle qui a le plus d'avenir. Cette contrée privilégiée, abritée des vents brûlants de la steppe, est constamment rafraîchie par les brises humides de la mer Noire; aussi toutes les plaines y sont extraordinairement fertiles, les pentes des montagnes couvertes de magnifiques forêts. Déjà traversée dans toute sa longueur par une voie ferrée, elle semble prédestinée à devenir le grand marché de la mer Noire pour les céréales. Mais l'insalubrité du climat pour les Européens et l'indolence des indigènes paralysent l'essor de cette prospérité.

La partie du littoral de la mer Noire resserrée entre la base des montagnes est subdivisée en deux petits districts militaires, celui de Soukoum-Kalé, qui va jusqu'à Pitzunda, et contient 66,000 habi-

tants dans 133 lieues carrées, et celui du littoral des Tscherkesses, aujourd'hui à peu près désert.

Le gouvernement d'Eriwan comprend toute la région arrosée (assez imparfaitement) par l'Araxe Il confine d'une part à celui de Tiflis; de l'autre aux frontières turque et persane. Sa population est de 436,000 âmes, son étendue de 498 lieues carrées, composées en majeure partie de plateaux élevés et arides. On y trouve pourtant quelques terrains suffisamment irrigués, et par conséquent assez fertiles. « Avec de l'eau, a dit un des maîtres de la science agricole, il n'y a pas de terres stériles dans le Midi. »

Le gouvernement de Jelissawetpol (801 lieues carrées, 503,000 habitants) est borné par ceux d'Eriwan, de Tiflis, de Bakû, et s'étend au sud jusqu'à l'Araxe (frontière persane). Sa capitale, Goundhsho, est insignifiante; la ville principale est Nachà, située vers la limite est de ce gouvernement. C'est le centre du commerce de la soie, qui tend à prendre un grand développement dans le Caucase. Cette région, comme celle de Tiflis, est composée de plaines arides et de riches vallées.

Enfin, le gouvernement de Bakù, limitrophe du précédent et du Daghestan, possède 486,000 habitants, répartis dans une étendue de 702 lieues carrées. Bakù possède le meilleur port naturel de la mer Caspienne, et sa seconde ville, Schemacha ou

Chemakhi, est un centre industriel assez considérable, bien que sujette à des tremblements de terre. Les parties nord et sud de ce gouvernement (cercles de Kouba et de Lenkoran) sont fertiles et bien boisées; tout le reste est en steppes.

III

ROUTES, POPULATIONS, ETC.

Le gouvernement russe n'ignore pas que, dans un pays tel que le Caucase, une lieue de chemin carrossable dispense d'un bataillon. Aussi la construction des routes est une de ses principales préoccupations. Cette œuvre est bien loin d'être achevée, mais, dès aujourd'hui, on peut aller en poste d'une ville à l'autre dans toute la province. C'est un premier et notable progrès, dans un pays où, il y a peu d'années, le commerce ne se faisait que par caravanes. Ces routes du Caucase ne sont pas encore *macadamisées* partout, tant s'en faut, mais on peut y voyager aisément dans la belle saison. Même dans la mauvaise, on a quelque chance de ne pas rester en chemin.

La plus importante est celle de Rostow, port de la mer d'Azow, à Tiflis par Stawropol, avec embranchements sur Jekaterinodar, capitale du Kouban, sur Pjatigorsk et Kisslowadsk, bains très-fréquentés de la mer Noire, et sur la forteresse de Noltschik. De Strawropol, la grande route de Tiflis franchit successivement la Kouma à Georgewiesk, le Térek

à Mordok, et s'enfonce dans la montagne au lieu nommé aujourd'hui Wladikawkas. Le nom de cette station, poste militaire important, signifie « forcement du Caucase ». La route d'engage dans la gorge étroite du haut Térek, puis dans le formidable défilé du Darial, et franchit enfin la grande chaîne à une hauteur de 7,977 pieds anglais, entre les stations de Kobi et de Mleti. Elle redescend ensuite par la vallée de l'Aragwa, jusqu'à Mtzchet, et débouche dans celle du Kour, à quelques milles de Tiflis. La première moitié de cette route est en pleine steppe, et l'on a d'autant moins songé à l'empierrer, qu'elle fera double emploi avec le railway de Rostow à Wladikawkas, dont l'ouverture a eu lieu en 1875. Mais la tranchée ouverte dans le Caucase est aussi solidement établie et presque aussi bien entretenue que les meilleures routes des Alpes.

Vient ensuite la route de la mer Noire à Tiflis, ou « route militaire de l'Imérétie ». Celle-là commence sur le Rioni à Moron, point où ce cours d'eau cesse d'être navigable. Elle dessert Koutaïs, franchit à un peu plus de 1,000 mètres de hauteur la petite chaîne du Suram, ramification secondaire du Caucase, puis descend par la rive gauche du Kour jusqu'à Mtzchet, où elle se réunit à la première route. Cette communication, présentement doublée d'un chemin de fer en exploitation, a perdu beaucoup de son importance.

Deux autres routes principales sont encore à noter : l'une, de Bakù à Tiflis par Chemachà, qui n'est macadamisée que dans les passages des montagnes ; l'autre, qui n'est également faite qu'en partie, et depuis fort peu de temps, de Tiflis à la frontière de Perse par Eriwan. La partie de cette route située entre Tiflis et Eriwan est singulièrement pittoresque. Elle suit la vallée romantique de l'Akstafa, franchit le petit Caucase au col de Pambak, autrement dit Koumourlou ou *dos d'âne*, à 2,300 mètres d'altitude, suit l'extrémité septentrionale de la corniche du grand lac Sewanga (à environ 2,000 mètres d'altitude), et finalement descend dans la vallée de l'Araxe.

Sur ces quatre routes, lignes principales du réseau, s'embranchent divers chemins secondaires, achevés, ébauchés ou seulement projetés, dont la nomenclature serait fastidieuse, qui mettent ou sont censés mettre en communication les localités les plus importantes. Les touristes doivent bien se garder de prendre au pied de la lettre les énonciations optimistes des documents officiels ; souvent ils qualifient de « carrossables » des communications qui ne le sont pas encore, ou qui ont cessé de l'être, faute d'entretien. C'est ainsi que la route ouverte dans le Daghestan pour le tzar, lorsqu'il visita cette contrée en 1871, est aujourd'hui absolument impraticable. M. de Thielmann et ses compagnons faillirent aussi rester

en détresse dans une série de fondrières, pompeusement qualifiée de « route impériale », dans le gouvernement d'Eriwan.

La navigation fluviale, dans toute la province, est à peu près insignifiante. Elle a cessé entièrement sur le haut Rioni depuis que le chemin de fer marche, et le Kour, fleuve long de huit cent cinquante kilomètres, cesse de porter bateau à une faible distance en amont de son embouchure. Il n'en était pas ainsi dans l'antiquité; plusieurs auteurs grecs parlent du grand commerce qui se faisait avec la Perse par le Rioni et le Kour, qui ne sont séparés que par la chaîne très-accessible du Suram. Pendant les siècles de guerres incessantes, le régime de ces deux cours d'eau aura sans doute subi, faute d'entretien, des changements considérables; la même chose est arrivée à plusieurs des fleuves historiques de l'Asie Mineure. Néanmoins, le commerce entre les deux mers, à travers la région du Caucase, tend à reprendre de grandes proportions. Du côté de la mer Noire, le transit s'opère par Poti, malgré l'accès difficile et les autres mauvaises qualités de ce port. Cette future ville est déjà en communication par bateaux à vapeur, d'un côté, comme on l'a vu, avec Soukoum-Kalé, Kertsch et Odessa; de l'autre, avec Batoum, Trébizonde et Constantinople. Elle est, de plus, visitée par d'assez nombreux navires à voiles. Sur la mer Caspienne il existe un service de

bateaux à vapeur entre Astrakan et Bakù, avec escale à Petrowk. Ce service est hebdomadaire en été, bimensuel en hiver. Enfin, des communications à peu près régulières ont lieu entre Bakù et le littoral persan du midi de la Caspienne.

Depuis quelques années, le Caucase possède aussi des chemins de fer. La ligne de Poti à Tiflis avait été concédée en 1867. La première section, de Poti aux monts Suram, a été ouverte en 1871, la seconde en 1872. Toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer dans ce genre de travaux se trouvaient là accumulées. Pour commencer, il fallut construire quatre lieues de chaussée à travers des marécages profonds, pestilentiels, où les ouvriers mouraient par centaines; puis franchir le Suram par des rampes très-rapides, pour éviter des tunnels ruineux. Tous ces obstacles ont été vaincus; aujourd'hui le chemin marche et suffit au transit commercial, mais les frais sont considérables. On a construit un deuxième chemin de fer, allant de Rostow à Wladikawkas, où commence l'escalade. Ce deuxième chemin pourra devenir plus avantageux que le premier, non par une continuation sur Tiflis, car le forcement complet de la grande chaîne serait autrement difficile que celui de Modane et avec un moindre profit[1],

[1] Pourtant les études de cette continuation ont été faites. Du côté du sud, relativement plus accessible, on s'en tirerait en faisant des rampes aussi fortes et plus prolongées que celles

mais au moyen de l'embranchement projeté sur le port de Petrowsk dans la mer Caspienne. Cette ligne ne présente aucune difficulté technique, et profiterait singulièrement au commerce de cette région, dont l'unique débouché actuel, le Volga, cesse d'être navigable pendant une partie de l'année.

Il faut bien se garder de considérer les populations du Caucase comme homogènes et unanimement *russophobes*. D'abord il existe des différences essentielles entre les habitants des plaines et la plupart de ceux de la montagne; puis les premiers se subdivisent eux-mêmes au moins en trois groupes parfaitement distincts, et quant aux seconds, « leur nom est Légion ». Le premier groupe et le plus ancien des plaines se compose des hommes appartenant à la race *cartoulinienne*. Ils ont pour signe caractéristique commun la langue *cartli* ou *cartouli*, mais avec de nombreuses variantes de dialectes [1].

du Saint-Gothard. Mais au nord, il faudrait absolument passer par une sorte de ravin ou plutôt de fissure longue de 16 werstes, dont l'extrémité inférieure est à 650 mètres en contrebas de l'autre, et au bout de laquelle il resterait à percer un tunnel long de 8 werstes... Un pareil travail restera longtemps à l'état de projet. Aussi l'on a vu que les ingénieurs chargés d'étudier les projets d'un chemin transasiatique (voir *Revue de France*, XII, 993) n'ont pas songé au Caucase.

[1] L'orthographe et la prononciation de ce mot varient singulièrement dans les ouvrages sur le Caucase, suivant ces différences de dialectes. D'autres voyageurs ont écrit : race et langue *kaztevel*.

Ce sont les descendants plus ou moins légitimes de la population aborigène. Au moyen âge, ils étaient les maîtres indépendants de tout le territoire arrosé par le Rioni et le Kour supérieur jusqu'au confluent de l'Alazan. Cette race se subdivise en diverses tribus, ayant chacune leur cantonnement distinct. Ce sont les nopulations de la Géorgie, de l'Imérétie, de la Mingrélie, et les Gouriens, qui occupent l'extrême limite de la frontière russe au sud du Rioni. Ces derniers semblent avoir été partagés entre les deux empires russe et turc, comme le sont les Basques entre la France et l'Espagne, car la population des deux côtés de la frontière actuelle est évidemment congénère. Il faut encore rattacher à ce groupe primitif certaines tribus montagnardes, comme les Swanèthes (ou Souanis) qui résident sur l'Ingur supérieur, et plusieurs autres peuplades établies dans la région des sources de l'Alazan et de la Jora, principaux affluents du Kour. Tous ces peuples de race cartoulinienne ou kaztevel formaient au moyen âge un seul et même État, dont le souverain résidait à Mtzchet, non loin de Tiflis. Cet État tomba ensuite en décadence par suite de partages, de discordes intérieures et de guerres malheureuses contre les Turcs et les Persans. Finalement, au commencement du dix-neuvième siècle, le dernier roi d'un de ces États formés par démembrement, comprenant la Géorgie, la Cachétie et l'Imérétie, se

soumit volontairement aux Russes. Les souverains de la Mingrélie et de la Gourie, autres parcelles de l'État primitif, furent ensuite pareillement *médiatisés :* c'était un acheminement à l'annexion. Présentement, la population kaztevel, dont le chiffre total ne dépasse pas neuf cent mille âmes, se trouve, suivant les Russes, beaucoup plus heureuse que du temps de sa prétendue indépendance, alors que les Turcs et les Persans venaient impunément saccager le pays, y faire des razzias de bétail humain, surtout de femmes, pour le recrutement des harems. Les hommes, principalement ceux de la caste noble, ne manquent pas de courage, mais sont, en général, ignorants et paresseux. Depuis la réunion à la Russie, ces défauts tendent à s'amoindrir; mais il leur en reste un, caractéristique et dominant, dont le contact des Russes ne les corrigera certes pas : l'ivrognerie. Leur langue est rude et énergique; elle a deux alphabets, l'un (*mehdruli*) relativement moderne; l'autre, archaïque (*chutzuri*), n'est plus employé que dans la liturgie. Une partie de cette population est musulmane, le reste appartient à l'Église grecque soi-disant orthodoxe.

Le deuxième groupe d'habitants des plaines comprend ceux d'origine turco-tartare. Ceux-là ne se tiennent pas ensemble dans des cantonnements distincts, comme ceux du groupe précédent; ils sont répartis dans toute l'étendue de la province du

Caucase. C'est dans la région du Kour et de l'Araxe inférieurs qu'ils sont le plus nombreux, mais on en trouve aussi beaucoup dans la partie orientale du gouvernement de Tiflis, dans ceux d'Eriwan et de Jelissawetpol, sur le littoral du Daghestan et jusque dans les vallées de l'Elbrouz. Plusieurs des tribus nomades répandues dans les steppes de la mer Caspienne ont aussi la même origine. Le chiffre de la population turco-tartare dépasse un million cent mille âmes. Elle parle un turc corrompu, et l'on retrouve chez elle les qualités caractéristiques des Turcs, la résignation fataliste et la sobriété.

La population arménienne (six cent mille âmes) ne forme pas un groupe proprement dit; elle est encore plus disséminée que la précédente, dans les campagnes comme dans les villes. Les Arméniens citadins sont remarquablement intelligents et âpres au gain. « Ce sont les juifs du Caucase [1]. » Mais ils se distinguent, là comme en Turquie, par un attachement inébranlable au christianisme.

Quant aux habitants des montagnes, ils présentent la plus étrange agglomération de races, de mœurs, et par conséquent de langues et de physionomies diverses. L'origine de cette confusion se perd dans la nuit des temps préhistoriques, et elle

[1] Il y a bien aussi dans quelques villes un certain nombre de juifs véritables, mais ils y font triste figure et n'exercent que des métiers infimes.

n'a fait qu'augmenter depuis. Toutes les migrations, toutes les conquêtes lui ont apporté de nouveaux éléments. Les Arabes appellent le Caucase « la montagne des langues » ; jamais désignation ne fut mieux justifiée. Les explorateurs les plus intelligents de cette région n'ont pu réussir à débrouiller ce chaos. M. de Thielmann essaye d'y démêler, comme dans la plaine, trois groupes principaux, habitant l'ouest, le centre et l'est de la région montagneuse; mais les explications qu'il donne ensuite ne sont pas très-bien d'accord avec cette distinction fondamentale. Ainsi, nous trouvons à l'ouest plusieurs races entre lesquelles il n'existe aucune analogie : d'abord les Swanèthes ou Souanis et quelques autres tribus de la haute Mingrélie et Imérétie, dont l'origine est identique évidemment avec celle des gens de la plaine; puis les Abazis ou Abschases (*Abasgi*), race indolente et fourbe, qui semble résignée à sa nouvelle condition de sujette du tzar; enfin ces indomptables Tcherkesses, qui, au contraire, ont émigré plutôt que de se soumettre. Mais, d'autre part, les Russes comprenaient sous ce nom collectif plusieurs petites tribus profondément différentes de mœurs et de langage, et qui se battaient incessamment entre elles avant de faire cause commune contre eux. Il y a là des énigmes qui semblent défier tous les Œdipes présents et futurs de l'ethnologie.

Les savants y voient un peu plus clair dans la

région centrale du haut Caucase, habitée par une seule tribu, peu nombreuse, mais homogène, les Ossètes. Ceux-là paraissent être d'origine aryenne, et pourraient fort bien descendre de quelques familles restées en arrière, lors des grandes migrations de cette race en Europe à travers ces montagnes. On connaît depuis longtemps les particularités qui rapprochent cette peuplade des nations de l'Occident et la distinguent des tribus voisines, comme l'usage des lits, tables et chaises, celui de la bière, etc. Ils habitent la grande chaîne, depuis l'Adai-Choch jusqu'au col de Kasbek. On rencontre parmi eux des chrétiens, des musulmans et même des adorateurs du feu, l'idolâtrie la plus excusable dans une région aussi glaciale; quelques-uns amalgament, pour plus de sûreté, les pratiques des trois cultes. Dans la guerre de Schamyl, les Ossètes prirent parti pour les Russes, ce qui permit à ceux-ci de conserver leurs communications entre les mers Caspienne et d'Azow, par des défilés où quelques hommes auraient suffi pour arrêter une armée.

Reste enfin la région orientale, où Schamyl, guerrier, pontife et souverain, tint longtemps en échec la puissance russe. Là encore il y a des distinctions à faire [1]. D'abord les tribus du nord (Tschents-

[1] Dans un des opuscules de Xavier de Maistre, *les Prisonniers du Caucase*, récit véridique de la captivité d'un officier russe chez ces montagnards, et de son évasion, il est déjà

chenges), répandues de Wladikawkas au Térek, sont loin d'être homogènes. Plusieurs, notamment celles de la vallée de l'Argoun (affluent du Térek), semblent appartenir à une race particulière et parlent une langue à part. En second lieu, les tribus même congénères ne marchaient pas d'accord dans la dernière guerre. Quelques-unes avaient suivi Schamyl plus ou moins volontairement; d'autres, sans bouger de leur propre territoire, y faisaient aux Russes une guerre de partisans; d'autres enfin ont gardé la neutralité ou même pris parti pour les Russes.

Les habitants du Daghestan sont de tout autres hommes. Ils furent, jusqu'à la fin, les vrais, les seuls fidèles de Schamyl. Et pourtant il n'y a pas dans tout le Caucase de population formée d'éléments plus hétérogènes que celle-là. La partie nord est habitée surtout par une tribu qui porte un nom célèbre dans les fastes de la décadence de l'empire romain, par les Avares. Schamyl lui-même appartenait à cette race essentiellement belliqueuse. Quant aux peuplades qui occupent le sud du Daghestan et les vallées de l'Alazan et du Kour inférieur, elles sont connues sous le nom de Lesghis. Mais là encore cette désignation collective comprend une

question de Tschentschenges pacifiques, par opposition aux autres. Le fait rapporté par de Maistre appartient aux dernières années du dix-huitième siècle. B. E.

multitude de petits groupes d'origines très-diverses. On rencontre fréquemment de ces groupes composés d'un petit nombre de villages, parfois même d'un seul hameau, dont les habitants ont un type de physionomie à part, et parlent une langue que leurs plus proches voisins ne comprennent pas [1]. Un savant anglais, qui s'est beaucoup occupé d'un de ces groupes, les Oubis, a reconnu dans leur langage une similitude frappante avec celui des anciens Égyptiens. Ce pays, si curieux au point de vue de l'ethnologie, n'est pas moins intéressant pour les géologues, à cause des bouleversements volcaniques qu'il a subis à une époque reculée. Ces secousses ont ouvert, dans beaucoup d'endroits, des fissures dans lesquelles on peut reconnaître, jusqu'à une grande profondeur, les diverses couches de terrain superposées, et ressaisir le travail de bien des milliers de siècles.

Cette population du Daghestan, prise dans son ensemble, est la plus intelligente de tout le Caucase. Elle offre des aptitudes remarquables pour l'agriculture et pour l'industrie, notamment pour le travail des métaux. Ainsi, bien qu'il n'existe pas dans ce pays

[1] La diversité portée à ce point ne s'explique plus par la conquête et le refoulement. On serait plutôt porté à croire que ces peuplades si petites et de types si variés descendent de familles qui faisaient partie des grandes migrations en Europe, et qui, trop fatiguées ou effrayées par l'aspect du Caucase, n'auront pas voulu poursuivre le voyage.

de grandes usines, les habitants étaient parvenus à fondre une partie des canons qui leur ont servi contre les Russes. Ils ont une grande réputation de loyauté, qui manque tout à fait aux Tschentschenges. On vante aussi leur hospitalité, mais cette vertu primitive existe chez toutes les populations du Caucase. Elle ne se perd que dans le voisinage des grandes communications, où l'on commence à comprendre l'industrie des auberges, l'une des formes les moins poétiques du progrès.

Ces populations du Daghestan, d'origine et de types si divers, se touchent cependant en un point. Toutes sont musulmanes et musulmanes fanatiques. C'était par là que Schamyl avait su les prendre...

Il faut ensuite tenir compte du nouvel élément de population fourni par les conquérants. Le nombre des Russes installés provisoirement ou à demeure dans le Caucase est évalué à près d'un million. Pour les fonctionnaires civils et militaires, et pour les simples soldats, ce séjour n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve. On peut en dire autant des commerçants, qui n'aspirent qu'à faire fortune promptement pour repartir; mais les Arméniens leur font une rude concurrence. Les paysans russes y sont peu nombreux, et montrent peu d'aptitude à la colonisation. Des établissements de déportés non orthodoxes, sur lesquels nous reviendrons, font seuls exception à cette règle. Les Cosaques, qui ont

été, du temps de Pierre le Grand, les premiers pionniers de la Russie dans le Caucase, sont encore organisés militairement en deux fractions distinctes (Cosaques du Kouban et du Térek). On croit que cette organisation, n'ayant plus de raison d'être depuis l'entière pacification du Caucase, sera remplacée, dans un bref délai, par une administration civile, comme cela est arrivé pour les Cosaques du Don.

Quelques Européens de l'Occident viennent aussi chercher fortune au Caucase. Deux Allemands ont créé une fonderie de cuivre importante auprès du Sewanga; un autre a établi une laiterie modèle dans les environs de Tiflis. Les ingénieurs et les mécaniciens du chemin de fer sont pour la plupart Anglais. Plusieurs négociants français et italiens s'occupent avec succès du commerce de la soie, qui prend une certaine importance dans quelques districts. Enfin la France est encore représentée, et parfois assez mal, par le contingent d'hôteliers, de coiffeurs et de modistes qu'elle a le privilége de fournir à toutes les contrées en voie de civilisation.

IV

POTI. — CHEMIN DE FER DE KOUTAÏS.

Suivant une anecdote que nous reproduisons sous toutes réserves, Poti devrait sa fortune inespérée à une bévue des copistes de l'instrument officiel du traité d'Andrinople. La nouvelle ligne de démarcation des deux empires, à partir du littoral de l'Euxin, devait être le *Tschoroch*, dont l'embouchure est au sud de Batoum, arrangement qui faisait gagner aux Russes ce port, l'un des meilleurs de la mer Noire. Les copistes mirent une *l* à la place de l'*r*, et firent ainsi rétrograder d'un trait de plume la frontière russe jusqu'au *Tscholoch*, autre cours d'eau qui se jette dans la mer Noire à quatre lieues *au nord* de Batoum, entre cette ville et Poti. C'est ainsi, dit-on, que Batoum est resté à la Turquie, et que Poti est devenu tête de ligne du chemin de fer caucasien.

Vu de loin, cet endroit n'est pas beau; mais de près il est affreux. « En débarquant, on croit entrer dans une salle de bains dont l'air n'aurait pas été renouvelé depuis plusieurs jours. Aussi n'y a-t-il pas d'exemple qu'un Européen ait jamais passé là

sans éprouver au moins un accès de fièvre. Le sol est tellement marécageux que naguère, à la moindre averse, on ne pouvait plus aller d'une maison à l'autre qu'en bateau. Depuis, on a eu beau curer, drainer, empierrer, tout cela n'empêche pas les habitants d'entendre distinctement dans le sous-sol le coassement joyeux des grenouilles. On a vu plus haut combien l'entrée du Rioni est mauvaise; il faudrait d'immenses travaux pour la rendre accessible à des navires d'un tirant d'eau un peu fort. Pourtant il ne faut pas perdre courage : Bombay, cette ville colossale, n'a-t-elle pas commencé de même dans un marécage infect, où, suivant le témoignage d'un navigateur du dix-septième siècle, on trouvait des crapauds gros comme de petits canards !

Nos touristes ne se souciaient nullement de moisir à Poti (*moisir* était bien ici le mot propre). Toutefois ils passèrent à l'hôtel Jacquot une soirée agréable et utile avec un prince Gagarin que M. de Thielmann avait connu à Saint-Pétersbourg. Ce prince, qui occupait en 1872 un poste administratif à Koutaïs, était venu justement ce jour-là à Poti pour des affaires de service, et assistait naturellement en curieux au débarquement des Argonautes du *Tourtereau*. Cette rencontre venait fort à propos pour M. de Thielmann et ses amis, qui allaient précisément à Koutaïs et comptaient y séjourner. Le prince

se mit à leur disposition avec cette grâce ineffable que déploient toujours les Russes au début d'une relation. Il leur fit faire la connaissance de plusieurs administrateurs de la ligne du Caucase, qui repartaient le lendemain pour Tiflis par un train de service spécial. Les voyageurs furent gracieusement autorisés et même invités à prendre place dans ce train jusqu'à Koutaïs. M. de Thielmann recueillit dans cet entretien des renseignements topographiques et hygiéniques d'un sérieux intérêt. Il apprit notamment que le vin de Bordeaux, pris à doses modérées, était le meilleur remède contre la fièvre des marais. Cette pauvre France a encore du bon !

A cette charmante soirée succéda une nuit atroce. Les chambres et les lits de l'hôtel Jacquot étaient peuplés d'une foule d'insectes variés, pour lesquels cet air saturé d'humidité est un véritable Éden. On pouvait faire là un cours d'entomologie, mais non pas y dormir ! De plus, la chaleur était étouffante, et il fallait tenir les fenêtres closes hermétiquement, sous peine de la fièvre

Le départ du train administratif spécial était indiqué pour le lendemain matin, à neuf heures et demie ; n'ayant pu fermer l'œil, nous fûmes d'autant plus exacts au rendez-vous. La station de Poti est sur l'autre rive du Rioni, et à quelque distance en amont de la ville ; on s'y rend en bateau. L'installa-

tion est d'une simplicité primitive ; la gare se compose de deux hangars, l'un à jour, l'autre clos, de construction récente, et encore assez propres à cette époque. Elle possède même un buffet assez bien garni, surtout en vins, ce qui nous fit oublier notre mauvaise nuit.

Le départ fut retardé par un incident qu'on aurait dû prévoir. A cette date (fin août 1872), la ligne était bien faite jusqu'à Tiflis, mais le tiers seulement de ce parcours était ouvert au public, jusqu'à la station de Kwirila. Aussi un grand nombre de voyageurs, ayant appris qu'un train de service allait pousser jusqu'à Tiflis, se présentèrent à la gare, résolus à profiter bon gré mal gré de l'occasion. La direction ne fut pas impitoyable. On embarqua donc tout ce monde, mais il fallut former un train de douze wagons, ce qui ne s'était pas vu depuis l'inauguration.

Le train démarra enfin et marcha a raison de six lieues à l'heure, vitesse assez médiocre, mais supérieure à celle des chemins de fer russes. Nous avions pour compagnon de route l'ingénieur de la voie, un grand Anglais dont la conversation était intéressante, mais totalement dépourvue de gaieté. Il nous raconta, entre autres choses, que jamais il n'avait fait ce trajet sans accident, principalement dans la traversée des montagnes de Suram, où le train écrasait toujours quelques bestiaux égarés sur la

voie. Quand il ne s'agissait que de bœufs, le mal n'était pas grand; mais quand l'obstacle était un buffle, dont les os plus durs opposaient une plus forte résistance, on risquait fort de dérailler. Nous soupçonnons un peu l'ingénieur d'avoir malicieusement exagéré les dangers du voyage.

En quittant la station de Poti, le train traverse cinq lieues de marais. On n'aperçoit de part et d'autre que de grands arbres dont on ne peut distinguer l'espèce, tant ils sont enveloppés de lierre et d'autres plantes grimpantes. Sous ce couvert, des lauriers et autres arbustes toujours verts forment des fourrés inextricables. Lors de la construction du chemin (1870), ces fourrés ont été arrachés des deux côtés à une assez grande distance de la voie, mais la végétation est si vigoureuse dans ces marécages brûlants, que dans l'espace de deux ans ces arbustes avaient repoussé, formé des cépées hautes de deux mètres, dont les branches effleuraient les wagons. Rien de plus mélancolique que ce parcours entre deux murs de verdure impénétrables. L'ingénieur racontait à ses compagnons, pour les égayer, combien l'établissement de cette partie de la voie avait été pénible et meurtrier, qu'on y faisait travailler les soldats par corvées, que tous y avaient attrapé la fièvre et que beaucoup en étaient morts. Il y a surtout, dans cette traversée, un passage où les abords de la voie prennent un aspect tout à fait

sinistre. C'est un endroit où la chaussée continue du chemin de fer a intercepté sur une grande étendue le cours ou plutôt l'étalage des eaux. Il en est résulté que le niveau de ces eaux privées d'écoulement a sensiblement haussé. Beaucoup de végétaux ne peuvent plus vivre dans ce marais changé en étang, si bien qu'on n'aperçoit plus que des arbres et des arbustes morts parmi des flaques d'eau stagnante. La première station, Tschelodidi, est au milieu de ces marécages. Elle ne dessert aucun lieu habité ni habitable, et l'on se demande à quoi elle peut servir [1].

Enfin le niveau de la chaussée s'élève insensiblement, la forêt s'éclaircit, l'odieux marécage a disparu, et l'on se trouve dans une campagne riante et fertile, parsemée de jolis villages. C'est la plaine mingrélienne, et ce fut la Colchide ! La culture dominante est le maïs ; il réussit à merveille, en dépit de l'indolence, des ustensiles et des procédés de culture *préadamites* des paysans mingréliens. Leurs maisons sont bâties sur un type uniforme, qu'on retrouve partout en Mingrélie et en Imérétie, même sur les hauteurs. Ce sont des constructions massives en bois, entourées de toutes parts d'un large portique ou véranda que supportent d'énormes poteaux. En Géorgie, au contraire, les

[1] Cette station pourrait bien avoir été établie en vue de quelque tentative de desséchement et d'exploitation des richesses forestières qui se perdent dans ces marais. B. E.

habitations des paysans sont invariablement adossées aux collines, et la véranda ne règne que sur la devanture. Cela tient sans doute à ce que le bois est relativement moins commun de ce côté, tandis qu'il abonde dans le Suram, qui est comme le Jura du Caucase.

Le chemin de fer s'engage bientôt dans une vallée toujours riante et fertile, mais déjà plus accidentée. Il circule entre des collines verdoyantes, longeant de trop près leur base pour qu'on puisse en apercevoir le sommet. On arrive à la station de Senaki, chef-lieu d'un des cercles du gouvernement de Koutaïs. Là, le chemin de fer croise une route qui va de la vallée du Rioni à Zugdidi, capitale de la Mingrélie et résidence des souverains dépossédés de ce pays, les princes Dadian. Un peu plus loin, on franchit, sur un pont métallique importé d'Angleterre, le Tzchenis-Tzchali (fleuve *Coursier*), ainsi dénommé à cause de sa rapidité, qui sépare la Mingrélie de l'Imérétie; c'est un cours d'eau puissant et impétueux pendant la saison pluvieuse. A cet endroit, l'horizon s'entr'ouvre pour la première fois du côté des vraies montagnes. Par une échancrure dans les collines placées en premier plan, on jouit d'une belle échappée de vue sur la plaine de la Colchide, sur la magnifique pyramide neigeuse du Tetnould et la longue crête dentelée d'une autre montagne un peu moins haute, mais de dimensions

colossales, le Schhara ou Nuamquam[1]. Tout près de la station suivante, celle de *Samtredi*, la voie ferrée passe au-dessus de la grande route militaire de l'Imérétie. On continue de circuler à travers une agréable campagne, bordée de collines boisées, et l'on atteint la station de Koutaïs, après avoir passé de la rive droite du Rioni à la rive gauche sur un nouveau pont métallique. Deux droshkis, commandés d'avance par le télégraphe, nous attendaient à la gare, et nous firent franchir en une heure les huit werstes qui la séparent de la ville. La route, bien entretenue, traverse une forêt de jeunes chênes. »

M. de Thielmann et ses compagnons se firent conduire à « l'*Hôtel de France* tenu par M. Hector », que leurs amis les Russes leur avaient recommandé, de préférence à son unique concurrent, l'*Hôtel de Médée !* Il faut avouer que le nom de cette terrible empoisonneuse n'a pas été très-heureusement choisi pour un établissement de ce genre, surtout au point de vue culinaire. L'*Hôtel de France* ne brillait ni par le confortable ni par la propreté. Le sieur Hector, ancien gâte-sauce parisien, préluda

[1] M. de Thielmann revient plusieurs fois sur la similitude d'aspect qu'offre le mont Tetnould avec la Jungfrau helvétique. Seulement cette dernière, dont la taille n'est que de 4,167 mètres, aurait l'air d'une petite fille auprès de sa grande sœur du Caucase, plus haute de 1,000 mètres pour le moins.

de son mieux à la revanche dans cette occasion. Il exigea sept roubles par jour pour une seule chambre, et comme les Allemands se récriaient, il ajouta cavalièrement « qu'il fallait bien se faire payer une partie des cinq milliards [1] ». Cette chambre de sept roubles avait et a probablement encore pour tout mobilier deux lits d'une solidité équivoque, un canapé archaïque, une cuvette et un pot à l'eau uniques pour les trois voyageurs. De plus, ceux-ci étaient obligés le plus souvent d'aller chercher de l'eau eux-mêmes, etc., car le garçon de l'hôtel, gentilhomme mingrélien d'aspect farouche, n'était presque jamais visible, et Hector ne se dérangeait de sa cuisine sous aucun prétexte.

« Koutaïs, ville d'environ 12,000 âmes, siége du gouvernement russe de ce nom et ancienne capitale des rois de l'Imérétie, est située sur le Rioni, à l'endroit où ce fleuve débouche des grandes montagnes. Elle a perdu de son importance, depuis que le commerce a abandonné la route de terre pour le chemin de fer. Les habitants comptent beaucoup sur un projet d'embranchement qui relierait leur station avec le charbonnage de Tkwibouli, située à quelques lieues au nord-ouest de Koutaïs ; c'est le seul gîte houiller qui ait été trouvé dans ces régions. Il est aussi question de ce côté d'un nouveau « percement

[1] Ces mots sont en français dans l'original.

du Caucase », d'un tracé de route qui s'en irait à travers la grande chaîne, de la vallée de l'Ardon à celle du Térek, rejoindre la grande route militaire du Nord à Wladikawkas, et mettrait ainsi Koutaïs en communication directe avec la Russie.

Cette ville, qui par elle-même n'offre de remarquable que sa physionomie orientale déjà nettement tranchée, est le point de départ de plusieurs excursions intéressantes. Le début des touristes allemands fut une promenade à un magnifique parc, planté autour des ruines du château de plaisance des anciens souverains de l'Imérétie, à peu de distance de la ville. Ils allèrent visiter ce parc en compagnie de quelques fonctionnaires russes, et y firent un dîner scrupuleusement oriental, composé ainsi qu'il suit :

Les raisins (tenant lieu de potage).

Les poulets rôtis au riz.

Les pommes cuites, garnies d'une sauce aromatisée et fortement épicée, mets très-recommandé.

Le mouton au riz, avec ou sans ail, le plat classique des Orientaux.

Et comme dessert, reprise de raisins.

Cette journée fut marquée par un incident mémorable, l'engagement comme factotum, moyennant 20 roubles par mois, d'un certain Ali, qui nous fut fort utile pendant tout le voyage, surtout comme interprète.

Cet Ali était Persan d'origine, né dans le Lenkoran, canton du Daghestan, où les Persans sont assez nombreux. Il avait ensuite habité Chemakà avec ses parents, puis servi dans différentes localités du Caucase et de la Perse, comme baigneur, domestique, palefrenier et même cuisinier. Il exerçait alors principalement l'état de baigneur à Koutaïs, faisant néanmoins à l'occasion un peu de tout. Nous l'avions déjà remarqué dans la ville, vaquant à différents offices : nous le retrouvions au parc, travaillant à la confection du dîner oriental, et ce fut là, séance tenante, que l'engagement fut conclu.

Ce fut une excellente inspiration. Ali était honnête, sobre, infatigable en route, polyglotte autant que peut l'être un homme qui ne sait ni lire ni écrire. Ce qu'il connaissait le mieux, c'était le thalysch, dialecte persan de son pays natal, et le tartare, qui, par suite de son séjour prolongé à Chemakà, était devenu pour lui comme une seconde langue maternelle. Mais, dans ses pérégrinations, il avait attrapé au vol et retenu quantité de mots usuels, appartenant aux langues russe, turque, persane, à la plupart des dialectes usités dans le Caucase, si bien qu'il parvenait presque toujours à comprendre et même à se faire comprendre, malgré de graves incorrections grammaticales.

Personne n'est parfait ; aussi, à toutes ces bonnes qualités, Ali joignait bien quelques défauts. D'abord,

il était d'une poltronnerie superlative, croyant voir des brigands embusqués derrière tous les arbres, et ne comprenant pas que ses maîtres fussent assez imprudents pour ne pas tenir à toute minute leurs armes prêtes à faire feu. Ensuite, Ali était gourmand, coquet, poseur, très-fier de sa figure, qui pourtant ne justifiait guère ses prétentions, prenant des airs séducteurs dans les villes et les bourgades. Une de ses grandes préoccupations était la recherche de coiffures susceptibles de donner du relief à sa physionomie. C'était chez lui une véritable monomanie; la majeure partie de ses gages y passait. En peu de temps, il se forma une collection de bonnets de fourrure des formes les plus diverses, de fez turcs, de kéfiz arabes, etc. »

Dès le lendemain de son entrée au service, Ali eut à remplir l'office de truchement dans une conférence de ses nouveaux patrons avec un tailleur indigène, qu'ils avaient fait venir pour leur prendre mesure de costumes caucasiens. Le tailleur était accouru, l'aune à la main et le poignard obligé à la ceinture; mais comme il ne parlait que le dialecte imérétien, la conférence aurait duré longtemps sans l'intervention d'Ali. Ce vêtement, que tant de voyageurs ont décrit, n'est plus guère porté par les gens du pays; les femmes aussi commencent à quitter le costume national pour suivre les modes françaises, dont le prestige s'étend à tous les climats. Sous ce

rapport du moins, notre influence reste prépondérante ! Ce qu'il y a de plus joli dans le costume classique des Géorgiennes, c'est la coiffure, sorte de bandeau en velours rouge, brodé d'or et de perles, avec une voilette de gaze : cet ajustement leur sied à merveille. M. de Thielmann parle sans enthousiasme de la beauté si célèbre des femmes de ce pays. « Toutes ont, dit-il, les mêmes traits, d'une régularité irréprochable : la même physionomie impassible, de *grands yeux bêtes ;* cette reproduction invariable d'un seul et même type finit par devenir monotone. » Ce jugement ne s'accorde pas avec celui d'anciens voyageurs qui avaient peut-être étudié ce sujet plus à fond. Mandeslo, par exemple, devient anacréontique à propos des Géorgiennes de son temps. Il affirme que ces belles statues savaient s'animer à l'occasion, sans toutefois dépasser les limites d'une innocente coquetterie avec les étrangers [1].

« Une des excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire dans le voisinage de Koutaïs est celle du couvent de Gelati, sanctuaire national des chrétiens de race kaztevel. Ce couvent, demeuré intact comme par miracle, au milieu de tant de péripéties

[1] D'autres voyageurs font une distinction marquée, dont nous ne trouvons ici aucune trace, entre les femmes de la Géorgie et celles de la Mingrélie, qu'ils représentent comme aussi dangereuses que séduisantes. B. E.

Géorgienne. (P. 60*.)

Lesghien. (P. 44.)

religieuses et politiques, n'est qu'à neuf verstes de Koutaïs. C'est une promenade qu'on peut faire à cheval, et sans danger d'aucune sorte. On sort de la ville par le *Ghetto* ou quartier israélite, situé sur la rive gauche du Rioni ; nous eûmes là l'occasion d'admirer les gigantesques bonnets des juifs de l'Imérétie. A la sortie du Ghetto, on prend un chemin qui s'écarte de la vallée du Rioni, et, après avoir chevauché pendant une heure à travers un pays couvert d'une végétation luxuriante, on aperçoit tout à coup le couvent, majestueusement assis sur un contre-fort avancé des montagnes, qui domine au loin toute la contrée. En ce moment, les moines étaient à l'église, et leur chant semblait si peu mélodieux, que nous préférâmes attendre la fin de l'office chez l'archimandrite. De sa véranda, on peut admirer l'un des plus splendides panoramas de la région du Caucase. Au premier plan se déroule la fraîche vallée du Tzchenis-Tzchali, bornée par les monts gracieusement ondulés de l'Irémétie, à travers lesquels le Rioni, descendant du haut Caucase, se fraye un passage vers les plaines basses de la Colchide. Derrière cette première ligne de hauteurs, on apercevait distinctement d'autres sommets plus élevés, notamment la masse imposante du mont Chomli, l'échafaud légendaire de Prométhée. Tandis que nous contemplions ce paysage, qui réunit tous les genres de beautés, la mélopée dis-

cordante des moines avait cessé. Bientôt parut l'archimandrite, un fort bel homme, dont la physionomie eût été plus imposante encore, sans un gigantesque couvre-chef de feutre gris tout bossué. Sous sa conduite, nous visitâmes le couvent en détail.

L'église, dont la construction remonte au onzième siècle, est un monument byzantin, en forme de rotonde, avec une coupole terminée en boule. Nous fûmes surtout frappés de la parfaite conservation de cet édifice et de la dimension énorme des pierres dont il est bâti. Il nous semblait qu'un pareil travail ne pouvait avoir été fait que par des géants [1]. Le portail et le tour des fenêtres sont ornés de sculptures qui ne sont pas sans mérite; la croix latine y revient sans cesse, avec des ornements d'un goût exquis. Les fresques, à l'intérieur, appartiennent à deux périodes et à deux écoles bien distinctes; les unes sont des poncis de la pire époque de la décadence byzantine, les autres dans le style de la Renaissance italienne du seizième siècle. Ces dernières ont dû être exécutées par des peintres génois, à l'époque où Gênes, parvenue à l'apogée de sa prospérité, étendait son commerce, son influence politique et artistique jusque dans ces parages.

[1] M. de Thielmann ne connaît pas sans doute les monuments pélasgiques, et notamment les remparts de Tirynthe, dans le Péloponèse.

L'Iconostase de Gelati est une véritable merveille d'orfévrerie et de bijouterie; on y remarque surtout, dans deux cadres d'or, des figures de saints en miniature, avec des inscriptions grecques en émail cloisonné, qui sont évidemment de la plus belle époque de l'art byzantin, et par conséquent fort antérieures à la fondation de l'église. L'archimandrite nous fit voir aussi une table en pierre portant une inscription que personne, disait-il, n'avait encore pu déchiffrer. J'eus la curiosité d'en prendre des empreintes, que j'ai soumises, depuis mon retour en Europe, à des personnes compétentes; elles y ont reconnu des passages en texte arabe du Coran, en lettres koufiques. Le nom de *Mohammed* y est parfaitement visible. Ne serait-ce pas un souvenir de quelque exploit chrétien sur les musulmans, rapporté comme *ex-voto* dans ce sanctuaire?

Enfin, le trésor de Gelati contient quantité de vêtements sacerdotaux, couverts de perles du plus grand prix. On y voit aussi l'antique couronne et le costume de cérémonie des rois de l'Irémétie, sorte de chape magnifiquement brochée d'or et de perles; plusieurs de ces souverains figurent, avec ce costume, dans les fresques de l'église. Tout cela est merveilleux; mais ce qui l'est plus encore, c'est que toutes ces belles choses aient toujours été respectées.

Le couvent renferme aussi un monument d'un grand intérêt historique, le tombeau de son fondateur, David, roi d'Imérétie, l'un des plus rudes batailleurs de son temps. Ce tombeau, à peine visible sous un épais manteau de lierre, se trouve tout près de l'église, dans une chapelle qui tombe en ruine. On distingue encore, sur le couvercle en pierre du sarcophage, l'inscription funèbre, en lettres archaïques. Les monuments épigraphiques de ce genre sont fort rares et d'un grand caractère. Auprès du tombeau, on voit aussi, couchés sur le sol, les deux battants d'une porte de fer, qu'une autre inscription, déchiffrée par l'habile archéologue Brosset, désigne comme ayant été celle de la forteresse de Gundsha (aujourd'hui Jelissawetpol), prise d'assaut par David. Il eut la fantaisie épique d'enlever cette porte, et ensuite de la faire placer auprès de son tombeau, ne voulant pas se séparer, même mort, de ce trophée de victoire. L'état de dégradation et d'abandon de cette sépulture est lui-même un monument de l'ingrate négligence des moines géorgiens. »

Avant de rentrer à Koutaïs, on visite d'ordinaire un autre monastère voisin, celui de Motzamethi; sa situation offre un contraste complet avec celle de Gelati. Autant celui-là est en vue, autant l'autre semble prendre souci de se dissimuler dans un recoin perdu de la vallée du « fleuve *Coursier* », parmi des fourrés d'arbres verts, et sous un voile

épais de plantes grimpantes. Une pareille position serait inhabitable dans les forêts marécageuses de la Colchide. Mais l'air est plus sain dans ces vallées supérieures. Déjà Koutaïs même, situé à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, n'est que rarement visité par la fièvre. Nos voyageurs, talonnés par la faim, ne virent Motzamethi que très-sommairement, et ne prirent pas même le temps de se renseigner sur un fort curieux sarcophage soutenu par des lions. Ils avaient compté à tort sur l'hospitalité des moines, qui sans doute se faisaient scrupule d'offrir à des hérétiques le moindre rafraîchissement.

Cette promenade n'était que le prélude d'une autre, bien autrement longue et aventureuse, chez les Swanèthes ou Souanis, peuplade farouche et encore à peu près indépendante, qui occupe deux des vallées les plus abruptes du vrai Caucase. Cette excursion, d'un *haut* intérêt, mérite les honneurs d'un chapitre spécial.

V

EXCURSION CHEZ LES SOUANIS (HAUT CAUCASE). DE KOUTAIS A LENTECHI.

Depuis l'arrivée de M. de Thielmann à Koutaïs, ses bons amis les Russes n'avaient cessé de lui signaler comme particulièrement intéressante à tous les points de vue une excursion dans le pays des Souanis. Il se décida donc, ainsi que ses compagnons, à tenter l'aventure.

« De tous les montagnards du Caucase, les Souanis sont ceux qui ont conservé le plus longtemps leur indépendance; leur soumission ne date que de 1870. Jusque-là, le gouvernement russe avait jugé inutile d'entreprendre une conquête qui, vu l'extrême difficulté des lieux, devait coûter beaucoup d'hommes et d'argent sans grand profit. La région habitée par cette peuplade se compose des vallées supérieures de l'Ingur et du fleuve *Coursier* (Tzchenis-Tzchali), depuis leurs sources jusqu'au point où, cessant de couler presque parallèlement de l'est à l'ouest, tous deux tournent brusquement vers le sud, pour descendre à la mer Noire. Jusqu'à ce double tournant, la vallée haute de l'Ingur n'a

qu'une douzaine de lieues de longueur; l'autre, pas plus de huit. La superficie de cette âpre contrée se compose, en majeure partie, de bois, de pâturages sur les pentes, de broussailles éparses dans les rocs; on n'y rencontre qu'assez peu de terres labourables.

La région des Swanèthes ou Souanis se partage entre trois districts nettement délimités par des accidents majeurs de terrain. Il y a d'abord la Swanéthie *Dadianite* (vallée du Tzchenis-Tzchali), du nom de l'ancienne famille des princes de Mingrélie, propriétaire d'une partie de ce territoire. La partie supérieure de la vallée du haut Ingur compose ce qu'on nomme encore aujourd'hui la Swanéthie libre; enfin le reste de cette vallée se nomme Swanéthie *Dadischkilian*, du nom d'une autre famille *princière*. Chacun de ces trois districts se subdivise en plusieurs *communes* distinctes, qui ne peuvent être considérées comme des bourgs ou des villages, car elles ne contiennent pas de groupes compactes de maisons, mais seulement un certain nombre d'habitations clair-semées sur de vastes étendues de terrain.

La Swanéthie dite *libre* était la seule en effet qui jouissait encore, il y a peu d'années, d'une indépendance absolue. La population des deux autres districts, bien qu'également exempte d'impôts, était censée soumise à l'autorité du commandant mili-

taire russe de Koutaïs, ce qui n'empêcha pas, par parenthèse, un prince dadischkilian d'assassiner un de ces commandants militaires, meurtre pour lequel il fut condamné et exécuté. Mais les Souanis *libres* ne connaissaient aucune autorité, aucun frein, et les rares curieux qui s'aventuraient dans ces parages n'étaient sûrs de conserver leur bourse et leur vie que s'ils savaient eux-mêmes les défendre [1].

Cette situation exceptionnelle s'explique par la topographie non moins exceptionnelle du pays. La *commune* de Lachamouli, la dernière des Souanis sur l'Ingur, est séparée des premiers villages mingréliens en aval par une gorge inhabitée, à peine praticable pour les piétons, dans laquelle ce fleuve court pendant cinq lieues. D'autre part, l'une des parties les plus abruptes de la grande chaîne du Caucase se dresse en façon de mur mitoyen entre les Souanis libres et les Tartares Baksous ou Bazians, leurs plus proches voisins du côté du nord.

On ne communique des uns chez les autres qu'en

[1] C'est ce que fut obligé de faire plus d'une fois le docteur Redde, savant estimable non moins que vaillant explorateur, aujourd'hui directeur du « Musée caucasien » de Tiflis. M. Redde a été le premier pionnier de la science dans cette région, qu'il a visitée et décrite plusieurs années avant qu'aucun soldat russe y eût pénétré. M. de Thielmann, qui n'a vu la contrée des Souanis *libres* qu'à vol d'oiseau, a emprunté une partie de ce qu'il en dit à une relation de M. Redde, imprimée à Tiflis en 1866.

passant à travers des glaciers, ou par un seul et unique sentier en corniche dans les monts Laila, point de partage des sources de l'Ingur et du Tzchenis-Tzchali. C'est par ce dernier endroit, nommé le Pas de Latpari, qu'une petite colonne expéditionnaire russe, sous les ordres du comte Lewahschof, pénétra enfin chez les Souanis libres, parcourut d'un bout à l'autre leur pays, et redescendit en Mingrélie par celui des Souanis *Dadischkilian*. Bien qu'assez peu satisfaits de cette visite, ces montagnards comprirent qu'ils ne seraient pas les plus forts, et se soumirent sans résistance. Il faut dire aussi que les exigences des conquérants furent minimes; le seul résultat positif de l'entreprise fut le payement par les Souanis d'une contribution de soixante kopecks par tête, et l'engagement qu'ils prirent de s'abstenir désormais d'attaquer les employés russes et les voyageurs. Ils n'ont pas eu souvent depuis l'occasion de faire honneur à leur parole; huit ou dix amateurs russes, armés jusqu'aux dents par surcroît de précaution, avaient seuls visité les Souanis depuis cette espèce de capitulation. Du reste, leurs anciennes coutumes sont respectées; ces dignes montagnards restent parfaitement libres de se piller et de s'entr'égorger en famille, sans que personne y trouve à redire.

Suivant l'opinion la plus accréditée, les Souanis seraient issus, au moins en majeure partie, de

quelques familles katzevel, forcées jadis de chercher un refuge bien avant dans les montagnes, par suite de quelque catastrophe, invasion étrangère ou guerre civile; on n'a que l'embarras du choix dans l'histoire de ce pays. Dans cet état de complet isolement, les descendants de ces réfugiés seraient revenus insensiblement à la barbarie; leur langage même se serait altéré, à ce point qu'aujourd'hui leurs voisins et congénères ne les comprennent plus. Toutefois, quelques-uns de ces montagnards ont évidemment une autre origine. Ainsi ceux qui habitent Lachamouli, la commune du haut Ingur la plus rapprochée de la plaine mingrélienne, se disent d'extraction juive; ce sont aussi les seuls qui fassent quelque commerce. Les autres Souanis sont chrétiens au moins de nom, sauf un très-petit nombre de musulmans et une commune entière de la Swanéthie *libre*, Adisch, dont les habitants passent pour idolâtres. »

Une excursion dans un pareil pays nécessitait évidemment des précautions et un attirail exceptionnels. Il fallait emporter non-seulement des armes et des munitions, mais des vivres et des ustensiles de cuisine. Autrement, M. de Thielmann et ses compagnons, qui, en leur qualité d'Allemands, n'entendaient pas raillerie sur le chapitre de la nourriture, auraient pu se trouver réduits, comme un précédent touriste, à l'alternative de

mourir de faim, ou de se contenter du mets national des Souanis, une certaine bouillie de millet dont les estomacs européens s'accommodent péniblement. Le point *terminus* de l'expédition était le col ou pas de Latpari. Ils avaient d'abord songé à s'y rendre en montant par la vallée haute du Tzchenis-Tzchali et à redescendre par l'Ingur, parcourant ainsi le pays entier des Souanis. Par malheur, les renseignements sur la deuxième partie de cet itinéraire présentaient une lacune inquiétante. Personne à Koutaïs n'osa leur affirmer que la fameuse gorge de l'Ingur, qui sépare les Souanis de la Mingrélie, fût praticable pour les chevaux, ni même pour des piétons ordinaires. Il paraissait bien établi, dans tous les cas, que les voyageurs seraient forcés, ou de se charger eux-mêmes de leurs bagages, ou de les faire porter par des indigènes très-capables de les emporter... Ils se décidèrent donc à simplifier leur itinéraire, en allant et revenant par la vallée relativement plus connue et plus sûre du Tzchenis-Tzchali. Ils louèrent à un juif de Koutaïs deux chevaux de bât, quatre de selle pour eux et leur fidèle Ali, et fixèrent leur départ au 23 août.

» Ce départ eut lieu sous de fâcheux auspices. Dès l'aube la pluie tombait par torrents, et les chevaux promis se firent longtemps attendre. Quand ils parurent enfin, je compris, mais trop tard, l'imprudence que nous avions commise, en ne deman-

dant pas à voir d'avance les bêtes qu'on nous destinait; celles-là n'avaient littéralement que la peau et les os, et paraissaient à peine se soutenir. On eut un mal infini à harnacher et surtout à sangler ces rossinantes mingréliennes. Ali et ses patrons y employaient toutes leurs forces. Le juif et son garçon étaient pourtant là, mais gardant la plus stricte neutralité, si bien que l'un de nous, impatienté de cette apathie narquoise, leur caressa les reins de sa *nogaïka*. L'instrument ainsi dénommé est une ingénieuse combinaison de fouet et de trique d'importation russe, et dont un voyageur facétieux a dit que c'était la vraie clef du Caucase. En effet, ce coup de nogaïka fut un coup de théâtre; les deux individus ainsi admonestés devinrent tout à coup actifs, empressés, adroits, et, grâce à ce renfort, le chargement fut bientôt terminé.

La caravane s'ébranla enfin mélancoliquement, toujours sous une pluie battante. Elle se composait de nous trois, d'Ali et du palefrenier de Koutaïs. On longeait le Rioni en amont sur une route alors en construction, et non encore empierrée. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Mingrélie pour savoir que de tels chemins, par le mauvais temps, deviennent pires que les pires traverses. Celui-là n'était plus qu'un bourbier dans lequel les rosses invalides de Koutaïs enfonçaient jusqu'aux genoux : de plus, la route croisait de nombreux ruisseaux, affluents du

Rioni, transformés en petits torrents. Tous les ponceaux avaient disparu, et il fallait faire à chaque instant des détours pour passer à gué, s'arrêter pour consolider les bagages, etc. Aussi l'on n'avançait guère; ce ne fut qu'après plus de cinq heures de marche que la caravane atteignit le premier *douchan*, celui de Nomochowanie, petit village qui pourtant n'est guère qu'à trois lieues de Koutaïs.

Le douchan mingrélien n'est autre chose que le caravansérai classique d'autres parties de l'Orient. Comme gîte pour la nuit, on y trouve les quatre murs; en fait de *restauration*, l'éternelle bouillie de millet; du vin, mais pas toujours, et presque jamais de pain. Toutefois les premières effluves de la civilisation étaient déjà parvenues à l'hôtel peu garni de Nomochowanie. On y découvrit une volaille, une seule, il est vrai! Le loueur de chevaux, qui n'était pas juif à demi, n'avait remis à son garçon ni fourrage ni argent pour en acheter. On donna aux chevaux du maïs à discrétion; jamais peut-être les pauvres animaux n'avaient été à pareille fête. Seulement on eut à soutenir un siége en règle contre une escouade de porcs affamés, à demi sauvages, qui voulaient accaparer le dîner des quadrupèdes, et même celui des bipèdes de la caravane : il fallut encore faire donner la *nogaïka*.

Quand on quitta l'étape après une halte de deux heures, le ciel s'était éclairci; la vallée humide et

verdoyante étincelait sous les feux du soleil vainqueur des nuages, dont les débris fugitifs erraient encore autour des hautes cimes. Les voyageurs purent alors admirer, mieux qu'ils n'avaient fait jusque-là, la beauté du paysage. Ils suivaient en amont la rive du Rioni, déjà fort impétueux à cette hauteur, à travers un vallon où des futaies de chênes, des bosquets de lauriers alternaient avec de fraîches prairies et des champs de maïs soigneusement défendus par des clôtures contre les porcs, très-nombreux dans cette région. A chaque instant, la caravane croisait de nouveaux ruisseaux tombant des montagnes, dont les cimes majestueuses apparaissaient çà et là parmi les nuages. Les voyageurs côtoyaient alors la base du Chomli, mais n'en pouvaient apercevoir le sommet, théâtre du supplice du dernier des Titans, châtié, suivant l'antique légende immortalisée par Eschyle, pour avoir fait trop de bien aux hommes, puis pour avoir refusé de révéler à Jupiter le nom du Dieu inconnu qui devait le vaincre un jour..., et qui en effet l'a vaincu.

Le soleil était sur son déclin quand la cavalcade atteignit le village de Mekwen ; mais ce lieu avait si piteuse mine qu'elle passa outre, comptant s'arrêter pour la nuit au douchan de Twischi, qui n'est qu'à neuf verstes au delà.

« Cette résolution faillit nous coûter cher. Un peu au delà de Mekwen, la vallée se resserre, la route

gravit tout à coup un contre-fort, et continue en corniche à une grande hauteur au-dessus du Rioni. Un moment encore nous eûmes un magnifique coup d'œil sur la vallée basse, éclairée par le soleil couchant ; quelques-uns de ses rayons se reflétaient en même temps sur un lac microscopique qui se trouvait à notre droite, sur une saillie de la montagne, figurant une sorte de terrasse, à quelques centaines de pieds au-dessus du fleuve [1]. Soudain, à un tournant du chemin, ce panorama s'évanouit comme par enchantement; déjà l'on ne distinguait presque plus le sentier, au-dessous duquel on entendait l'eau mugir à une grande profondeur, et le gîte espéré demeurait toujours invisible... Apercevant une lumière sur ma gauche, je demandai à haute voix mon chemin en russe, n'espérant guère être compris. Je fus agréablement surpris de m'entendre répondre dans la même langue que Twischi était tout proche. Nous nous remettons en marche; mais plus nous avançons, plus les montagnes semblent se rapprocher comme pour nous étreindre. Finalement, nous nous trouvons au sein d'une obscurité profonde, dans une gorge étroite, entre des hauteurs à pic, sur une étroite corniche surplombant, à une profondeur que la nuit faisait

[1] Ce lac est tellement petit qu'il a été oublié sur la carte de l'état-major russe.

paraître encore plus effrayante, l'abîme où grondait le fleuve invisible.

Naturellement, nous nous empressons de mettre pied à terre et marchons à la file, chacun tenant d'une main sa monture par la bride, et de l'autre tâtant la paroi du rocher pour ne pas manquer le chemin. Nous arrivons ainsi jusqu'à un endroit où le passage était barré par une chute d'eau dont il était impossible, dans de telles ténèbres, de mesurer la force, sans doute augmentée par les récentes averses. »

Cette fois, la situation excédait les limites du pittoresque. On jugea indispensable de rétrograder, et, après avoir regagné à tâtons l'entrée de la gorge, on se dirigea, en s'orientant le mieux possible, du côté où l'on avait précédemment aperçu de la lumière. C'était un poste militaire russe, que les voyageurs n'atteignirent qu'après avoir longtemps barboté dans des terrains marécageux, mais où ils trouvèrent l'accueil le plus cordial. Le souper fut bientôt prêt, grâce à la fameuse conserve de légumes et de viandes hachées, si commode en voyage comme en campagne. Le soldat russe de garde était stupéfait de voir confectionner si promptement une soupe si appétissante; mais sa surprise fut au comble quand il vit les étrangers procéder à leur installation pour la nuit, en déroulant et soufflant leurs matelas de caoutchouc. Il

voulut absolument éveiller ses camarades pour leur faire voir cette merveille. Les figures hâves de ces pauvres diables indiquaient assez que la fièvre ne les épargnait pas dans ce poste au milieu des marais. Nos touristes s'empressèrent généreusement de leur distribuer de la quinine, dont ils avaient une bonne provision dans leurs pharmacies de voyage.

Le lendemain, le temps était tout à fait remis au beau, le sommet des montagnes dégagé de nuages. Au grand jour, les voyageurs ne firent plus qu'admirer la beauté sauvage de l'endroit où ils avaient éprouvé une si forte émotion. La chute d'eau qui les avait fait reculer ne leur paraissait plus si effrayante; toutefois ils s'applaudirent de n'avoir pas poussé au delà. Le douchan promis était bien à l'issue du défilé; mais avant d'y arriver, on rencontrait un ruisseau venant du Chomli. La veille, le Titan captif ayant sans doute redoublé ses pleurs, ce ruisseau s'était fait torrent, avait emporté le pont, dégradé fortement la route, et le passage eût été périlleux dans la nuit. Se noyer dans les larmes que les nouveaux triomphes de la force sur le droit arrachent sans doute à Prométhée eût pourtant été assez poétique pour des Allemands !

« Le douchan de Twischi est situé un peu avant l'endroit où l'on quitte la vallée du Rioni pour prendre la route du col de Latpari. Ce logis était relativement confortable, la salle des voyageurs

ornée d'un tapis qui faisait l'admiration de la contrée. Nous eûmes l'agréable surprise de trouver là aussi un petit vin du Caucase « qui se laissait boire », comme disait le maréchal de Richelieu du vin de Bordeaux. La manière de conserver ce vin est originale : on le met dans d'énormes jarres, nommées *kwewri* en langue kaztevel, *kufschin* en tartare, enterrées jusqu'à l'orifice. Quand le liquide commence à baisser, on y puise au moyen d'un pot et d'une corde, comme on ferait dans un puits. J'eus la curiosité de sonder une de ces jarres géantes : elle avait près de trois mètres de profondeur !

Cette route du col de Latpari s'élève d'abord, en décrivant de nombreuses courbes, dans un long défilé dont les pentes sont couvertes d'arbres magnifiques. Le chemin n'était encore, il y a deux ans, qu'un étroit sentier, praticable seulement pour les chevaux de montagnes. Cependant, à l'un des tournants de ce premier défilé, nous débouchâmes au milieu d'une trentaine d'ouvriers indigènes à faces patibulaires, qui travaillaient à élargir la route en faisant sauter des quartiers de roc. Ils nous saluèrent amicalement, mais sans prévenir, au moins par signe, qu'une de leurs mines allait partir. Quelques moments après une explosion formidable retentissait derrière nous, et si près, que de nombreux éclats de pierre nous sifflèrent aux oreilles. Personne heureusement ne fut atteint.

On nous avait dit qu'à l'issue du défilé nous verrions le bourg de Laïlaschi, où il serait possible de déjeuner. Nous l'aperçûmes, en effet, très-distinctement, mais à plus de 300 mètres en amont. Il fallut faire à pied, sur un terrain découvert et pendant la plus grande chaleur du jour, cette dernière partie de la montée, car les chevaux n'en pouvaient plus. »

Laïlaschi est le chef-lieu du cercle ou district de Leshgoum, l'un des plus hauts de la haute Mingrélie, limitrophe des Souanis. Les voyageurs y trouvèrent l'accueil le plus hospitalier chez le chef du cercle, dont les fonctions correspondent à celles de sous-préfet. Ils eurent aussi l'agréable surprise de pouvoir causer tout à leur aise, dans ce pays perdu, avec deux Européens qui étaient presque des compatriotes. L'un, natif de la Courlande, était le juge de paix du district; sa juridiction s'étendait même, ou était censée s'étendre, sur les Souanis Dadianties. L'autre était un juif de Varsovie, chargé de la direction supérieure des travaux de la route. Le chef du cercle lui-même avait jadis visité l'Allemagne, et articulait tant bien que mal quelques mots allemands. Il avait même rapporté un échantillon de la civilisation européenne dont il semblait très-fier : un appareil pour fabriquer de l'eau de Seltz, qui faisait le plus bel ornement de *ses salons.*

Un passage de touristes à Laïlaschi était un véritable événement : aussi le chef du cercle, pour faire honneur aux nobles étrangers, et pour s'en faire honneur, s'empressa de convoquer à un banquet improvisé les principales notabilités de l'endroit. La table présentait un coupd'œil assez original. Les premières places étaient occupées par l'archimandrite du monastère de Laïlaschi, et par une princesse mingrélienne, beauté déjà fanée, comme le sont dans ce pays toutes les femmes qui ont passé vingt-cinq ans. On avait donné pour voisine de table à M. de Thielmann, le seul des touristes qui parlât russe, la seule dame qui comprît à peu près cette langue. C'était la femme du *pristaw* (chef de la police), une Géorgienne habillée à l'avant-dernière mode de Paris. A l'exception de cette dame, des trois étrangers, du maître de la maison, du juge de paix et de l'inspecteur voyer, tous les autres convives, mâles et femelles, portaient le costume national, et ne parlaient que la langue du pays Aussi la conversation manquait d'entrain : cependant il y avait là un joyeux convive, à figure fortement enluminée, un *prince* Tschikowanni, dont les saillies, incomprises des touristes, provoquaient par moments un rire général[1]. A la

[1] Ce nom, et plusieurs autres de familles mingréliennes, semblent dénoter une origine génoise. Il ne faut pas se faire illusion sur ces noms de princes et de princesses; ils sont sou-

fin, tout le monde s'anima sous l'influence des vins capiteux de Kachétie. On but en détail à la santé des étrangers, aux diverses personnes de leur famille, à la prospérité de leur voyage, à leur patrie ; on chanta force chansons. M. de Thielmann en a noté une dont la mélodie ne manque pas de caractère, sur ce refrain : *Mrawa shaemie!* qui correspond à la formule de politesse espagnole bien connue : Vivez mille ans ! Mais toutes les autres étaient, paraît-il, des espèces de miaulements, peu faits pour plaire à un compatriote de Mozart et de Beethoven. Il faudrait, pour transcrire cette musique, un système de notation avec des tiers, des cinquièmes et des septièmes de ton. Nos musiciens de l'avenir y trouveraient peut-être des inspirations nouvelles.

« Après bien des toasts et des chants, nous prîmes enfin congé de notre amphitryon, qui promit de nous expédier dès le lendemain des chevaux plus sûrs pour la dernière et la plus rude partie du voyage, la traversée du pays des Souanis. Il nous donna aussi, pour servir de guide et d'inter-

vent portés par des personnages fort peu importants. En général, on donne ce titre à tous ceux qui possèdent des terres, ou dont les familles en ont possédé autrefois. Plusieurs de ces prétendus princes n'ont présentement pour vivre que l'indemnité qui leur a été payée pour la suppression des anciens droits féodaux. (Note de M. de T.)

prête, un Mingrélien armé jusqu'aux dents, ayant l'encolure d'un fieffé brigand, mais qui en définitive se trouva être un homme fort inoffensif, et même assez bête

La cavalcade descendit avec une rapidité vertigineuse, par un sentier fort roide, l'autre revers de la montagne de Laïlaschi, traversa un vallon arrosé par un petit cours d'eau, le Ladshanoura, qu'elle franchit à gué, et gravit avec le même entrain l'escarpement qui sépare ce vallon de la région du Tzchenis-Tzchali. Sur le sommet de cette nouvelle hauteur s'élève le village de Mori. C'était justement l'heure du retour des champs. Nous fûmes ravis du spectacle qu'offrait ce village plein d'animation, illuminé des feux du soleil couchant, entouré d'une large et verdoyante ceinture de jardins et de vignobles, couronné enfin par un ancien château fort (Orbeli), qui se dresse fièrement à la cime de la colline. L'attrait de l'inconnu, et aussi le vin de Kachétie, étaient bien pour quelque chose dans notre poétique enthousiasme. De Mori, il fallut redescendre dans une autre vallée; c'était celle où court ce fleuve *Coursier*, que nous allions côtoyer en amont jusqu'à sa source. A première vue, l'aspect de ce val nous rappela celui du Neckar à Heidelberg. A cet endroit, le Tzchenis-Tzchali court dans une tranchée profonde entre des falaises à pic. On le franchit sur un pont de bois long d'une centaine

de pieds, où les chevaux durent défiler un à un, et qui nous parut singulièrement étroit et fragile. Un peu plus loin, se trouvait le gîte désigné pour la couchée; c'était une construction d'assez piètre apparence, décorée du nom pompeux de chancellerie du district. Le mobilier administratif de cette chancellerie se composait d'un coffre renfermant une douzaine de registres, et d'un encrier qui paraissait desséché depuis longtemps. Nous avons passé là une nuit des moins poétiques, aux prises avec des légions de puces, fort empressées de profiter d'une occasion aussi exceptionnelle de ravitaillement.

Nous fûmes consolés le lendemain de cette mésaventure, très-commune en Orient, par l'arrivée des chevaux de Laïlaschi, et par l'aspect sauvage et pittoresque du pays. Il y aurait d'admirables études de paysage à faire dans cette région supérieure du Tzchenis-Tzchali. Le sol en est singulièrement accidenté; l'eau y forme à chaque instant des chutes, des remous du plus heureux effet. Le sentier qui la côtoie de tout près pendant plusieurs heures n'évite aucun des escarpements de la rive; mais on est bien dédommagé de la rudesse du chemin par la beauté et la variété des aspects. Il y a là des trésors encore inexplorés pour les artistes, comme pour les amateurs de botanique et d'histoire naturelle. Dans cette vallée profondément encaissée, la végétation pousse avec une vigueur incroyable parmi les

rochers. Les arbres forestiers arrivent à des dimensions vraiment colossales. Jusqu'à une altitude de six à sept cents mètres, l'arbre dominant est le chêne; viennent ensuite les hêtres, les platanes, les ormes, les châtaigniers, les tilleuls. Un de ces derniers, mesuré par nous, avait, à hauteur d'homme, *onze* mètres de tour! D'épais fourrés d'arbustes verts, croissant à l'ombre de ces futaies, leur donnent une physionomie à part, tout à fait orientale. Au-dessus de cinq cents mètres, les buis cessent de prospérer, mais l'habitat du laurier se prolonge jusqu'à une altitude bien supérieure. D'innombrables oiseaux de toute espèce peuplent ces forêts; on y remarque notamment une variété de geai au plumage bariolé de rouge et de noir, bien plus grosse que celui d'Europe. Ces oiseaux ne s'effarouchaient nullement à l'approche de nos touristes : dans ces *Borders* du Caucase, l'homme ne fait peur qu'à ses semblables.

On n'entrevoit dans ce parcours, en fait d'habitation, que quelques misérables huttes perdues dans les fourrés, et une sorte de moulin à eau grossier, mû par un ruisseau qui venait rejoindre le *Coursier*. Dans tout ce trajet entre la dernière étape mingrélienne et Lentechi, nous ne rencontrâmes qu'un seul homme, un Souani; c'était le premier! Il portait un chapeau de feutre, et son fusil enveloppé d'une sorte de gaîne faite de la peau d'un

animal à fourrure très-épaisse, peut-être d'une variété de blaireau. Il ne voulut se défaire à aucun prix de ce singulier fourreau. »

Peu de temps après cette rencontre, les voyageurs atteignirent Lentechi, le premier village des Souanis *Dadianites*[1].

[1] Tout ce que dit M. de Thielmann de cette peuplade peu connue s'accorde avec le récit de l'expédition russe de 1869, récemment publié par un touriste français, témoin oculaire de cette expédition. (*Episode d'un voyage à la chaîne centrale du Caucase*, par M. Raph. Bernoville. 1875.)

VI

EXCURSION CHEZ LES SOUANIS (suite). — DE LENTECHI AU COL DE LATPARI, ET RETOUR.

« Lentechi est situé sur le Tzchenis-Tzchali, près de l'endroit où cette rivière, qui depuis sa source courait de l'ouest à l'est, fait une brusque inflexion du côté du sud. Bien qu'habité par les Souanis, ce lieu a encore la physionomie des villages mingréliens. On y remarque seulement une particularité fort rare dans le Caucase : la vigne, qui croît encore à cette altitude, y est attachée à des piliers de pierre, et disposée en berceau au-dessus du chemin, comme dans la haute Italie. J'échangeai quelques paroles avec l'unique pionnier de la civilisation à Lentechi : un pauvre diable d'instituteur qui baragouinait un peu de russe, et paraissait assez mal satisfait de son sort.

Nous nous trouvions enfin dans un pays où le costume européen est encore à peu près inconnu. A notre aspect, les enfants, les petites filles surtout, s'enfuyaient avec épouvante. En amont de Lentechi, les montagnes se rapprochent sensiblement comme pour barrer le passage, et ne laissent entre elles

qu'une gorge pittoresque où le *Coursier* bondit de roc en roc, toujours ombragée par des arbres gigantesques. Mais, à cette hauteur, ceux à feuille caduque sont remplacés par des arbres verts, variés des genres *Pinus* et *Abies*. Ce paysage ressemble à ceux des montagnes du Harz, mais dans des proportions plus colossales. Il y a encore cette différence que les lauriers continuent d'y pousser spontanément, parmi les pins et les sapins. Le rapprochement, par grandes masses, de ces différentes teintes de verdure persistante produit un effet des plus heureux, dont on ne trouve en Europe que de rares spécimens dans les parcs et jardins paysagers.

Après avoir encore marché pendant dix verstes, notre petite caravane franchit la rivière sur un pont de construction très-primitive. Bientôt après la vallée s'élargit, le pays changea complétement d'aspect. Une vaste plaine, bien cultivée, s'étendait entre deux hautes chaînes, dont la partie inférieure était encore couverte de bois. A une certaine hauteur, les arbres verts étaient remplacés à leur tour par des bouleaux. Au-dessus de la région des arbres, à une altitude *minima* de trois mille mètres, on apercevait encore des pâturages sur les pentes supérieures de ces montagnes, dont la neige couvrait en partie les sommets.

L'aspect des habitations était également changé du tout au tout. Au lieu des misérables huttes de la

plaine, c'étaient de solides constructions en pierre, avec des cours closes de hautes murailles. Ces maisons, généralement groupées par cinq ou six, sont placées à la base des montagnes. Chacune de ces habitations a sa tour crénelée, quadrangulaire, encore plus solidement bâtie que le reste; plusieurs de ces donjons ont plus de soixante pieds de haut. Ces étranges hameaux, plus semblables à des citadelles qu'à de pacifiques demeures de paysans, ces donjons encore menaçants, racontent à leur manière l'histoire du pays. Ces hommes, qui, pareils au grimpeur mystique de Longfollow, *Excels ioi!* avaient été chercher jusque dans ces parages inaccessibles un refuge contre l'abjecte servitude des plaines, n'ont usé de leur liberté que pour s'entre-détruire. En plein dix-neuvième siécle, on retrouve parmi eux l'habitude constante des guerres privées, les mœurs de l'âge féodal primitif, telles que les décrivent les historiens du dixième siècle. Quand un homme vient à succomber dans ces querelles incessantes, le meurtrier *monte à sa tour*, s'y barricade, soutient au besoin un siége, et ne sort qu'après composition avec les parents de la victime pour le prix du sang, ou quand l'affaire paraît complétement oubliée. Ces habitudes, qui, chez les riverains du fleuve *Coursier*, tendent à s'adoucir depuis l'expédition Lewaschoff, persistent encore chez les Souanis libres du haut Ingur.

A cela près, l'aspect de ces habitations n'a rien de sinistre. On n'y sent rien de l'apathie orientale; les maisons, les chemins, les ponts sont soigneusement entretenus; les champs entourés de haies vives en bon état. Les principales cultures sont l'orge et le millet, qui mûrissent encore à cette hauteur. Le costume des Souanis ressemble à celui des autres tribus, sauf le chapeau de feutre dont nous avons parlé. Ils y ajoutent souvent une couverture de laine, à cause de l'âpreté du climat.

Nous jouîmes d'un spectacle homérique en traversant le territoire de Tscholouri. Groupés autour d'une fontaine, les anciens de cette commune écoutaient une communication que le guide mingrélien leur faisait au nom de l'autorité russe. C'étaient des hommes de taille moyenne, trapus et encore vigoureux, portant la barbe et les cheveux très-longs; quelques-uns, par malheur, avaient des goîtres, ce qui nuisait à la poésie de cette scène. Ils écoutaient avec un déplaisir marqué la communication officielle, qui avait trait à la fameuse capitation de soixante kopecks; toutefois ils s'abstinrent de toute manifestation hostile vis-à-vis de nous. D'autres explorateurs avaient été moins ménagés.

Bientôt la caravane s'engagea dans une forêt de hêtres. On avait évité, en coupant à travers la plaine, de nombreux détours de la rivière; mais il fallait la rejoindre et repasser sur l'autre rive, pour atteindre

Loudshi où l'on devait coucher. La nuit était venue; le coureur mingrélien avait pris les devants pour reconnaître le terrain; il ne revenait pas, les chevaux étaient à bout de forces. Il y eut là un moment d'anxiété pénible. Heureusement le Mingrélien reparut; il avait enfin trouvé l'eau, mais il n'y avait pas de pont en cet endroit, et l'on eut quelque peine à reconnaître un gué. L'aspect du gîte nocturne n'avait rien de réjouissant; c'était une vieille masure perchée à une grande hauteur sur le coteau. Heureusement, au bas de la montée se trouvait une maison de paysan. Après d'assez longs pourparlers, ce digne Souani consentit à mettre à la disposition des étrangers son étable à vaches, vacante dans cette saison. Ali était resté en arrière avec les bagages, et ses maîtres commençaient à être inquiets, quand il les rejoignit au bout d'une heure, jurant et croyant peut-être qu'il avait été attaqué dans la forêt par plusieurs bandes de voleurs qu'il avait taillés en pièces à lui tout seul. Vint ensuite l'importante question du souper; on acquit la triste certitude qu'il était impossible de se procurer quoi que ce fût dans la localité. Il fallut se contenter des conserves alimentaires (*erbwurst*), mélange de légumes et de charcuterie : Ali, musulman plus affamé que fanatique, en mangea sa part sans scrupule.

Loudshi était la dernière station avant le col de Latpari. Les chevaux qui nous avaient amenés

jusque-là étant absolument hors d'état d'entreprendre cette nouvelle course, le guide mingrélien devait s'en procurer d'autres dans le pays, et être prêt au petit jour. Après avoir attendu inutilement cet homme pendant deux heures, nous résolûmes de faire l'ascension à pied. Il fallut recourir au langage des signes pour se procurer un guide ; Ali, tout polyglotte qu'il était, ne pouvait plus être d'aucun secours dans ces parages. Nous eûmes soin d'emporter nos fusils ; cette précaution n'était pas inutile, comme on va le voir.

Le chemin, amélioré lors de l'expédition Lewaschoff, est en assez bon état, et n'offre pas de difficultés sérieuses à des marcheurs exercés. Il s'élève à travers des pentes couvertes de grands arbres ; puis, comme dans tous les pays de hautes montagnes, les arbres les plus robustes (les bouleaux) deviennent plus rares, plus malingres, enfin disparaissent tout à fait. A la région des bois succède celle des pâturages. Le chemin du col s'élève au milieu de ces prairies peuplées de nombreux troupeaux, sur la pente des hauteurs qui séparent les sources de l'Ingur de celles du Tzchenis-Tzchali. En regardant en arrière, nous apercevions au-dessous de nous, à une grande profondeur, les habitations de la commune que nous avions traversée la veille, Tscholouri ; en amont, celles de Laschcheti se montraient déjà sur les pentes supé-

rieures. Laschcheti est le dernier territoire habité et habitable de la région des Souanis Dadianites. Enfin, à l'opposite de la hauteur qu'ils gravissaient, se dressait une autre cime plus escarpée, derrière laquelle se trouve le Radscha ou val supérieur du Rioni. »

La matinée s'avançait ; le soleil, toujours brûlant pendant quelques heures en été dans ces montagnes, incommodait fort nos touristes, d'ailleurs gênés par leurs grosses bottes d'écuyer. Aussi ils furent enchantés d'être rejoints, dans la dernière et plus rude partie de l'ascension, à une heure environ du but, par deux cavaliers souanis qui consentirent à leur louer leurs chevaux. Ces indigènes appartenaient à la région des Souanis *libres;* l'un d'eux, un jeune homme, avait été à Koutaïs, même y avait été à l'école, et parlait assez bien le russe, chose encore infiniment rare chez les Souanis. L'autre portait une plaque sur laquelle était inscrite son titre de *selkij-sudja*, juge-maire de sa commune. L'un et l'autre n'en étaient pas moins d'insignes drôles qui exploitaient sans vergogne la situation. Ils commencèrent par demander un prix exorbitant de location, et un prix non moins fabuleux d'un peu de pain qu'ils avaient. Les voyageurs, exténués de fatigue et de faim, souscrivirent à toutes ces exigences. L'emploi des chevaux qu'ils montaient alternativement leur allégeait véritablement beau-

coup la fatigue de la montée. Mais, à trente minutes du sommet, les Souanis déclarèrent tout à coup qu'ils n'iraient pas plus loin dans cette direction qui leur faisait faire un détour inutile, et qu'ils reprenaient leurs chevaux. En même temps, ils réclamèrent le double du prix convenu pour la totalité du parcours, et comme on leur répondit naturellement par un refus, ils commencèrent à parler très-haut, et sautèrent sur leurs armes. Heureusement, ils n'avaient que de vieux fusils à un coup et à baguette : quand ils virent avec quelle promptitude les étrangers chargeaient par la culasse leurs armes doubles, ils comprirent bien vite que la partie ne serait pas égale, prirent les deux roubles qu'on leur avait promis, et que généreusement on leur offrait encore, et s'éloignèrent en grommelant.

Avec une telle supériorité d'armement, les Européens ne couraient pas grand danger, mais ils avaient bien fait d'emporter leurs armes, et cette précaution sera longtemps nécessaire, principalement chez ces bons Souanis *libres*.

«On se remit en marche, sous la direction du guide de Loudshi, qui avait paru absolument indifférent à la querelle. En peu de temps, on atteignit le point culminant du passage. Ce fut un coup de théâtre : je me trouvai en présence d'un panorama de montagnes plus beau, plus grandiose

que tous ceux que j'avais admirés dans les Alpes[1]. Du pas de Latpari, on aperçoit soudain toute la grande chaîne du Caucase, avec ses neiges et ses glaces, sur une longueur d'au moins trente lieues, depuis la vallée du Kodor (Tsebeldà) jusqu'au Terek. Sur ce barrage de Titans, surgissent çà et là les plus hautes cimes. Les unes semblent prises dans l'épaisseur du rempart ; d'autres font saillie sur les revers nord ou sud.

Nous restâmes longtemps absorbés dans une muette extase ; l'effet produit par cet ensemble grandiose nous empêchait de penser aux détails. Cependant « l'estomac ne perd jamais ses droits », surtout dans des lieux où l'air est si vif et si pur. On mangea donc avec un appétit féroce le pain de seigle grossier acheté si cher, et l'on pensa qu'après tout ces coquins de Souanis avaient du bon. Quand la faim fut apaisée, il y eut recrudescence d'enthousiasme. A quelque distance du « Pas », un mamelon qui le domine d'une centaine de mètres fut escaladé d'un élan. Alors on chercha à s'orienter, à retrouver sur la carte les noms des principaux sommets. D'après notre estimation, ce point était à

[1] De l'aveu même du voyageur, cette assertion ne se rapporte qu'aux sites de la Suisse d'un accès facile, et non aux points culminants d'où l'on aperçoit des horizons non moins grandioses, mais qu'on ne saurait atteindre qu'au prix de fatigues et de dangers exceptionnels, comme les sommets du mont Blanc et du mont Rose.

3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ludshi, dont nous étions partis le matin, n'est pas tout à fait à 1,300 mètres d'altitude; nous avions donc gravi en quelques heures une pente d'au moins 1,700 mètres. »

Le tableau qu'ils avaient sous les yeux ne perdait rien à être examiné en détail. Immédiatement au-dessous d'eux, ils voyaient se déployer la région des Souanis *libres*, semblable à un plan en relief. Le territoire d'*Ouskoull*, leur dernière commune en amont, et par conséquent celle que nos touristes voyaient alors de plus près, commence au point de jonction des trois sources de l'Ingur, sorties d'autant de glaciers. Les deux individus rencontrés le matin étaient précisément d'Ouskoull; ils avaient voulu y descendre par un sentier qui abrégeait le chemin en contournant la crête de la hauteur. C'était pour cela qu'ils avaient fait cette méchante querelle.

« Les Souanis *libres*, en général, ne valent pas grand'chose, mais les pires sont ces gens d'Ouschkoull, suivant le docteur Redde. C'est là surtout que la coutume des guerres privées est encore en pleine vigueur. La population de ce territoire maudit se subdivise en trois groupes en état d'hostilité à peu près permanent les uns avec les autres. Les meurtres y sont plus communs, les donjons de refuge dont nous avons parlé, plus forts et d'un

usage plus fréquent que partout ailleurs. Bien que ces trois subdivisions forment naturellement trois groupes d'habitations distincts et assez éloignés les uns des autres, ces distances et les accidents secondaires de terrain s'évanouissaient dans la vue à vol d'oiseau prise du sommet de Latpari. De cette hauteur, habitations, murs, donjons crénelés semblaient se toucher, se confondre; on eût dit l'une de ces villes fortes de l'âge héroïque, refuge d'aigles ou plutôt de vautours, dont on retrouve encore en Grèce les gigantesques débris. Malgré la distance (5 ou 6 kilomètres), on pouvait, tant l'air était pur, compter les créneaux de cette acropole barbare, habitée, comme certaines grandes villes fières de leur civilisation, par des frères ennemis! On distinguait également sans peine le bruit des sources de l'Ingur. »

Nos voyageurs s'occupèrent ensuite de retrouver sur la carte d'état-major les noms des sommets principaux. Leurs observations ont une certaine importance scientifique; ce sont les premières qui aient été faites de ce point, inconnu aux Européens avant 1870[1]. Grâce à la transparence lumineuse de l'atmosphère, ils distinguaient aisément les moindres

[1] Le docteur Redde et un touriste anglais, M. Freshfield, qui avaient visité antérieurement ce pays, avaient franchi la ligne de partage des deux rivières sur un point plus élevé et moins accessible que le pas de Latpari, celui de *Naksagar*.

détails des cimes les plus lointaines. Ainsi, ils reconnurent à l'extrême limite de l'horizon, du côté de l'est, un cône neigeux qui s'élève, tout à fait séparé de la grande chaîne, dans la région qu'habitent les Abazis (Abchases), et qui, par cet isolement absolu, rappelle notre mont Ventoux, avec cette différence que celui-ci s'arrête à l'altitude relativement humble de 1,911 mètres, tandis que le mont des Abazis dépasse de beaucoup la limite des neiges éternelles, qui, sous cette latitude, ne commencent qu'au delà de 4,000 mètres. Plus rapprochée déjà de leur observatoire, une autre montagne qui se rattache à la grande chaîne projette au loin sa crête neigeuse dans le sud : c'est celle qui marque la ligne de partage des eaux de la Nakra et de la Nenskra, affluents de l'Ingur. A ce prolongement du côté du sud correspond, vers le nord, une saillie semblable, à l'extrémité de laquelle surgit l'Elbrouz ou Minghi-Taû. Malgré l'opinion contraire de quelques Russes, M. de Thielmann persiste à croire qu'il a distinctement aperçu ce roi du Caucase dans la direction et à la distance indiquées par la carte de l'état-major. Selon lui, il est impossible de s'y tromper, cette montagne étant la seule qui ait la majeure partie de son sommet engagée dans la région des neiges éternelles. Jusqu'ici l'Elbrouz demeure le souverain incontesté du Caucase ; il est plus heureux que le Dawhala-Giri, si longtemps

réputé la plus haute cime du Thibet, et qui a dû céder dernièrement la première place au mont Everest (Gaurisankar), et même la seconde au Kinchinjunga. De nos jours, les montagnes elles-mêmes ne sont plus sûres de leur royauté !

Parmi les cimes les plus remarquables qu'on voit encore de Latpari, à l'est de l'Elbrouz, celle qui se présente la première est l'Uschba, qui fait saillie du côté du sud. L'Uschba est une énorme montagne en forme de donjon crénelé, de l'aspect le plus sinistre; on dirait une des tours de Dité, la cité infernale de Dante. A la suite de l'Uschba, toujours en tirant vers l'est, le regard suit d'abord une longue crête d'une altitude moyenne d'au moins 4,000 mètres, puis il s'arrête sur le mont Tetnould, la Jung-Frau géante du Caucase, qui élève à 5,000 mètres son élégante pyramide d'une blancheur immaculée. Après le Tetnould, les pics du Schchara ou Nuamquam masquent ceux plus éloignés du Koschtan-Taû et du Dych-Taû, les plus élevés du Caucase après l'Elbrouz. Enfin on aperçoit confusément, à l'extrême limite de l'horizon dans cette direction, plusieurs autres cimes, parmi lesquelles figurent l'Adai-Choch ou *Twilsas-Mta*, et peut-être le Kasbek.

M. de Thielmann parle de ce panorama de Latpari avec un enthousiasme bien naturel, car il a ici le mérite de l'initiative. Il existe bien un peu plus à l'est de ce passage un endroit plus élevé de

300 mètres, le sommet du mont Dadiasch, d'où la vue est encore plus belle, mais dont l'accès ne présente pas, dit-on, la même facilité. Ce panorama du Caucase, vu du pays des Souanis, ressemble fort, dans des proportions plus restreintes, à celui des montagnes de l'Himalaya et du Thibet, près du *Sanatarium* de Derjiling, et qu'a si bien décrit l'un de nos plus intrépides touristes francais, M. Russell Killough.

Après une station de trois heures au pas de Latpari, nos voyageurs commençaient à songer au retour, quand ils aperçurent dans le sentier par lequel ils étaient venus un groupe de cavaliers souanis. Ils distinguèrent même fort bien que celui qui marchait en avant avait une selle à l'européenne, qui ne pouvait être qu'une des leurs. La première idée qui leur vint fut que ces montagnards n'avaient pu résister à la tentation, qu'ils avaient commencé par s'approprier les objets restés à Loudshi sous la garde d'Ali, et qu'ils arrivaient pour parfaire l'œuvre en demandant la bourse ou la vie, sinon l'une et l'autre. Au point de vue de l'art et de la couleur locale, une scène de ce genre eût figuré on ne peut mieux en premier plan dans un pareil endroit. Les touristes se préparaient déjà à faire une belle défense, quand ils reconnurent parmi ces cavaliers leur guide mingrélien. Il leur amenait enfin les chevaux qu'ils avaient attendus inutilement le matin,

mais qu'il n'avait pu se procurer qu'assez tard dans la journée. Le pauvre diable, craignant des reproches ou quelque chose de pis, avait une mine si piteuse que ses patrons ne purent s'empêcher de rire. Au fond, ils n'étaient pas fâchés de ce dénoûment plus prosaïque.

Aucun incident notable ne signala leur retour à Koutaïs, sauf un violent orage de montagnes qui aurait pu leur occasionner de sérieux embarras s'il les avait surpris dans la gorge si pittoresque du fleuve *Coursier*. Par bonheur, il n'éclata qu'au moment où ils arrivaient à la demeure hospitalière du chef russe de Laïlaschi. Celui-ci avait eu le bon esprit de tenir prêt un copieux souper auquel il fut fait largement honneur. M. de Thielmann parle surtout avec enthousiasme d'un jeune bouquetin rôti dont il emporta les cornes comme souvenir de cette excursion. Ce gibier, encore assez commun dans ces montagnes, ne tardera pas sans doute à disparaître, comme le chamois a disparu des Alpes et l'isard des Pyrénées, car le Caucase deviendra sans doute prochainement le théâtre d'explorations cynégétiques multipliées.

VII

DE KOUTAÏS A BORSHOM.

« Nous avions consacré six jours entiers à la visite du col de Latpari et du pays des Souanis. Le temps, qui heureusement s'était éclairci pendant cette excursion, cessa de nous favoriser au retour, et nous fîmes à Koutaïs une rentrée des moins triomphales dans la soirée du 29 août, sous une pluie torrentielle.

Toute la journée du lendemain, la dernière que nous devions passer dans cette ville, fut absorbée par des préparatifs prosaïques, mais indispensables. Notre intention était de nous diriger sur Tiflis, mais par le chemin des écoliers, en faisant un grand détour vers le sud, pour visiter les eaux minérales renommées de Borshom, les vallées hautes du Kour et de l'Araxe, le mont Ararat et d'autres localités intéressantes. Tout ce parcours ne pouvait être fait qu'en *téléga* de poste, et nous savions par expérience que ce mode de locomotion était une rude épreuve pour les bagages des touristes comme pour leurs os.

Un voyage en téléga exige des précautions aussi minutieuses, un arrimage aussi soigné pour le moins que la traversée d'une mer orageuse. Le tangage et le roulis incessants de ces véhicules produisent des effets aussi désagréables que singuliers. Il nous est arrivé de trouver dans nos colis des conserves de viandes Liebig assaisonnées de poudre insecticide, bien que boîte et flacon fussent intacts. Il avait suffi des secousses furieuses et incessantes de la téléga pour faire passer une partie de la poudre dans les conserves, en dépit des bouchons. Au reste, dans ces régions, trop richement dotées au point de vue de l'entomologie, les bagages, même soigneusement enfermés et au repos, sont exposés à d'étranges avaries. Ainsi, après six jours d'absence, nous retrouvions les effets laissés à l'hôtel de Koutaïs envahis par des hordes de mites. Mais quand on s'affecte de pareilles misères, il ne faut pas aller en Orient. »

Le 31 août, les trois voyageurs et leur guide-interprète, tassés dans deux télégas, couraient ou plutôt bondissaient sur la route directe de Koutaïs à Tiflis, qu'ils ne devaient quitter qu'au delà du col de Suram pour prendre celle d'Eriwan. Dans cette direction, le paysage est assez monotone; cette partie de la plaine est encadrée entre les deux rebords extrêmes des contre-forts du grand et du petit Caucase, qui vont se rapprochant toujours, et finale-

ment se relient au delà de Kwirila aux monts Suram, qui forment aussi la ligne de partage entre les mers Noire et Caspienne.

« La station de Kwirila, où l'on retrouve la voie ferrée, est située au confluent de la rivière de ce nom et du Rioni. Elle était encore, à la fin d'août 1872, le point *terminus* du chemin de fer, mais la section suivante jusqu'à Tiflis allait être livrée quelques semaines après à la circulation; aussi le service de la poste était déjà désorganisé. A partir de Kwirila, la route et le railway escaladent de compagnie les pentes du Suram. Nous eûmes donc du temps de reste pour examiner les travaux du chemin de fer et les locomotives anglaises doubles, système Fairley. Récemment essayées, ces puissantes machines avaient gravi des pentes bien plus fortes que celles du chemin de Modane, en remorquant des trains de quatre wagons à deux compartiments. L'une de ces locomotives, couchée sur le flanc, avait l'air d'un monstre antédiluvien fourbu.

Très-vantées par les Russes, les gorges boisées de Suram devaient sembler peu de chose à des gens qui descendaient du haut Caucase : c'est comme si l'on visitait les Vosges après l'Oberland. Il faut dire aussi que la chaleur était étouffante, que les télégas faisaient des sauts de chamois dans cette rude montée; enfin et surtout que le déjeuner au buffet de Kwirila avait été des plus médiocres.

Bjelogorie, l'un des relais de Suram, est célèbre par sa fabrique de poteries byzantines, qui remonte à une haute antiquité; c'est le Vallauris du Caucase. Faute de chevaux, nous dûmes passer une nuit, bien malgré nous, dans ce pays classique des cruches, et recourir à nos matelas de caoutchouc, comme chez les Souanis, car les lits du pays étaient un peu bien durs pour des gens qui venaient de courir la poste en téléga. Ces lits se composent exclusivement d'un socle en bois, ayant à l'une de ses extrémités une sorte de billot qui fait office d'oreiller. »

Le lendemain, la matinée étant belle et fraîche, les touristes, mieux disposés, commencèrent à trouver les monts Suram moins indignes de leur réputation. La route et le chemin de fer s'élèvent ensemble à travers une forêt de hêtres, par une ravine escarpée au fond de laquelle gémit la Tscherimela, affluent de la Kwirila. Cette route escarpée, mais soigneusement entretenue, était encore à cette époque sillonnée de nombreux *arabas*, grands chariots de marchandises à roues pleines, traînés par des buffles gigantesques. « Le buffle est l'animal de trait le plus précieux dans ces montagnes. Deux buffles attelés remplacent avantageusement huit chevaux; ils trouvent, à ce qu'il paraît, un vif agrément dans cet exercice de traction; car, dans les passages difficiles, ils se mettent et marchent spon-

tanément à genoux pour mieux employer toutes leurs forces. Ils sont doux et ne s'attaquent jamais à l'homme; mais ils sont fort sensibles au froid, ce qui ne permet pas de les employer dans cette région l'hiver. De plus, pendant les grandes chaleurs, il est absolument impossible de les empêcher de se vautrer, attelés ou non, dans toutes les flaques d'eau qu'ils rencontrent.

A dix heures du matin, nous atteignîmes le col, haut de 1,100 mètres, de cette chaîne du Suram, qui forme la limite de la Géorgie, de l'Imérétie, des gouvernements de Koutaïs et de Tiflis. De ce passage, la vue s'étend au loin sur la vallée du Kour; sur la gauche, on aperçoit quelques cimes neigeuses appartenant à la partie du haut Caucase habitée par les Ossètes. Du côté de Tiflis, le col semble moins élevé, parce que la vallée du Kour, dans laquelle on descend, est encore au moins à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer; mais la pente est si roide qu'il a fallu faire décrire à la voie ferrée une grande courbe vers le sud. Au bas de la descente se trouve le bourg de Suram, que dominent les ruines pittoresques d'un château situé sur une hauteur isolée. Suivant une tradition locale qui se retrouve avec quelques variantes en Serbie, le fils unique d'une femme veuve fut *emmuré* dans ce castel pour le rendre à jamais imprenable; d'anciens chants populaires géorgiens reproduisent les adieux de la

mère et du fils [1]. C'est à la station de Tschali, située à quelques verstes au delà de Suram, que vient s'embrancher sur la route de Tiflis celle d'Érivan par Achaltzich, que nous prîmes pour nous rendre d'abord à Borshom.

A peu de distance en amont de cette bifurcation, le pays change soudain d'aspect. La plaine aride et monotone disparaît; la route, côtoyant le Kour, s'enfonce dans un défilé étroit, ombragé de sapins. N'étaient les *arabas* qu'on rencontre de temps en temps, avec leurs attelages de buffles et leurs conducteurs géorgiens au regard farouche, on se croirait dans une gorge de la forêt Noire plutôt qu'en Orient. L'aspect de Borshom confirme cette impression. La physionomie de cette localité rappelle singulièrement Baden-Baden. »

La ville ou la bourgade proprement dite de Borshom est située sur la rive droite du Kour, au débouché des vallées supérieures par lesquelles il reçoit coup sur coup deux de ses affluents, le Schawi-Tzchali et la Borshomka. C'est à l'entrée de la vallée du Schawi-Tzchali (en russe *Tschornoja Retschka*), charmante malgré ces noms rébarbatifs pour nos oreilles européennes, qu'on trouve, à une altitude d'environ neuf cents mètres, l'établissement des

[1] Dans la légende serbe, c'est la jeune épouse du châtelain qui est ainsi sacrifiée. B. E.

bains, le chalet-castel du grand-duc, gouverneur de la province, et tout le nouveau quartier des villas. Garanti des fièvres par sa situation élevée, abrité de toutes parts du soleil qui, non loin de là, brûle les vallées basses, ce lieu réunit le charme du pittoresque aux avantages de la salubrité. Rien n'est plus attrayant que la région du Schawi-Tzchali. Des gorges étroites, remplies du murmure des cascades, et dont les parois se dissimulent sous de magnifiques futaies d'arbres verts, « ce gazon de la montagne », alternent avec des espaces plus étendus, moins accidentés; ailleurs, de fraîches clairières encadrent des bassins, où l'eau semble se recueillir avant de poursuivre sa course joyeuse. Et ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un compartiment de cet Éden du petit Caucase. L'autre vallée, celle de la Borshomka, court parallèlement à la première; elle n'en est séparée que par un mince contre-fort, boisé de la base au sommet, et qui forme lui-même une promenade magnifique. Cette deuxième vallée ne tarde pas à se ramifier à son tour en deux vallons supérieurs, par lesquels descendent le Gudsharetis-Tzchali et le Bakouriani-Tzchali, qui se réunissent pour former la Borshomka. A chaque pas, à chaque détour de sentier, en avant, en arrière, se révèlent des aspects nouveaux, imprévus et toujours charmants; clairières bordées de forêts, eaux calmes et bondissantes; puis, çà et là, émergeant parmi les futaies,

d'orgueilleuses cimes que couronnent souvent les ruines de quelque vieux cloître. Ce paradis si longtemps perdu fut sans doute une contrée riche et peuplée avant l'invasion de l'islamisme; car on y rencontre, tantôt au fond de misérables hameaux, tantôt isolés en pleine forêt, des églises, des oratoires dont l'architecture rappelle les plus beaux temps de l'art byzantin.

C'est le grand-duc, gouverneur actuel de la province, qui a fait la fortune de Borshom, en y établissant sa résidence d'été. Il était difficile de mieux choisir. A la vertu tonique de ses eaux, aux avantages de la salubrité exceptionnelle du climat, de la beauté des environs, ce lieu joint aujourd'hui celui de la proximité de Tiflis et de la mer Noire, par le chemin de fer. Ajoutons que ces montagnes sont aussi giboyeuses que pittoresques, et que le duc est grand chasseur. Son habitation, en forme de vaste chalet, est irrégulière, mais non sans élégance. Elle est située à l'entrée de la vallée du Schawi-Tzchali, sur la rive gauche du Kour, en face du vieux Borshom, avec lequel elle communique par un pont de pierre, et adossée presque immédiatement à des hauteurs boisées sur lesquelles on aperçoit, d'en bas, s'ébattre les chamois. Les communs, vaste bâtiment séparé de l'habitation principale, contiennent, outre les logements des officiers du grand-duc, plusieurs appartements confortablement meublés,

Borshom. (P. 108.)

pour les voyageurs de distinction[1]. Ce fut là que descendit M. de Thielmann avec ses compagnons, dont l'un, qui avait rapporté des marécages du Chomli une grosse fièvre, trouva à Borshom tous les soins nécessaires. L'établissement était alors, et probablement est encore tenu par un ménage français, « qui fit trêve, pour la circonstance, aux ressentiments politiques ».

M. de Thielmann n'a vu cette localité qu'à l'aurore de sa splendeur. En septembre 1872, il n'y avait là encore que le vieux Borshom avec ses maisonnettes à un seul étage et quelques boutiques de piètre apparence; l'habitation du grand-duc et ses dépendances, le bâtiment des bains et une trentaine de villas disséminées dans la contrée. Mais déjà l'on était en train de construire hôtels, salon de lecture, restaurant, confiserie, etc.; on défrichait çà et là des parcelles de bois pour édifier de nouvelles villas. Comme tous les lieux de plaisance qui deviennent à la mode, cette oasis du Caucase va sans doute changer beaucoup d'ici quelques années, et nullement à son avantage.

L'une des excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire de Borshom est la visite de Timotis-Ubani (environ 8 kilomètres). On s'y rend à cheval

[1] La même disposition existait à Versailles, sous l'ancien régime, à l'hôtel des *Réservoirs*, redevenu célèbre aujourd'hui dans le monde politique. B. E.

par la vallée de la Borshomka. C'était, paraît-il, un de ces couvents mixtes où une partie des religieux habitaient en commun, tandis que d'autres pratiquaient la vie érémitique. Bien au-dessus du bâtiment des cénobites, on aperçoit encore çà et là des ermitages sur des cimes de rochers, dont l'accès n'était possible qu'au moyen d'échelles. Le couvent est situé au milieu d'un très-ancien verger dont les arbres, abandonnés à eux-mêmes depuis plusieurs siècles, ont acquis des proportions colossales. Il ne subsiste plus des bâtiments d'habitation que quelques pans de murs, mais l'église est bien conservée. Cet édifice, de style byzantin, offre quelques singularités de construction vraiment remarquables. Elle est couverte en bois, comme les habitations des paysans du Jura, et la coupole est décorée de cristaux colorés, dans le goût persan. Ce temple longtemps délaissé a aujourd'hui pour gardien un invalide russe qui s'est fait ermite, sans quitter pour cela son vieil uniforme.

Nos touristes avaient fait cette excursion avec quelques officiers de la suite du grand-duc. Au retour, ils eurent la fantaisie de prendre un autre chemin, de repasser directement de la vallée de Borshomka dans l'autre, en franchissant à travers bois la crête qui les sépare. Ce changement d'itinéraire leur fit faire une découverte intéressante. En traversant un fourré sans trace aucune de sentier,

ils se trouvèrent tout à coup en présence d'un oratoire en parfait état de conservation, véritable bijou d'architecture, dans une situation délicieuse, au pied d'un rocher d'où jaillit une source abondante.

A l'occasion d'une partie de chasse du grand-duc, à laquelle il fut gracieusement invité, M. de Thielmann donne sur la faune du Caucase des détails curieux et fort autorisés, car ils lui viennent du grand-duc lui-même, le Nemrod du pays, et du savant M. Redde, avec lequel nos voyageurs se trouvèrent quelques semaines plus tard à Tiflis [1].

On trouve dans cette région toutes les espèces de gibier de l'Europe et de l'Asie centrale, le lion excepté. Le tigre même y paraissait assez fréquemment autrefois; aujourd'hui il ne se hasarde plus guère que dans la région limitrophe de la Perse. On a rarement la chance, si c'en est une, de rencontrer des individus de cette espèce d'une grandeur respectable [2]. Le léopard se montre aussi dans le sud

[1] M. Redde, directeur du musée impérial de Tiflis, a publié tout récemment, dans les *Mittheilungen* du docteur Petermann, des dissertations intéressantes sur la géologie, l'histoire naturelle et l'ethnologie de ces contrées.

[2] Les deux histoires de tigres racontées par A. Dumas dans le chap. XXIV de son *Caucase* remontent à une trentaine d'années. Suivant son habitude, l'illustre romancier y a mis beaucoup du sien, surtout dans celle du tigre abattu par une femme, d'un seul coup de hache, qui lui entra dans la tête « comme dans une pomme ». L'anecdote est vraie, mais le tigre était tout petit. B. E.

du Daghestan et entre le Kour et l'Araxe, quelquefois encore plus avant dans le nord. L'hyène est également assez commune dans cette région; on a même l'occasion d'en tirer dans les environs de Tiflis. L'ours indigène du Caucase est tantôt gris, tantôt d'un brun jaunâtre : il est plus petit que l'ours moscovite, et généralement moins agressif. Les loups sont assez communs, ainsi que les chacals et les renards, mais ne se réunissent pas en troupes l'hiver comme ces loups affamés des steppes russes qui attaquent les voyageurs. Grâce aux préjugés religieux des populations musulmanes du Kour et de l'Araxe, les sangliers se multiplient dans les marécages de ces fleuves, et y acquièrent des dimensions prodigieuses. Enfin, on trouve encore dans quelques-unes des vallées supérieures de la grande chaîne l'aurochs, que les chasseurs anglais vont relancer jusque dans l'Himalaya. Le muséum de Tiflis possède la dépouille d'un de ces terribles ruminants, tué récemment vers les sources du Kouban, dans le massif de l'Elbrouz.

Le bouquetin du Caucase (*Capra Caucasica*), encore commun dans la grande chaîne, est une variété voisine, mais cependant distincte de celui des Alpes. Ses cornes sont généralement plus courtes, plus fortes à la base, et suivent une direction plus oblique. Les Dadians, princes dépossédés de l'Imérétie, n'osant s'attaquer aux Russes, se vengent de

leur déchéance sur les bouquetins; ils traquent ces animaux inoffensifs, et les refoulent dans des fondrières où l'on en fait un horrible carnage.

Il existe dans le petit Caucase, notamment aux environs de Borshom, une autre variété (*Capra ægagrus*) qui, par la longueur des cornes et leur disposition en hauteur, se rapproche davantage de l'espèce d'Europe; mais ces cornes sont sensiblement plus grêles, plus effilées. Cette variété de bouquetins, que la science considère aujourd'hui comme le prototype immédiat de notre chèvre domestique, est devenue assez rare; à Borshom, il est maintenant défendu d'en tuer. Il en est de même du chamois, naguère encore très-répandu dans le petit Caucase, et qui n'aurait pas tardé à disparaître, au train dont y allaient les officiers russes. Le mouton sauvage ou mouflon, qui n'existe plus en Occident que dans les îles de Corse et de Sardaigne, est encore très-commun dans les montagnes limitrophes de la Perse et de la province transcaucasienne. Les chevreuils y abondent, aussi bien que les cerfs, et ces derniers arrivent souvent, comme taille et comme bois, à une grandeur voisine de celle du cerf fossile. On rencontre fréquemment des gazelles sur le littoral de la Caspienne et dans la vallée du Kour inférieur. Enfin, chose singulière! le lièvre est assez peu commun, à cause de la consommation énorme qu'en font les oiseaux de proie.

En fait d'oiseaux, les faisans, dont le nom dérive de *Phasis*, ne sont plus pourtant aussi communs sur les bords de ce fleuve qu'on pourrait le croire. Ils le sont davantage dans les vallées du Kouban et du Terek. On rencontre partout en abondance la perdrix, la caille, la bécasse et autres oiseaux de marais. Le mont Ararat foisonne de perdrix rouges, et M. de Thielmann a vu un seul chasseur tuer en moins de deux heures, avec un fusil archaïque à baguette et à un seul coup, vingt-deux bécasses et bécassines dans les marais de l'Araxe! Enfin le Caucase est hanté par d'innombrables oiseaux de proie, aigles, vautours et faucons. Quand on parcourt les hauts plateaux en voiture, on rencontre de ces tyrans de l'air posés sur toutes les bornes de la route; ils ne semblent ni redouter, ni même remarquer l'approche des hommes. « Sur le plateau d'Achaltzich, entre autres, dit notre voyageur, nous cheminions entre une double rangée de grands aigles, sentinelles impassibles de ces parages désolés. »

VIII

DE BORSHOM A ALEXANDROPOL. — LES RUINES D'ANI.

Après avoir séjourné quatre jours pleins à Borshom, M. de Thielmann partit le 6 septembre pour Achaltzich, avec un seul de ses compagnons et le domestique interprète Ali. L'autre voyageur, encore trop malade pour risquer l'excursion fatigante du mont Ararat, devait les rejoindre directement à Tiflis.

Cette fièvre des marais est accompagnée de courbature, de douleurs violentes dans les articulations, avec alternative de sueurs et de frissons, et dégoût de toute nourriture. M. de Thielmann en avait personnellement ressenti quelques atteintes à Borshom, et fait un soir assez triste figure à la table hospitalière du grand-duc.

«La route d'Achaltzich est encore très-pittoresque jusqu'au relais d'Atzchour, où elle quitte la vallée du Kour pour gravir le grand plateau arménien. Arbres, gazons, cimes gracieusement ondulées disparaissent tout à coup, comme sous la baguette d'un sorcier malfaisant. On se trouve dans une plaine immense, monotone, sans abri : c'est le commen-

cement de la haute Arménie, dont la partie nord a été cédée à la Russie par le traité d'Andrinople. La chaleur y est accablante quand il fait beau; d'autre part, la moindre averse suffit pour faire de ces terrains glaiseux une boue inextricable. Justement il avait plu le matin; le soleil dardait ses rayons les plus ardents sur la route impériale transformée en marécage : tous les agréments à la fois! De plus, nous voyagions à quelques heures de distance du grand-duc, parti en inspection du même côté. Cette coïncidence nous valait un surcroît d'embarras aux relais; tous les chevaux étaient sur les dents et les postillons ivres morts. »

La nuit était close depuis longtemps quand nos touristes, partis de Borshom vers midi, atteignirent Achaltzich qui n'en est pourtant qu'à quarante-sept verstes. Quoique chef-lieu de cercle, cette cité ne possède pas encore d'hôtel, ce qui n'est pas surprenant, car il y avait alors plus de quatre ans que personne n'était venu là pour son plaisir. Aux difficultés de locomotion se joignait, avant l'annexion russe, un inconvénient d'un autre genre, la chance d'être dévalisé par les pillards du Kurdistan.

M. de Thielmann et son compagnon furent accueillis à merveille chez le chef du cercle ou sous-préfet d'Achaltzich, dont la femme était une Géorgienne des plus avenantes. Ils eurent même les honneurs du dîner de gala qui avait été préparé

pour le grand-duc, et dont celui-ci n'avait pas profité, ne s'étant arrêté que le temps nécessaire pour changer de chevaux.

Achaltzich est situé sur le Potzchowstchai, affluent du Kour supérieur. Cette localité et ses alentours immédiats n'ont rien de séduisant, mais on peut faire de ce point plusieurs excursions intéressantes, notamment aux eaux d'Abas Tuman, dont le climat est, dit-on, encore plus sain que celui de Borshom; aux monastères abandonnés de Zarzma et de Safara, beaux spécimens d'architecture byzantine. On peut aller aussi directement d'Achaltzich à Koutaïs à travers le petit Caucase, en franchissant un col d'environ 2,300 mètres d'altitude, d'où l'on jouit d'un beau panorama sur la vallée du Rioni et la grande chaîne.

Au delà d'Achaltzich, la route *impériale* du sud, que suivaient nos voyageurs, rejoint et suit la vallée du haut Kour. Quelquefois, pour éviter les sinuosités du fleuve, elle escalade brusquement un promontoire : ces raccourcis dans des terres détrempées ne servaient qu'à éreinter les chevaux. Après avoir franchi le Kour sur un pont d'une solidité équivoque, on arriva au relais d'Idumala, où les *Trinkgelde* du grand-duc avaient fait merveille. Il fallut recourir aux démonstrations les plus énergiques pour obtenir une téléga de rechange, chevaux et postillon; mais quel postillon! A quatre verstes

de la station, il s'en alla d'un élan magistral accrocher une grosse pierre. La téléga fut brisée du coup; les voyageurs, lancés au loin, tombèrent heureusement sur une couche de boue épaisse et douillette qui amortit le choc. Tandis que le malencontreux jemtschik cherchait les débris de son véhicule, Ali, qui suivait dans une charrette avec les paquets, survint et recueillit ses patrons incrustés dans la glaise impériale, et bien contents encore d'en être quittes à si bon marché.

Ce fut dans cet équipage qu'ils firent leur entrée à Nakolachewi, relais et gîte d'étape. Comme il était encore de bonne heure, nos vaillants touristes en profitèrent pour aller voir tout de suite, dans les environs, la merveille du pays, le monastère de Wardzia, creusé en entier dans le roc. Déjà, depuis Idumala, ils avaient remarqué de nombreuses grottes, creusées dans les flancs abrupts des falaises qui dominent la vallée du Kour. Il y en a tant, que M. de Thielmann conjecture qu'elles ont bien pu servir primitivement de demeure à des populations troglodytes dans les temps *préhistoriques*, plutôt qu'à des anachorètes, qui, suivant lui, n'auraient pas été choisir de préférence une région aussi désolée [1].

[1] Cette opinion est en désaccord avec la tradition du pays, aussi bien qu'avec l'histoire des monastères et des ermitages de l'Orient. Par surcroît de mortification, les anachorètes recher-

« Nous nous dirigeons sur Wardzia, montés sur des chevaux du pays, de petite taille, mais vigoureux. Au lieu d'un seul guide que nous avions demandé, il nous a fallu accepter l'escorte rétribuée de sept ou huit cavaliers armés jusqu'aux dents, fort empressés de nous défendre contre les brigands qui n'existent plus. Le monastère est situé sur l'autre rive du Kour, à huit verstes seulement de Nakolachewi, mais l'accès n'en est rien moins que facile. On côtoie d'abord le fleuve jusqu'à une tranchée entre des rocs à pic, hauts de cinq à six cents pieds, qu'il faut escalader par une étroite corniche encombrée de pierres roulantes, vrai sentier de chèvres qui serait fort dangereux, si les chevaux avaient le pied moins sûr et les jarrets moins solides. Après avoir franchi ce mauvais pas et fait un temps de galop le long du fleuve, nous arrivons en face de la colline *dans* laquelle est creusé le monastère. On y monte par un sentier en zigzag, après avoir passé le fleuve à gué.

Wardzia, l'un des spécimens les plus considérables et les mieux conservés de ces espèces de ruches monastiques, se compose de plusieurs étages de cellules reliées entre elles par des escaliers, des corridors intérieurs et des balcons extérieurs munis

chaient souvent de préférence les sites les plus âpres et de l'accès le plus difficile. D'ailleurs, ces pierres sont très-tendres et se travaillent sans difficulté. B. E.

de parapets, le tout creusé dans le roc. Il y a, dit-on, trois cent soixante-cinq cellules, autant que de jours dans l'année; un réfectoire avec tables et bancs également taillés dans la pierre; enfin une église dont le plafond, haut d'une vingtaine de pieds, est en forme de voûte cintrée. Les murailles sont ornées de fresques byzantines qui paraissent remonter au douzième siècle. Elles ont beaucoup souffert du temps et du fanatisme iconoclaste des musulmans. Cependant on y reconnaît aisément l'image grande comme nature de la Sémiramis géorgienne, la reine guerrière Tamara ou Tamar (1184-1212), bienfaitrice de ce monastère. On aperçoit aussi des restes de peintures dans les chapelles latérales. Enfin un escalier extérieur, bien conservé, conduit à une élégante chapelle, de forme quadrangulaire, construite au sommet de la colline, et qu'on appelle « le tombeau de Tamara ». Le nom de cette héroïne, qui se rattache à de vieux souvenirs de gloire et d'indépendance, est encore, parmi les populations d'origine katzevel, l'objet d'une vénération pareille à celle des habitants de la Bohême pour Bertha ou Perchta, la Dame Blanche de Rosenberg. On montre en vingt endroits des ruines de châteaux, de palais, des tombeaux de Tamara, dont pas un seul n'est authentique. J'avais entendu parler d'elle jusque chez les Souanis.

L'unique gardien de cette curieuse relique du

monachisme oriental n'est ni moine, ni même chrétien. Nulle part, peut-être, le triomphe de l'islamisme n'a été plus complet que dans cette contrée d'Achaltzich, naguère si peuplée de cénobites et d'anachorètes schismatiques.

Cet ermite mahométan de Wardzia était d'ailleurs un homme de bon sens. Il m'affirma qu'il n'y avait plus de brigands kurdes, que ce n'était qu'une légende qu'on exploitait pour imposer des escortes aux voyageurs, et c'était la pure vérité. Quelques semaines plus tard, nous avons chevauché tout seuls en plein Kurdistan, sans être aucunement inquiétés [1].

Il n'y a plus de relais de poste après Nakolachewi; mais nous avons eu la chance de trouver là un *Douchoborze* qui consentit à nous louer un chariot couvert à six chevaux, jusqu'à Achalkalaki. Les Douchoborzes, ou *adorateurs de l'Esprit,* sont des dissidents qui, comme certains sectaires protestants, ne reconnaissent aucune hiérarchie, aucune autorité sacerdotale. Ils prennent au pied de la lettre ces paroles de l'Écriture : *l'Esprit souffle où il veut;* aussi la parole appartient, dans leurs assemblées religieuses, à ceux ou celles qui se prétendent

[1] Il existe, entre Suram et Tiflis, un monastère nommé Uphlis-Tziche, creusé dans le roc comme Wardzia, mais bien moins considérable. Il est pourtant plus connu et plus souvent visité, à cause de sa proximité de la grande route de Koutaïs à Tiflis et du chemin de fer.

visités par le souffle d'en haut [1]. Cette secte prit naissance, au commencement du siècle, parmi les populations du littoral de la mer d'Azow, où elle fit des progrès rapides. Mais, il y a une trentaine d'années, le gouvernement russe, étourdi des plaintes du clergé dit orthodoxe, s'est avisé de transférer ces chercheurs d'esprit dans la zone de territoire ci-devant turco-persan qui venait de lui être concédée par les traités d'Andrinople et de Turkmantschai, sur l'extrême limite de la nouvelle frontière de l'Empire. Là ces hérétiques, enclavés dans des populations très-attachées au mahométisme, ne trouvent plus d'orthodoxes à pervertir. Ils s'arrangent fort bien de leur nouvelle situation, et, comme le territoire qu'ils habitent ne suffirait pas à les nourrir, ils s'adonnent avec succès à l'industrie des transports. Ils ont de bons chevaux, des chariots solides, et passent généralement pour honnêtes. Avec leurs jaquettes, leurs culottes et leurs bonnets de drap bleu foncé, ils ont un faux air de paysans allemands ; leurs habitations sont commodes et d'apparence aisée. Malheureusement ils n'ont pas encore trouvé l'esprit... de propreté. A la saleté caractéristique du paysan russe vient s'ajouter chez eux la malpropreté orientale ; si bien que les bas Bretons les plus arriérés auraient l'air de gandins

[1] Il en est de même dans les assemblées des Mormons.

auprès de ces mougyks transplantés aux confins de l'Asie.

En quittant la station de Nakolachewi, la route, nouvellement construite et bien entretenue, s'élève, en décrivant de nombreux lacets, à travers des terrains rocheux où foisonnent les perdrix, sur le plateau d'Achalkalaki. Les six chevaux étiques, que leur maître conduisait en postillon, franchirent gaillardement ces rampes au grand trot. Ce plateau, élevé de plus de 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, est borné de tous côtés par des sommets arides, sauf dans la direction de l'ouest, où il se relie en pente douce à la vallée du Kour. Dans la traversée du plateau, on aperçoit à l'est la double cime du mont Aboul, l'un des points culminants du petit Caucase; bien que haut de plus de 3,500 mètres, il produit peu d'effet, parce qu'il n'atteint pas la limite des neiges éternelles. Malgré son aridité, cette vaste plaine, vue par une belle matinée d'été, ne manquait pas de caractère, et le chariot des adorateurs de l'Esprit, lancé à toute vitesse dans l'espace, au milieu d'un vol perpétuel d'aigles et de faucons, devait bien faire dans le paysage.

Achalkalaki, bourgade insignifiante où nul voyageur n'avait paru depuis 1868, est célèbre dans l'histoire de la dernière guerre, par l'héroïque résistance d'un commandant turc qui défendit ce poste littéralement jusqu'au dernier homme. On sait com-

bien les Osmanlis, soldats médiocres en rase campagne, sont redoutables derrière le moindre abri. Il n'y a dans ce lieu ni relais ni auberge, mais nous étions munis d'une lettre de recommandation de l'autorité supérieure d'Achaltzich pour le *pristaw* (chef de police), qui s'empressa de nous procurer de nouveaux moyens de transport. Au delà de ce bourg commencent les cantonnements des Douchoborzes. On traverse successivement deux de leurs villages, auxquels ces pauvres gens ont donné le nom de leurs anciennes résidences d'Europe : Bogdanowka, Gariellowka. Dans cette froide région, le sol se refuse à la culture des céréales ; on y supplée par l'élève du gros bétail, dont la présence égaye un peu ces parages mélancoliques. L'horizon se resserre graduellement, et les cimes dénudées qui encadrent le plateau, vues de plus près, semblent encore plus disgracieuses.

Le terrain continue de monter insensiblement, et l'on franchit enfin, à 2,200 mètres d'altitude, la ligne de faîte des eaux du Kour et de l'Araxe, limite des gouvernements de Tiflis et d'Eriwan. Là aussi commence l'Arménie proprement dite. A la nature uniformément pierreuse du sol, aux légions d'insectes diurnes et nocturnes, plus nombreux et plus belliqueux que jamais, nous devions reconnaître bientôt cette terre promise.

L'autre revers du plateau est encore plus lugubre.

Les herbages et par conséquent les bestiaux ont disparu; on ne voit que des terrains arides et nus, et, çà et là, quelques flaques d'eau stagnante. Après avoir cheminé pendant plus d'une lieue dans cette région peu folâtre, on atteint la rive de l'Arpatschai, affluent de l'Araxe, et qui forme de ce côté la nouvelle limite des deux Empires jusqu'à son confluent. Ce cours d'eau figure sous le même nom (*Arpasos*) dans l'historique de la retraite des Dix-Mille. Trompés par une ressemblance de noms, ils le suivirent assez longtemps, le prenant pour un affluent du *Phase* de Colchide, tandis qu'il est tributaire de l'Araxe, qui s'appelait *Phase* pareillement. Ils croyaient se diriger vers l'Euxin, auquel ils tournaient le dos en réalité. Ce nom d'Arpatschai signifie *rivière de l'orge*, et semble attester une ancienne fertilité que le déboisement a fait disparaître. Par la même raison, ce n'est plus aujourd'hui, l'été, qu'un mince filet d'eau. Il n'en était sûrement pas de même autrefois.

Dans cette région inhospitalière, on ne trouve d'autres gîtes que les postes de Cosaques échelonnés sur la frontière. Nous fîmes halte à l'un de ces postes, nommé Schestapar ou Schischtapa, qui nous a laissé de fâcheux souvenirs. Les Cosaques ne purent nous fournir aucune provision, en ayant à peine assez pour eux-mêmes. Le souper se réduisit donc à une outarde que j'avais tuée sur le plateau. En

dépit de tous les artifices culinaires, la chair huileuse et coriace de ce bipède était un triste régal, et ce mauvais repas fut suivi d'une nuit pire encore. L'intérieur du poste était, comme toujours, d'une saleté repoussante, et il fallut en subir les conséquences.

Ces postes cosaques, et ceux des Turcs qui leur font pendant de l'autre côté de la frontière, se composent uniformément d'un bâtiment soi-disant d'habitation, à un seul étage et à toit plat, et d'une écurie. La force des postes varie, suivant leur situation, de dix à trente hommes. Les plus nombreux sont commandés par un officier, les moindres par un sous-officier nommé *urjadnik*. Le chef est ordinairement le seul qui couche dans l'intérieur, les soldats vont dormir sur le toit pendant l'été, et dans l'écurie pendant l'hiver. Ils font un service continuel de patrouilles, assez rude dans les parties montagneuses. La guérite de la sentinelle est installée sur le toit. Quand le poste est dans une région boisée, on exhausse d'autant cet observatoire, qui ressemble alors à un gigantesque colombier. En temps de guerre, comme dans le Daghestan avant la capture de Schamyl, chacune de ces vedettes était munie d'une botte de paille enduite de pétrole, et y mettait le feu en cas d'alerte.

Ce sont les milices cosaques du Kouban et du Térek qui fournissent des hommes pour ce service. On

reconnaît les gens du Térek à leurs collets rouges, tandis que ceux du Kouban portent des collets bleus. Pour le reste de l'habillement, chacun suit sa fantaisie. Chaque Cosaque est propriétaire de ses habits, de ses armes et de son cheval, et reste par conséquent chargé de leur entretien. Ces hommes ne touchent qu'une solde minime, de sorte que la surveillance des frontières coûte en définitive fort peu de chose à l'État. Néanmoins, les avis sont très-partagés sur le mérite présent de cette organisation; beaucoup de gens pensent qu'elle a perdu en grande partie sa raison d'être, depuis la soumission des tribus du Caucase, et que le mieux serait de fusionner aujourd'hui ces Cosaques dans l'armée régulière, comme on a déjà fait pour ceux du Don. Tandis que les dessinateurs de voyages illustrés persistent de confiance à faire de ces miliciens des cavaliers de farouche encolure, toujours lancés au triple galop, comme le fiancé squelette de Lénore, la réalité s'éloigne chaque jour davantage de cet idéal. Cette race s'abâtardit par trop de sécurité. Parmi ces Cosaques de la décadence, ceux qui ont l'air le plus endormi, le plus stupide, ce sont précisément les jeunes, ceux qui n'ont pas connu les émotions, le qui-vive incessant d'autrefois. Les chevaux mêmes participent à cette dégénération, faute d'entraînement et de nourriture. Depuis que la vie des cavaliers ne dépend plus de la vigueur de leurs mon-

tures, ils font des économies sur leur entretien. Aussi la plupart de ces quadrupèdes ont présentement une encolure piteuse : il ne faut pas plus de cinq minutes d'un galop soutenu pour les faire tomber en catalepsie, ou à peu près. Avec de tels coursiers, le supplice de Mazeppa ne serait plus aujourd'hui qu'une promenade d'agrément. »

Une aimable surprise attendait nos voyageurs le lendemain à Alexandropol. Ils trouvèrent dans cette petite ville une auberge fort propre, tenue par un compatriote; c'était une vraie bonne fortune, après une nuit passée chez les Cosaques, suivie de plusieurs heures de marche au grand soleil sur l'aride et interminable plateau. Alexandropol, dont le nom turc était Gumri, a été cédé par le traité d'Andrinople aux Russes. Ils y ont construit une citadelle qui serait très-forte même en Europe, et qu'on peut considérer comme imprenable en Orient. Cette place est située près de l'Arpatschai, à plus de cinq mille pieds d'altitude, sur l'extrême frontière actuelle de l'Empire. L'endroit n'a par lui-même rien de fort agréable : on y grille en été, on y gèle en hiver, comme dans toute la haute Arménie. Les arbres y sont un objet de grand luxe; on en voit quelques-uns en ville, mais point du tout dans la campagne. Du cimetière, placé sur une hauteur voisine, on embrasse un horizon vaste et désolé. On aperçoit au sud-est les sept pointes de l'Alagoz

(4,500 mètres), dont la neige couvre les intervalles. Cette montagne passe pour la plus élevée de l'Arménie, après l'Ararat; mais, vue du cimetière d'Alexandropol, elle produit peu d'effet, parce que le terrain va toujours en montant insensiblement dans cette direction.

C'est d'Alexandropol qu'on va visiter les ruines de la grande ville d'Ani, située à peu de distance, sur le territoire turc. Cette excursion, à laquelle nos voyageurs consacrèrent la journée du 10 septembre, est une des plus intéressantes qu'on puisse faire en Arménie. Le chef de police s'était empressé de leur procurer une calèche de louage, la seule probablement qui existât en ville. Cette course passait encore pour très-dangereuse il y a dix ou douze ans. On ne pouvait arriver jusqu'à ces ruines qu'en faisant de longs détours, et bien accompagné; c'était un des refuges ordinaires de ces fameux voleurs du Kurdistan. A présent la contrée est parfaitement sûre, et l'on peut aller directement d'Alexandropol à Ani en voiture, au moins dans la belle saison. Il n'y a pas de route, il est vrai, ni rien qui y ressemble, mais le sol est aussi résistant que les meilleures chaussées; on ne rencontre que des ondulations insignifiantes dans tout le parcours; enfin, on franchit à gué, sans peine et sans danger, l'Arpatschai et le Kartstchai, quand ces deux rivières ne sont pas grossies par des averses.

Nos voyageurs passèrent une assez mauvaise nuit dans l'hôtel du sieur Gross, attendu que leurs chambres étaient contiguës à l'unique salle de billard de la localité, où les notables savourèrent les délices du carambolage jusqu'à quatre heures du matin. A l'aube, la calèche à quatre chevaux était à la porte de l'hôtel. Le chef de la police qui avait procuré cet équipage aux nobles étrangers les fit accompagner par un de ses hommes, un Arménien qui paraissait fort intelligent et parlait couramment le russe et le turc. Il eut de plus la complaisance de leur faire la conduite jusqu'à la frontière, afin de les recommander lui-même au commandant du poste turc; celui-ci se confondit en politesses au seul aspect du firman russe, lequel était aux armes du grand-duc gouverneur, et avait plus d'un mètre de long. Cet officier s'empressa de mettre à la disposition des voyageurs deux de ses soldats, parfaitement montés et équipés, qui se joignirent à l'Arménien d'Alexandropol, et firent la *fantasia* avec l'infidèle tout le long de la route. Le fanatisme des musulmans s'en va, et leur puissance avec lui.

Cette route n'offre d'abord rien d'extraordinaire, mais la matinée était belle et fraîche ; nos touristes éprouvaient la satisfaction de parcourir une contrée si rarement visitée par les Européens, et s'applaudissaient d'avoir persévéré. Ils côtoyèrent l'Arpatschai jusqu'à une bourgade que les Turcs nomment

Baschuregel; là, les ruines informes, mais considérables, d'un château fort leur annoncèrent qu'ils approchaient de l'antique résidence des rois d'Arménie. A quelques verstes plus loin, ils rencontrèrent un village qui porte encore le nom de *Raisin-Blanc* (en turc *Akürüm*), bien qu'il n'y ait plus aucun vestige de vignobles dans cette localité. S'éloignant de l'Arpatschai, qui fait un grand coude en cet endroit, et qu'ils ne devaient retrouver qu'à Ani, ils traversèrent successivement deux de ses affluents, le Kartschai et le Mawrekstchai.

A leur entrée sur le territoire turc, le pays leur avait paru assez peuplé et fertile, mais, depuis qu'ils avaient quitté l'Arpatschai, il n'en était plus de même ; ils avaient devant eux une chaîne de collines dénudées qui se prolongeait sur leur droite du côté de Kars, la fameuse place frontière de l'Empire turc, située à quelques milles de distance[1]. Sur leur gauche, ils apercevaient, plus distinctement que la veille, les formes disgracieuses du mont Alagoz. Quant à l'Ararat, il n'en était nulle nouvelle, et ils commençaient à désespérer de l'apercevoir jamais.

Tout à coup, après avoir gravi une hauteur en pente douce d'environ deux cents pieds, ils se trou-

[1] On sait que les Russes, qui avaient pris Kars dans la dernière guerre, ont été forcés de la restituer. C'est pour cela qu'ils ont fortifié Alexandropol.

vèrent en présence d'un panorama dont la sauvage grandeur leur fit bien vite oublier la fatigue et l'ennui des journées précédentes. Ils avaient devant eux une vaste plaine aride, et, à l'extrémité de cette plaine, une grande ville entièrement déserte, avec ses murs, ses tours, ses églises, ses palais. En arrière de cette cité morte, se dressaient fièrement les cimes des sauvages montagnes qui séparent la vallée de l'Araxe de celle du Mourad-Sou ou Euphrate oriental. Le point culminant de cette chaîne est un pic escarpé qui domine les mines de sel de Koulpi. Enfin, à une distance de plus de quinze lieues dans le sud-ouest, apparaissait le sommet majestueux de la montagne de Noé, l'Ararat, couronné de neiges éternelles.

Les voyageurs eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de l'étrange ville. Ils furent reçus avec les honneurs militaires par la *garnison* turque, installée en dehors des remparts et qui s'ébranla ensuite jusqu'au dernier homme, pour les escorter dans leur promenade. Il est vrai que cette garnison se compose de six soldats et d'un caporal; ce déploiement de forces suffit pour effaroucher les Kurdes, ce qui ne fait pas l'éloge de leurs aptitudes pour le métier de brigand.

« La petite troupe pénétra par une brèche des remparts et s'installa dans le premier monument qu'elle rencontra, pour y préluder à la visite de la

ville par un déjeuner substantiel. Les soldats de la garnison, appartenant à la secte mahométane la plus tolérante, celle des *Sunnites*, ne firent aucune difficulté pour prendre leur part des provisions apportées par les infidèles. Il en est tout autrement des *Chiites;* aujourd'hui encore, ces puritains de l'islamisme répugnent à tout contact avec les chrétiens, et font purifier par l'iman les plats dont ceux-ci ont fait usage, quand ils ne vont pas jusqu'à les détruire.

Les ruines d'Ani ont été rarement visitées, plus rarement décrites. Au mois de septembre 1872, elles n'avaient jamais été dessinées ni photographiées. Seulement M. Wesley, photographe anglais, alors établi à Tiflis, se proposait de parcourir quelque jour toute cette contrée, et de ne pas négliger Ani.

Les renseignements positifs sur les commencements de cette ville font absolument défaut. On sait seulement qu'elle devint la capitale des rois d'Arménie en 961, sous Aschad III, prince de la famille des Bagratides. Ani comptait alors plus de cent mille habitants, et ses plus beaux monuments datent de cette époque, c'est-à-dire de la fin du dixième siècle et de la première moitié du onzième. Cette ère de prospérité fut aussi courte que brillante. En 1045, Ani tomba par surprise au pouvoir des empereurs de Byzance ; pendant les longues et cruelles

guerres qui suivirent, elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Grecs, les princes géorgiens et les sultans seldjoucides ; ces derniers y introduisirent l'islamisme, et bâtirent des mosquées à côté de chaque église chrétienne. Enfin, en 1319, une violente secousse de tremblement de terre, qui fit de nombreuses victimes, détermina l'émigration en masse de la population, et, depuis ce temps, les rues de cette ville naguère si florissante « pleurent leur solitude ».

Ani a la forme d'un triangle ; sa position était très-forte avant l'invention de l'artillerie. Au sud-est, elle surplombe de plusieurs centaines de pieds l'Arpatschai, limite actuelle des deux Empires. Sur l'autre rive, également escarpée, on aperçoit un poste de Cosaques. A l'ouest, la ville est couverte par un ravin pareillement abrupt et sans eau, du moins pendant l'été. Le côté nord-est, qui confine au plateau supérieur, était évidemment le point vulnérable ; aussi la ville était protégée dans cette direction par une double ligne de remparts gigantesques. Enfin à la pointe sud de la cité, à l'endroit où le ravin dont nous venons de parler se relie à la tranchée de l'Arpatschai, on voit une élévation de terrain qui commande les environs et la ville même.

C'est l'emplacement visible d'une citadelle qui avait son enceinte fortifiée à part, comme en font foi les énormes substructions qu'on remarque sur cette

hauteur. Cette acropole, d'où l'on embrasse distinctement l'ensemble des ruines, formait une ville distincte, peut-être la plus ancienne des deux. On y voit encore deux petites églises debout, et, dans l'une d'elles, un chapiteau sculpté représentant un aigle qui tient un mouton dans ses serres, motif qu'on trouve fréquement reproduit dans les édifices religieux de la ville basse.

Celle-ci est encore dans l'état où l'a mise le tremblement de terre de 1319. La plupart des habitations particulières se sont effondrées, mais on reconnaît sans peine la trace des fondations, la direction des rues encombrées de débris. Les remparts ont résisté, ainsi que la plupart des églises et des mosquées, dont certaines parties sont encore dans un état de parfaite conservation. Les architectes inconnus de ces édifices ont employé avec beaucoup d'intelligence dans leur construction des pierres de trois teintes différentes, grise, rouge et jaune pâle, avec lesquelles ils ont formé des cordons et des arabesques polychromes de l'effet le plus heureux. Parmi ces monuments, l'un des plus gracieux est une petite mosquée surmontée d'un minaret octogone, bâtie sur l'extrême rebord de la tranchée profonde où coule l'Arpatschai. Tout près de là s'élève la cathédrale, édifice en forme de croix latine, mais dont les détails d'ornementation sont de style byzantin. Cette église, parfaitement conservée, est

remarquable non par sa grandeur, mais par la noblesse et l'harmonie de ses proportions.

Le monument le plus curieux se trouve au nord de la ville. C'est encore une église en forme de rotonde comme le fameux baptistère de Pise, et ornée de fresques qui appartiennent à la meilleure époque de l'art byzantin. D'autres édifices religieux, moins bien conservés, offrent néanmoins des détails intéressants. Ainsi, dans une petite chapelle, située près des remparts, on remarque une charmante voûte en mosaïque, et dans une autre, un bas-relief byzantin représentant l'Annonciation, très-digne de figurer dans un musée. La Vierge y est représentée assise sur un tabouret, disposition qui se rencontre bien rarement en Orient... Le palais du roi était dans la partie ouest de la ville, sur le bord du grand ravin ; il est détruit en grande partie, mais ce qui en reste permet de juger de son ancienne splendeur. La porte est ornée de fines arabesques dans le genre de celles de l'Alhambra. Malheureusement, la barbarie a fait là son œuvre ; toute la partie inférieure de cette décoration a été dégradée, partout où la main de l'homme a pu atteindre. Au milieu de la ville, parmi les débris d'une mosquée écroulée, s'élève un minaret haut de plus de cent pieds, qui a résisté victorieusement à la terrible secousse, et dont l'escalier intérieur est encore praticable. Le double rempart qui fermait la ville du côté du nord est

d'une dimension gigantesque et assez bien conservé. Le mur extérieur est flanqué de grosses tours régulièrement espacées, dans lesquelles on avait ménagé des réduits pour les défenseurs de la place. Les deux murs sont séparés l'un de l'autre par une sorte de couloir large de dix pas environ ; ils ont chacun trois portes, mais celles du rempart intérieur, au lieu d'être placées en face des premières, sont disposées obliquement par rapport à celles-ci, de façon à permettre aux défenseurs de la seconde enceinte de prendre d'écharpe les assaillants maîtres de la première. Sur une de ces portes intérieures, on remarque un bas-relief colossal représentant un lion. Rien ne peut donner l'idée de l'impression que produisent la solitude absolue, le silence accablant, qui règnent dans cette grande ville absolument déserte. Les ruines mêmes de Babylone et de Palmyre, que je visitai quelque temps après, ne font pas si vivement ressentir le néant des grandeurs et des passions humaines.

Le spectacle de ces remparts, de ces temples encore debout, mais depuis si longtemps et pour jamais inutiles, semble, en effet, une ironie du sort plus poignante, plus terrible que ne serait une destruction complète. C'est bien là une de ces désolations encore vivantes, pour ainsi dire, auxquelles s'adresse l'immortelle lamentation de Jérémie « Comment cette ville, jadis si peuplée, gît-elle aujourd'hui déserte (*sola sedet*) dans un désert ?...

Ses rues pleurent, car personne ne vient plus à ses solennités... O vous qui passez, voyez s'il peut exister une douleur semblable à la mienne, car Dieu m'a vendangée dans un jour de colère... » Le libre penseur ne voit là qu'une fantaisie de l'aveugle hasard; le chrétien y pressent un de ces châtiments providentiels que provoque, de temps à autre, l'accumulation des crimes parmi les grandes agrégations humaines,

IX

D'ALEXANDROPOL A SARDARABAD. ETSCHMIADZIN. ERIWAN. — LE MONT ARARAT.

Après avoir visité Ani en détail, nous eûmes l'idée d'en sortir en descendant, par un sentier fort escarpé, dans le ravin qui lui sert de fossé naturel du côté de l'ouest. Les parois de ce ravin sont criblées de grottes, comme les falaises du Kour supérieur ; il y avait là des abris suffisants pour une population troglodyte nombreuse. Les plus grandes de ces excavations étaient occupées par des bergers nomades qui y rentrent leurs troupeaux dès que le froid commence à sévir sur le plateau. Ces Tircis tartares ont de vraies figures de brigands ; il ne serait pas prudent de s'aventurer dans leur voisinage sans être bien armé.

Le retour s'accomplit sans accident, mais la partie la plus élevée du plateau était balayée par une bise glaciale. Après avoir reçu, à la frontière, les compliments du commandant turc du poste de l'Arpatschai, qui, malgré le vent et le froid, vint dans le plus simple appareil nous féliciter de notre heureux

retour, nous rentrâmes à Alexandropol, vers minuit.

Le lendemain, départ pour Eriwan par la route directe, dite *impériale* (*tzarskaja daroga*), qui passe par Sardarabad. Elle a reçu ce surnom fallacieux parce que feu l'empereur Nicolas y avait passé en visitant les nouvelles frontières de son empire après le traité d'Andrinople (1829). Depuis cette époque, on n'a pas dépensé le moindre kopeck pour l'entretien de cette communication, mais on ne s'en vante pas à Alexandropol. Aussi M. de Thielmann, qui s'était embarqué de confiance dans une charrette couverte, conseille fortement aux futurs touristes de faire ce trajet à cheval. S'il avait pris ce parti, il aurait essuyé moins de fatigue, et visité des ruines intéressantes qu'il ne fit qu'entrevoir de loin sur son passage. Le pays est aussi triste que la route est mauvaise ; on chemine dans une plaine aride et monotone jusqu'à un village situé au pied du mont Alagoz, et qui porte le nom peu attrayant de Boghazkessan (*coupe-gorge*). La journée était déjà avancée, et le cocher arménien voulait absolument faire passer la nuit à ses voyageurs dans cet aimable endroit, soi-disant par peur des brigands, mais en réalité pour ménager ses chevaux, qui n'étaient pas des meilleurs. Le fait est qu'à la sortie du village la route devient à peu près impraticable pour les voitures. Il fallut gravir, sur des monceaux

de pierres éboulées, un des contre-forts inférieurs de l'Alagoz, et redescendre par un chemin pire encore au village de Mastara, où l'on devait coucher. Cette route, dite impériale, n'est fréquentée que par des convois de bœufs, qu'on emploie dans ce pays comme des bêtes de somme, pour le transport des blocs de sel gemme des mines de Kulpi. Nos voyageurs furent hébergés tant bien que mal par le douanier russe de Mastara, qui ne leur parla que de la pauvreté du pays, de la méchanceté des Tartares, et de la médiocrité de ses appointements.

Le lendemain, comme la suite du chemin n'était pas meilleure, ils en firent la plus grande partie à pied. Ils passèrent par Talyn, jadis ville assez importante, aujourd'hui chétif village, mais qui a conservé son antique citadelle et ses remparts crénelés. Ils aperçurent aussi, à quelques verstes de la route, une grande église entourée de constructions écroulées, et, plus loin, les restes d'un palais ou château royal dont on distinguait aisément les longues galeries voûtées. Ces ruines, que M. de Thielmann et son compagnon ne purent visiter, seraient celles d'Artaxate, ville bâtie, dit-on, d'après le conseil d'Annibal, et surnommée de ce fait la *Carthage d'Arménie*. Détruite par le célèbre Corbulon, elle fut rétablie par Tiridate, qui la nomma alors *Neronia*, en l'honneur de Néron; ce nom ne lui a pas porté bonheur.

Entre Talyn et Sardarabad, s'étend un véritable désert de pierres, plus désolé que les environs mêmes de Babylone et de Palmyre, où l'on rencontre du moins quelques broussailles. A l'horizon, on distingue de plus en plus nettement la cime majestueuse du mont Ararat, qui semble grandir à mesure qu'on s'en rapproche. Sardarabad, que nos voyageurs atteignirent vers cinq heures de l'après-midi, semble toucher à la montagne légendaire de Noé, bien qu'il en soit encore à sept lieues.

Depuis plusieurs heures, M. de Thielmann apercevait Sardarabad, qui semble de loin une place de guerre imposante avec sa ceinture de remparts. De près, il y a beaucoup à en rabattre ; on voit que ce rempart est tout simplement d'argile, fortement lézardé en divers endroits, et que la prétendue place forte n'est autre chose qu'un village plus grand, mais aussi malpropre et mal bâti que les précédents. Toutes les chaumières de paysans de la haute Arménie sont construites sur un type uniforme, en moellons et argile, avec des couvertures plates en chaume. Faute de bois, ces pauvres gens brûlent des espèces de mottes, composées de fumier sec et de paille hachée. Ce combustible a l'avantage de s'enflammer vite et de conserver longtemps la chaleur ; mais il a aussi l'inconvénient de donner aux aliments un fumet qui n'est rien moins qu'aromatique.

En arrivant à Sardarabad, les voyageurs se trouvèrent tout à coup en présence d'une scène qui offrait un vif et charmant contraste avec la région désolée qu'ils venaient de traverser.

« Sur notre gauche, le long des murs du village, s'étendait un bosquet de beaux arbres fruitiers, arrosé par une source abondante, autour de laquelle se pressait la population de Sardarabad. Les jeunes filles arrivaient pour puiser de l'eau, toutes voilées, mais pas assez discrètement pour qu'on ne pût entrevoir çà et là de fort jolis minois, de grands yeux noirs et profonds, braqués sur les étrangers, dont l'arrivée faisait naturellement sensation. Au delà de cette oasis, le regard rencontrait, d'un côté, l'Ararat et la chaîne de hauteurs qui se relie au flanc de la majestueuse montagne et borde la vallée de l'Araxe. De l'autre côté, des chameaux et des chameliers, couchés à l'ombre du grand mur, donnaient à ce tableau un cachet tout à fait oriental. Pendant cette halte nous fûmes accostés par un mendiant persan, portant au cou et au bras des chaînes qui ne semblaient pas le gêner beaucoup, et quêtant d'une voix lamentable pour la rançon de son frère captif des Turcomans. Quelques semaines plus tard, sur le territoire persan, nous entendîmes tous les mendiants du pays conter la même légende.

La route devient à peu près carrossable après Sardarabad : aussi nous espérions arriver le même

soir au monastère d'Etschmiadzin, résidence du patriarche arménien schismatique. Mais c'était trop présumer de la vigueur de notre attelage ; il fallut bon gré mal gré s'arrêter et passer la nuit à dix-huit verstes en deçà du couvent, dans un poste de police où l'écurie faisait office de dortoir.

Le lendemain (13 septembre), nous étions rendus de bon matin à la porte du monastère, qui, vu du dehors, a plutôt l'air d'une forteresse. Le patriarche absent était représenté par l'archimandrite ou prieur du couvent, qui en fit les honneurs avec une courtoisie parfaite. Cet archimandrite était un prodige de science parmi ses confrères, qui ne parlent que l'arménien et le turc. Il avait fait ses études à Tiflis, s'exprimait facilement en russe, et savait même quelques mots d'allemand et de français. Enfin il s'occupait depuis plusieurs années de rédiger pour les écoles populaires de sa communion une sorte de manuel élémentaire renfermant quelques notions de sciences usuelles, de géographie et d'histoire, toutes choses fort négligées jusqu'ici dans l'éducation des petits Arméniens schismatiques. Il en est tout autrement chez les catholiques, qui forment la portion la plus instruite et la plus intelligente de la population arménienne. Le prieur d'Etschmiadzin reconnaissait lui-même que ses coreligionnaires étaient, sous ce rapport, fort en arrière des papistes.

Etschmiadzin est la résidence du patriarche de la secte eutychienne, dite aussi grégorienne, du nom de son plus ardent propagateur, Grégoire *l'Illuminé*, évêque de Césarée, qui fut aussi le fondateur de ce monastère. Il prétendait que le Christ lui-même avait pris la peine de lui en désigner l'emplacement dans une vision spéciale. Environ quatre millions de ces grégoriens habitent l'Arménie turque ; un million, l'Arménie russe ; enfin, on rencontre encore de ces sectaires en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Europe. Ce patriarche exerce sur son clergé une suprématie analogue à celle du pape ; mais les fonctions d'archevêque, d'évêque, etc., ne s'exercent que par des délégations temporaires, de sorte qu'il existe un va-et-vient continuel de prélats et de clercs entre les différents diocèses et Etschmiadzin, où le patriarche en emploie toujours un certain nombre à l'administration des domaines considérables qui dépendent de cette résidence. Ce patriarche vit dans les meilleurs termes avec son collègue le tzar, qui est, lui aussi, patriarche de l'Église orthodoxe. De plus, quand un de ces chefs de l'Église grégorienne passe de vie à trépas, le tzar pousse les égards jusqu'à confirmer par un ukase spécial l'élection du nouveau patriarche, attention qui ressemble fort à un acte de suzeraineté. La pièce principale du costume de ces religieux est un grand bonnet noir de forme conique, auquel est attaché

un voile de même couleur qui pend assez bas dans le dos.

Les environs de ce monastère font partie de l'un des cantons les plus riants et les plus fertiles de l'Arménie. Ils sont arrosés par de nombreux canaux, dérivations de l'Araxe, et par des sources qui descendent du mont Alagoz. La vaste enceinte du couvent et de ses dépendances est entourée d'un solide rempart, précaution qui pendant bien des siècles ne fut rien moins qu'inutile. Au centre s'élève l'église, grand édifice en forme de croix grecque dont la construction première remonte, dit-on, au huitième siècle, mais tout à fait défiguré par des additions et des remaniements ultérieurs. On a été, dans les derniers temps, jusqu'à décorer l'intérieur de cette église byzantine avec des guirlandes de fleurs et de feuillage dans le genre persan! Ces bons moines ne se préoccupent guère de ce qui a pu se passer dans les lieux qu'ils habitent; l'archimandrite lui-même, homme relativement instruit, ne put nous donner aucun renseignement précis sur l'historique de la construction de l'église et des autres bâtiments. Cet édifice renferme plusieurs objets intéressants au point de vue de l'art, notamment un tabernacle d'ancien style byzantin ayant la forme d'un octogone, soutenu par quatre statues d'une exécution remarquable et d'un grand caractère. On voit aussi près de l'église une pierre avec

une inscription en caractères cunéiformes, qui provient, dit-on, des ruines d'Artaxate, que nous avions aperçues sur notre droite, avant d'arriver à Sardarabad. Le monastère renferme une bibliothèque riche surtout en manuscrits sur l'histoire de l'Arménie au moyen âge ; il y aurait là d'intéressantes découvertes à faire. Il possède également une imprimerie qui édite des catéchismes grégoriens et même, le croirait-on ? une feuille hebdomadaire, *l'Ararat !* En somme, nous n'avons eu qu'à nous louer, non de la science, mais de l'hospitalité de ces moines grégoriens. Ils nous promenèrent dans leur jardin, d'où l'on jouit d'une belle vue sur l'Ararat, nous régalèrent de quelques psaumes assez mélodieux, et d'un fort bon dîner à l'européenne. Enfin on mit à notre disposition une chambre à deux lits, deux vrais lits ! Nous avions perdu l'habitude d'un tel luxe depuis l'hôtel français de Borshom.

Il n'y a que dix-huit verstes d'Etschmiatzin à Eriwan. La route, bien entretenue et très-fréquentée, traverse une région fertile et bien peuplée ; c'est véritablement l'Arménie *heureuse*. Nous fîmes rapidement ce tajet, escortés par six soldats de police tartares ; c'était un luxe de précaution bien inutile. Autant vaudrait voyager avec une mitrailleuse derrière sa voiture de Berlin à Charlottenburg (ou de Paris à Versailles).

Eriwan est situé sur l'un des affluents de l'Araxe,

la Zenga. Cette rivière n'est autre chose que le canal de décharge du lac supérieur de Goktscha ou Sewanga, dont les eaux, abondantes en toute saison, se précipitent par une gorge escarpée dans la vallée de l'Araxe. Grâce à cette irrigation permanente, Eriwan est entouré d'une large et verdoyante ceinture de jardins; les fruits de ce paradis terrestre ont une grande réputation ; ses raisins et ses pommes surtout sont de qualité supérieure. Sauf le nouveau quartier russe, Eriwan est une ville tout à fait persane ; on y circule dans un labyrinthe de ruelles tortueuses, entre des murailles en pisé toutes pareilles, et tellement hautes, qu'elles dérobent la vue des habitations ; si bien qu'il est fort difficile de s'y retrouver. Cette ville ne possède que deux monuments dignes d'être vus, mais tous deux sont de véritables perles. Le premier est une petite mosquée derrière le bazar, exquise de construction et d'ornementation, avec un bassin d'eau jaillissante dans l'avant-cour, ombragé de quatre ormes gigantesques, des plus beaux qui existent en Orient. L'autre curiosité d'Eriwan est la célèbre forteresse dont la conquête valut au général Paskiewitsch le surnom d'Eriwanski. Cette forteresse, bâtie à pic sur la Zenga, contient deux charmants spécimens d'architecture et de décor persans : l'ancienne salle de réception des gouverneurs, connue sous le nom de « Salle du Serdar », et une mosquée en mauvais état, mais remarquable

par sa belle voûte émaillée. Cette mosquée avait servi d'arsenal pendant le dernier siége, car on y voit encore des boulets et des obus de divers calibres entassés comme des pommes de terre dans un caveau. Les assiégés n'eurent pas le temps de s'en servir, tant fut impétueuse l'attaque des Russes.

De cette « Salle du Serdar », on jouit sur l'Ararat d'une perspective splendide, comparable à l'un des plus beaux panoramas de l'univers, celui de l'Etna et de ses abords, vus de l'amphithéâtre de Taormina. On a, en premier plan, la tranchée escarpée où coule la Zenga, et qu'enserre la végétation luxuriante des jardins d'Eriwan. Plus loin la vue s'étend sur la plaine fertile de l'Araxe. avec ses nombreux villages, sa ceinture de collines, et se repose enfin sur la double cime de la célèbre montagne. Bien que l'Ararat soit encore à plusieurs lieues d'Eriwan, c'est de là qu'il paraît le plus à son avantage, dans toute la majesté de son isolement. De face et du côté droit, cet isolement est complet; nul obstacle important ne vient amoindrir l'effet de cette gigantesque pyramide. C'est seulement du côté gauche que la chaîne des collines de l'Araxe semble vouloir se rattacher à la base de l'Ararat, mais le contre-fort le plus voisin de cette base en est encore séparé par une brèche profonde, que l'on aperçoit distinctement d'Eriwan. L'aspect de cette montagne célèbre, sentinelle avancée du Caucase dans le sud, rappelle,

mais dans des conditions bien autrement colossales, le mont Ventoux, placé de même en vedette à l'extrémité des Alpes [1]. C'est en arrivant par Eriwan, et par conséquent du côté du nord, que l'Ararat produit tout son effet, parce qu'il s'élève immédiatement de toute sa hauteur au-dessus de la vallée de l'Araxe, tandis que son revers opposé se relie à un plateau de 2,000 mètres d'altitude. » Non contents d'avoir admiré ce panorama éclairé par les feux du soleil levant, M. de Thielmann et son compagnon voulurent en savourer le charme nocturne ; ils furent servis à souhait. Après un court intermède de brouillard, ils virent reparaître la coupole neigeuse de l'Ararat, doucement éclairée par l'astre si cher aux Allemands, dans leurs accès d'effusion poétique. La lune reconnaissante leur fit de son mieux, cette nuit-là, les honneurs de ce paysage oriental.

Mais nos voyageurs n'étaient pas gens à se contenter de cette jouissance lointaine et platonique. Le lendemain, 15 septembre, ils montèrent en voiture aux premières lueurs du jour, et se dirigèrent sur l'Ararat, par le beau vallon de la Zenga, qui, grâce à de nombreux canaux d'irrigation, offre l'aspect d'un vaste jardin. Des chevaux et une escorte

[1] Le plus haut sommet du grand Ventoux ne dépasse pas 1,941 mètres, tandis que la moins élevée des deux cimes de l'Ararat a plus de 13,000 pieds anglais, et la grande près de 17,000.

de Cosaques tartares les attendaient au village de Kamarlou. Le firman in-folio du grand-duc continuait à faire merveille ; grâce à lui, nos touristes avaient été logés dans un bâtiment de l'État à Eriwan où il n'existe pas encore d'hôtellerie, et toutes les notabilités de Kamarlou voulurent les accompagner jusqu'au pied de l'Ararat.

Ce village est la limite de l'oasis de la Zenga ; aux irrigations et aux cultures succède une lande pierreuse, parsemée de rares broussailles. Les grandes montagnes, comme les plus glorieuses vies humaines, sont souvent plus belles à voir de loin que de près. Nos touristes firent un détour pour visiter le monastère de Chorwirab, situé sur une hauteur isolée non loin de l'Araxe. Ce lieu est célèbre dans les fastes du schisme arménien ; on y montre encore le puits dans le fond duquel Grégoire *l'Illuminé* fut, dit-on, tenu longtemps au frais par Tiridate, roi d'Arménie. Ce ne fut, suivant la légende, qu'au bout de trente ans que ce prince, tardivement admonesté par une apparition céleste, tira le captif de son cachot humide, et consentit à l'écouter. Pour prouver l'authenticité de cette légende, l'archimandrite de Chorwirab, affublé d'un costume moitié persan, moitié monastique, fit voir aux touristes le fameux puits, qui ressemble à tous les puits du monde. Le couvent n'offre d'ailleurs rien de remarquable, et les religieux n'ont aucunement hérité de

l'*illuminisme* de leur fondateur : ils avaient l'air de francs imbéciles.

Nos touristes s'empressèrent de quitter Chorwirab, regrettant le temps que leur avait fait perdre cette excursion pourtant « très-recommandée ». Ils se dirigèrent sur le village d'Aralych, où ils comptaient passer la nuit, et qu'ils apercevaient en face d'eux sur l'autre rive de l'Araxe ; mais il leur fallut chevaucher pendant plus d'un mille en amont pour trouver un gué à peu près praticable. Ce fleuve justifie sa vieille réputation d'impétuosité ; c'est bien toujours le *pontem indignatus Araxes* de Virgile. Bien qu'en cet endroit les cavaliers n'eussent d'eau que jusqu'au genou, ils avaient peine à lutter contre le courant. Au-dessous et au-dessus d'eux, à perte de vue, des troupes de bœufs et de buffles s'ébattaient joyeusement dans ces ondes limpides et rapides.

« Aralych est encore dans la vallée de l'Araxe, dont le niveau atteint en cet endroit près de 900 mètres d'altitude ; à trois verstes plus loin commence la vraie montée de l'Ararat. Ce village est le quartier général d'un régiment de Cosaques du Kouban, dont le colonel nous fit le plus gracieux accueil, nous priant de considérer sa maison comme la nôtre, tant qu'il nous plairait de parcourir la montagne.

La tradition biblique du sauvetage miraculeux de Noé et de sa famille, dans laquelle l'Ararat joue un

si grand rôle, est une de celles qui ont laissé les traces les plus profondes dans le souvenir des hommes. On en retrouve l'empreinte dans les noms de plusieurs localités voisines; ainsi celui d'Aghurri signifie « plantation de la vigne »; celui de Nochitschewan, « le lieu où Noé est descendu d'abord »; celui d'Eriwan, qu'on devrait plutôt prononcer *Jerjewan*, indiquerait l'endroit où le patriarche s'établit ensuite à demeure. On montre encore à Nochitschewan l'emplacement traditionnel de la sépulture de Noé; ce lieu est en grande vénération parmi les Arméniens et les Tartares. Ils ont fidèlement gardé la mémoire de ce grand événement, mais non conservé le nom primitif de la montagne qui en fut le théâtre. Aujourd'hui, les populations arméniennes voisines de l'Ararat ne le connaissent que sous le nom de *Massis-Lern*, les Tartares sous celui d'*Agry-Dagh*. (*Lern* et *Dagh* veulent dire *montagne*.)

L'Ararat n'a pas encore été reproduit par la photographie, et les dessins qu'on en a publiés jusqu'ici n'en donnent qu'une idée fort inexacte. On le représente toujours comme un pic décharné, abrupt, inaccessible; il offre, dans son ensemble, un caractère tout différent. Ce qui donne surtout à cette montagne, vue de la vallée de l'Araxe, une physionomie à part, c'est la continuité non interrompue de l'inclinaison de la base à la cime, courbe immense

qu'on embrasse d'un seul coup d'œil, car ici tous les accidents de détail disparaissent dans l'ensemble. Il n'en est pas ainsi dans les Andes, dans l'Himalaya et le Thibet, où se trouvent pourtant des sommets plus élevés que l'Ararat de 2,000 à 3,000 mètres. Là, en effet, la grandeur relative n'est plus en rapport avec la grandeur réelle. Il faut gravir plusieurs étages de plateaux, contourner des cimes secondaires qui masquent les véritables points culminants. Quand on arrive enfin à ceux-ci, l'impression qu'ils produisent se trouve diminuée de toute la hauteur à laquelle l'explorateur est lui-même parvenu[1]. Au mont Ararat, le relèvement commence, du côté du nord, à la vallée qui en forme pour ainsi dire le socle, et se poursuit sans interruption jusqu'au plus haut sommet. En défalquant pour ce socle l'altitude de 2,600 pieds anglais, à laquelle est situé Aralych, il reste, jusqu'au sommet du grand Ararat, une rampe continue de 14,300 pieds, que la disposition des lieux fait paraître plus haute encore qu'elle ne l'est en réalité.

La forme générale de cette montagne est facile à décrire. A une hauteur de 8,000 pieds au-dessus du

[1] Ainsi, on sait aujourd'hui que le plateau le plus étendu au sud de la ligne de faîte himalayenne, le Tengri-Maïdân, qui confine à la région de la plus haute cime du globe (le Gourisankar), est élevé au moins de 4,000 mètres. (V. l'*Année géographique*, de M. Vivien de Saint-Martin, 1874, p. 177.)

niveau de la mer, elle se divise en deux sommets, dont le moins élevé a la figure d'un cône presque régulier, légèrement arrondi à la cime et formant un angle d'environ 45 degrés avec le point de partage. Cette cime du petit Ararat est actuellement la délimitation commune des territoires russe, turc et persan. Le grand Ararat affecte également la forme conique, mais avec de nombreuses irrégularités de détail. Ces accidents de terrain sont surtout fréquents du côté de l'ouest et du sud, où la déclivité, beaucoup plus escarpée qu'ailleurs, est encore çà et là interrompue par une série de terrasses ou de plates-formes dont nous reparlerons[1].

Du côté du nord et de l'est, la pente se poursuit au contraire sans interruption de la base au sommet, bien qu'avec des variantes assez notables dans les pentes, qui deviennent insensiblement plus roides, mais non inaccessibles, à mesure qu'on se rapproche du sommet principal. Toutefois il existe, sur un point de la partie nord, une forte solution de continuité, une déchirure gigantesque, qui commence à 6,000 pieds d'altitude, et va finir en amont, au pied d'une falaise toujours couverte de neige, et qui n'a pas moins de 4,000 pieds de hauteur perpendiculaire. La partie supérieure de ce ravin est occupée

[1] C'est aussi dans la partie occidentale de la montagne que se trouve le pittoresque lac de Kipgheul, dont on trouvera plus loin la description.

par un glacier ; dans la partie inférieure, on voyait encore, il y a peu d'années, l'ancien village d'Aghurri et un monastère, détruits l'un et l'autre par un éboulement en 1842.

Le médecin russe Frédéric Parrot, dont l'une des sommités principales du mont Rose porte le nom, est le premier qui, après deux tentatives infructueuses, ait prétendu avoir atteint la cime du grand Ararat. Depuis, cette ascension aurait été répétée avec succès par M. Abich et quelques autres touristes. Malgré la supériorité d'altitude, l'Ararat offre aux *mountaineers* moins de difficultés que plusieurs grandes montagnes d'Europe. Il paraît qu'on est relativement à son aise, pour passer la nuit, sur les bords du lac Kipgheul, qui sont comme les *Grands Mulets* de l'Ararat. De plus, les chevaux et les bœufs arrivent sans peine jusqu'à cette étape (environ 4,000 mètres), par conséquent à plus des deux tiers de la montée ; tandis qu'au mont Blanc, par exemple, haut de 4,800 mètres, le sentier de mulets finit à 2,000[1]. En revanche, au mont Ararat, et généralement dans tout le Caucase, les « grimpeurs » sont obligés de s'occuper eux-mêmes des préparatifs et de l'outillage indispensables ; à de rares exceptions près, les gens du pays n'ont aucune vocation pour le métier de guide, ni surtout pour

[1] A la *Pierre Pointue*. (V. la dernière et excellente édition de l'*Itinéraire de la Suisse*, par Joanne, p. 170.)

aborder les glaciers. C'est au point qu'un voyageur anglais, qui a parcouru ces montagnes, Freshfield, avait pris le sage parti d'amener de Suisse un homme ayant l'expérience des traversées de ce genre. Il faut dire aussi que les populations superstitieuses des environs de l'Ararat persistent à le croire inaccessible, et considèrent toutes les histoires et les tentatives d'ascension comme des mensonges ou des blasphèmes. L'archimandrite d'Etschmiadzin lui-même, homme relativement éclairé, n'ajoutait aucune foi aux relations de Parrot et de ses imitateurs. Arméniens et Tartares sont convaincus non-seulement que l'arche s'est arrêtée au sommet de l'Ararat, mais qu'elle y est encore, dans une profonde échancrure qu'on distingue très-bien de la plaine. Il existe à ce sujet une légende à laquelle les schismatiques grégoriens croient autant qu'à l'Évangile, sinon davantage. Un jour, leur apôtre, Grégoire *l'Illuminé*, eut la fantaisie d'aller sur l'Ararat couper un fragment de l'arche pour en gratifier un de ses monastères. Malgré tous ses efforts, il ne put jamais atteindre la cime sacrée, jusqu'à ce qu'un ange vînt charitablement l'avertir que ni lui, ni, à plus forte raison, aucun autre, n'y parviendraient jamais. Toutefois, pour que le saint homme n'eût pas perdu sa peine, le messager céleste eut la complaisance d'aller lui chercher le petit morceau d'arche qu'il convoitait, et l'on montre

encore aujourd'hui cette relique dans un monastère des environs d'Eriwan. »

M. de Thielmann et son compagnon avaient eu quelque velléité de tenter l'ascension complète; mais, ayant acquis la certitude que personne n'était capable ni ne se souciait de leur servir de guide jusqu'au sommet, ils s'en tinrent à « monter si haut qu'on peut monter » à cheval.

Ils partirent donc pour Aghurri le 16 septembre au matin, avec une escorte de six Cosaques du Kouban, fort laids, mal montés, et qui leur furent parfaitement inutiles, même comme interprètes, car pas un ne savait un mot de tartare, la seule langue qu'on parle dans l'Ararat. La cavalcade franchit lestement les trois verstes qui séparent Aralych du bas de la montagne. Dès que l'on commence à la gravir, toute trace de végétation disparaît. Cette première rampe est si douce, que nos touristes purent monter droit sur le nouvel Aghurri, situé à 1,800 mètres au-dessus d'Aralych. Ils y arrivèrent sur les onze heures du matin.

Le nouvel Aghurri est à l'extrémité inférieure de la grande déchirure dont nous avons parlé, en contre-bas de l'ancien village disparu dans l'éboulement de 1842. On voit bien là quelques maigres cultures arrosées par un ruisseau qui sort du glacier supérieur; mais la principale ressource de ces montagnards consiste en bestiaux, qui trouvent une pâ-

ture suffisante sur les versants du ravin et même sur ceux du petit Ararat, moins dénudés que les premières pentes. M. de Thielmann s'installa dans un bâtiment qui, pendant l'été, sert de poste militaire, et manda aussitôt les anciens du village pour leur expliquer qu'il lui fallait des chevaux et un guide pour le lac Kipgheul, et que tout devait être prêt à deux heures du matin. Grâce à quelques mots empruntés à son vocabulaire tartare, et appuyés d'une pantomime vive et animée, il réussit à se faire entendre, et aussi à comprendre que les provisions de bouche manquaient totalement à Aghurri. Il fallut se contenter, comme dans l'excursion du col de Latpari, de l'*Erbwurst* et des conserves Liebig. A l'issue de ce repas, M. de Thielmann eut un laborieux entretien avec le chef d'une petite troupe de Kurdes nomades campés dans le voisinage. Ce fonctionnaire primitif était fort inquiet d'un papier qu'il avait reçu, et dont il lui était impossible, pour plus d'un motif, de deviner le contenu. Le voyageur tâcha de lui faire comprendre que c'était une invitation à comparaître devant le juge de paix du cercle, au sujet d'un vol de bestiaux. Mais, comme le Kurde ne savait pas plus le russe qu'il ne savait lire, les explications du noble étranger ne firent qu'augmenter sa perplexité.

Cependant, comme il restait encore plusieurs heures de jour, nos touristes se décidèrent à tenter

une excursion pédestre dans la partie supérieure du ravin. C'est une promenade intéressante, mais pénible et même assez dangereuse. L'aspect de ces lieux rappelle celui qu'offre la vallée de Goldau, depuis l'effondrement du Rossberg en 1806. A chaque instant, il faut escalader ou contourner des quartiers de roc, ou franchir les ruisseaux qui descendent du glacier. Bientôt las de cette gymnastique, M. de Thielmann et son compagnon abandonnèrent le fond du ravin pour prendre sur leur droite un sentier en corniche, qui les conduisit à une sorte de cabane de berger près de laquelle jaillit une source abondante et limpide. C'était là, dit-on, l'emplacement de ce monastère de Saint-Jacques, qui a disparu, broyé dans le cataclysme de 1842. De là, ils n'apercevaient plus rien de la partie supérieure du ravin; elle était dissimulée par un amas de roches éboulées, qu'ils escaladèrent non sans peine, et au-dessus duquel ils se trouvèrent tout à coup sur le glacier, dont ces roches formaient ce qu'Agassiz nomme la moraine *terminale*. Il y avait alors deux heures et demie qu'ils montaient depuis Aghurri; suivant leur estimation, ils étaient parvenus à une altitude de 8,500 pieds.

Devant eux, le glacier, jonché de débris, s'allongeait en amont dans une gorge étroite, longue de deux ou trois verstes, aboutissant à un vaste cirque encadré de gigantesques falaises à pic, ayant

au moins 4,000 pieds de hauteur perpendiculaire, et dont le sommet, couronné de neiges éternelles, doit être fort rapproché de la plus haute cime. M. de Thielmann, qui paraît bien connaître la Suisse, assure n'y avoir rencontré qu'un seul endroit comparable à celui-là, par son caractère de désolation sauvage et grandiose. C'est le col du Roththal, dans l'Oberland, où l'on va, par le glacier d'Aletsch, pour faire l'ascension de la Jung-Frau [1].

Nos voyageurs auraient bien voulu pousser plus avant sur le glacier, pour contempler de plus près ce site d'une beauté formidable. Mais la journée était déjà fort avancée; il était temps de songer au retour, d'autant plus qu'ils n'avaient pas de guide. En revenant, ils eurent la fantaisie dangereuse de suivre l'autre versant du ravin, qui bientôt se trouva tout à fait impraticable. Sur ces entrefaites la nuit était venue; ils furent obligés de redescendre dans le fond si accidenté du ravin, et de repasser dans l'obscurité par des endroits d'où ils avaient eu de la peine à se tirer en plein jour. Ils étaient en train de

[1] Le col du Roththal n'a que 300 mètres de moins que le sommet de la Jung-Frau, et n'est autre chose qu'une dépression de l'arête qui descend au sud de ce sommet. Pour atteindre le point culminant, il faut remonter l'arête en question par une pente d'environ 50 degrés le long d'un effroyable précipice. C'est le chemin relativement le plus commode! (V. Joanne, *Itinéraire de la Suisse*, p. 535, 536.)

s'égarer de nouveau dans ce labyrinthe de débris, quand heureusement la lune parut; sa clarté leur permit de s'orienter. Passablement moulus et trempés, ils rentrèrent vers neuf heures du soir à Aghurri, où déjà on les croyait victimes du courroux des esprits gardiens de l'arche.

Il faut être juste envers tout le monde, même envers des Allemands. Ceux-ci sont vraiment d'intrépides touristes! Après avoir consacré quelques heures, non au repos, mais à une petite guerre *insecticide*, ils repartaient gaillardement à trois heures du matin, par un clair de lune magnifique, pour la tournée du lac Kipgheul. Ils avaient d'excellents petits chevaux tartares, et n'emmenaient qu'un guide d'Aghurri, et un seul des Cosaques de leur escorte, celui qui paraissait le moins inepte, « laissant les autres vaquer en paix à leur passe-temps favori, le sommeil ».

Aghurri est sur le revers septentrional de la montagne, tandis que le lac se trouve sur le revers occidental, mais à une bien plus grande hauteur. Il faut donc, pour aller d'un de ces points à l'autre, contourner en ligne spirale une portion de la célèbre montagne. Nos touristes s'élevaient dans la direction du nord-ouest, par un sentier assez bien tracé en corniche, à travers des pentes herbeuses. Ils étaient déjà à 3,000 mètres environ de hauteur quand le soleil se leva. Le panorama qui s'offrit à

leurs yeux n'est naturellement qu'une fraction de celui dont on doit jouir du sommet, quand les mânes de Noé le permettent. Pourtant cette vue était déjà splendide. Dans les premiers moments, on n'apercevait encore que les rouges reflets du soleil levant sur les cimes lointaines, et, çà et là, leur miroitement dans l'Araxe, à travers le brouillard qui flottait sur la vallée. Bientôt cette brume matinale s'évanouit, et les touristes purent voir, même sans lunette d'approche, aussi distinctement que sur un plan en relief, jusqu'aux moindres détails de cet immense horizon. Ils pouvaient suivre du regard le cours de l'Araxe sur une longueur d'au moins douze lieues, depuis le mont Koulpi jusqu'à Chorwirab. En se tournant vers le nord, ils revoyaient Sardarabad, les tours d'Etschmiadzin, la citadelle d'Eriwan; plus à gauche, les crêtes de l'Alagoz, et les hauteurs de Kars, dont on distinguait les ondulations jusqu'à une distance de vingt lieues. Enfin on apercevait, vis-à-vis du revers occidental de l'Ararat, ces autres hauteurs qui, pareilles aux rebords d'un cratère gigantesque, encadrent le lac Sewanga.

Cependant la pente, assez douce et régulière, devenait plus escarpée, pierreuse, difficile pour les chevaux. Parvenus à une altitude d'environ 11,000 pieds anglais, nos touristes passèrent au-dessous d'un glacier de médiocre étendue. Enfin, après une dernière heure de rude montée, ils atteignirent

la crête rocailleuse, point de partage des eaux de l'Araxe et de celles d'un de ses affluents, l'Alzas. De cette crête, ils aperçurent à peu de distance, en contre-bas, dans un enfoncement entre des rochers, un bassin de forme circulaire; c'était le but de leur excursion, le Kipgheul.

L'altitude de cette station de l'Ararat a été jusqu'ici fort diversement appréciée. M. de Thielmann l'évalue, d'après son baromètre, à 12,500 pieds anglais. Cette estimation concorde assez bien avec la limite moyenne des neiges éternelles sous cette latitude, limite dont le Kipgheul est très-rapproché. « La cime principale de l'Ararat n'est pas visible des bords du lac, à cause de la roideur extrême des dernières pentes, à peu près perpendiculaires, et du surplomb de la crête intermédiaire qui domine immédiatement le Kipgheul. Il existe aussi dans cette haute région plusieurs glaciers. A l'ouest du lac, la crête dont nous venons de parler aboutit à une série de rocs escarpés, séparés par des cavités profondes. Enfin, du côté du sud, à quelques centaines de pieds au-dessous du Kipgheul, le versant de la montagne s'interrompt brusquement pour former une série de terrasses colossales, à surfaces planes, d'où la vue s'étend au loin sur le territoire turc. Cette disposition extraordinaire, peut-être unique à une pareille altitude (4,000 mètres), rappelle celle du val Formazza sur le revers méridional

du mont Gries[1]. On dirait les marches d'un escalier de géants. La première de ces terrasses de l'Ararat, sur laquelle nous descendîmes, a au moins un kilomètre de long, et à peu près autant de large. Du rebord de ce gradin supérieur, on jouit d'une vue immense sur des territoires qui appartiennent encore à la Turquie. A droite, on plane sur une région montueuse et sauvage, mais dépourvue de hautes cimes, qui recèle les sources de Mourad-Sou ou Euphrate oriental. Au sud-ouest, à plus de vingt lieues de distance, apparaît le sommet toujours neigeux du Sipandagh, posé comme une sentinelle gigantesque sur la rive septentrionale du lac de Wan. Enfin, dans l'ouest, apparaît une région très-accidentée, hérissée de pics dont les plus lointains doivent appartenir aux montagnes presque inconnues de Dshulamerk, en Chaldée, qui s'étendent entre les lacs de Wan et d'Ourmiah. La ville turque de Bajezid, par laquelle passent les caravanes de Trébizonde et d'Erzeroum se dirigeant vers Tauris, est placée directement au-dessous de ces degrés du versant méridional de l'Ararat, mais de l'autre côté d'une hauteur intermédiaire qui ne permet pas de l'apercevoir. »

[1] La partie supérieure de la vallée piémontaise de Formazza ou Fruthwald se compose en effet de quatre gradins aplanis en forme de vallon, étagés de 1,935 à 1,750 mètres d'altitude. (V. Joanne, *Itinéraire*, p. 394.)

Cette perspective, qui s'ouvre au sud du mont de Noé, sur des régions sauvages et mystérieuses, n'a pas le charme du panorama de la vallée de l'Araxe, mais son caractère s'harmonise mieux avec l'austère majesté des souvenirs bibliques. C'est peut-être sur cette plate-forme gigantesque que le patriarche et sa famille, descendus de la cime de l'Ararat, offrirent le sacrifice d'action de grâces pour leur sauvetage miraculeux. C'est de là qu'ils auront observé la décroissance de l'inondation diluvienne, et vu apparaître, se prolongeant dans les plus lointaines profondeurs de l'horizon, l'immense arc-en-ciel, gage du pardon divin et du repeuplement de la terre.

X

D'ERIWAN A TIFLIS.

« Il fallut bien s'éloigner enfin de cette terrasse biblique, du lac Kipgheul, redescendre sur Aghurri, puis sur Aralych, où le colonel de l'état-major nous avait préparé un superbe festin. Cet officier, quoique musulman, faisait une large consommation de champagne; mais on sait que, pour les disciples de Mahomet comme pour les bohèmes de Murger, ce liquide n'est pas du vin.

Le 18 septembre, nous étions de retour de bonne heure à Eriwan. Le 19 au matin, nous repartions pour Tiflis, dans la plus détestable téléga qui eût encore éprouvé nos articulations. Pour comble d'agrément, la route se trouve à l'état de projet dans l'interminable montée d'Eriwan au lac Sewanga, longue de 53 verstes. Pendant tout ce trajet sur des pentes arides et rocailleuses, on serait indignement secoué dans la voiture la mieux suspendue. »

Les voyageurs s'arrêtèrent pour passer la nuit à Daratschitschah, où l'on recommence à voir des arbres. « Ce bourg, situé à 2,000 mètres d'altitude,

est le *sanatarium* d'Eriwan. L'été, quand le soleil, dardant ses rayons sur la gorge étroite de la Zenga, transforme cette ville et ses environs en une véritable fournaise, tous ceux qui peuvent s'en échapper montent à Daratschitschah, où ils trouvent du moins quelque fraîcheur. La population permanente se compose de Malakans, hérétiques russes dont la doctrine est à peu près semblable à celle des Douchoborzes, et déportés comme eux dans ces parages. Nous eûmes là des renseignements plus complets qu'ailleurs sur les Kurdes. Ces brigands de la décadence n'attaquent plus jamais les voyageurs ; c'est tout au plus s'ils se permettent encore, de temps à autre, quelques larcins de bestiaux. Ils ont pour chef un certain Dshafar-Agha, dont le gouvernement russe a fait un général-major. Bien qu'il réside habituellement sur le territoire turc, dans la région des sources de l'Euphrate, il est très-fier de son grade, et porte toujours de grosses épaulettes sur son costume national.

Le 20, après une nuit glaciale, départ au petit jour. Arrivée vers onze heures du matin au relais de Jellénowka, sur les bords du lac Sewanga, qui n'est guère qu'à 150 pieds en contre-bas de la couchée précédente. Ce lac, qu'on m'avait beaucoup vanté, nous fit éprouver un vif désappointement. Ce n'est qu'une immense flaque d'eau généralement immobile, au milieu d'un cirque de monts arides

qui, de ce côté, ont l'air de simples collines, à cause de l'altitude du lac. On n'aperçoit ni embarcations sur cette eau morte et solitaire, ni verdure, ni habitations aux alentours, sauf un monastère de l'aspect le plus morose, bâti sur un promontoire. On pêche dans ce lac des truites excellentes ; c'est son unique mérite. »

A partir de Jellénowka, la route est faite jusqu'à Tiflis. Comparable aux meilleures de la Suisse pour la hardiesse et la solidité, cette route serpente en corniche le long des hauteurs qui bordent le lac, ce qui permet de le contempler sur toutes ses faces ; malheureusement il n'est beau à voir de nulle part. Dans ce circuit, les touristes purent apercevoir une dernière fois, par-dessus les rebords de cette espèce de cratère, la cime neigeuse de l'Ararat. Ils s'applaudissaient alors d'avoir poussé jusque-là ; mais nous tenons de M. de Thielmann lui-même que, plus d'une fois, ils avaient eu la tentation de rétrograder, dans le trajet d'Achaltzich à Eriwan.

Au relais de Tschouboukli, la route s'éloigne des rives du lac, et monte, par une pente assez roide, jusqu'à Siméonowka, où l'on franchit un col à 7,124 pieds d'altitude. La scène change aussitôt : des solitudes arides de l'Arménie on se retrouve transporté, comme par enchantement, dans la riante et verdoyante Géorgie. La route, décrivant de nombreux lacets à travers des futaies de chênes et de

hêtres, descend de la belle vallée de l'Ackstafa, qui fait partie du gouvernement de Jelissawatpol.

« Delidshan, où l'on s'arrête pour relayer au pied de cette longue côte, est placé au croisement des routes de Tiflis, d'Eriwan et d'Alexandropol. Ce village est encore une colonie de Malakans, ainsi que le suivant, Istiboulach, où l'on s'arrêta pour la nuit. Toute cette route est charmante depuis la rentrée en Géorgie. N'étaient les longues files de chameaux qu'on rencontre de temps à autre, on se croirait dans une des vallées de la forêt Noire, tant les arbres sont vigoureux, les villages propres et bien tenus, les collines gracieusement ondulées. » Les voyageurs appréciaient d'autant mieux l'agrément du paysage, que, depuis Delidshan, ils avaient échangé la malencontreuse téléga d'Eriwan contre une carriole de fabrique malakane, d'une simplicité primitive, mais solide, large et bien suspendue.

Le lendemain (21 septembre), ils avaient une forte journée à faire, dix-huit lieues ! par un chemin souvent très-accidenté, jusqu'à Tiflis, où ils voulaient arriver avant la nuit. Stimulé par la promesse d'un pourboire mémorable, le postillon malakan d'Istiboulach leur fit franchir en un peu moins d'une heure un relais de dix-huit verstes. « Pendant cette première partie du trajet, le pays conserve le même aspect agréable, mais il en est tout autrement à partir du relais suivant. La vallée s'é-

largit, les collines s'abaissent, on aperçoit à l'horizon la steppe jaunâtre qu'arrose inutilement le Kour, et plus loin, à travers la brume matinale, une partie de la chaîne du grand Caucase. Les montagnes sont moins hautes de ce côté que dans la région des Souanis, et atteignent rarement la limite des neiges éternelles. C'est une succession de crêtes d'une altitude à peu près pareille, assez semblable à un rempart crénelé. Toutefois, on apercevait à gauche, bien loin dans le nord-ouest, au-dessus de ce barrage, la cime neigeuse du Kasbek, argentée par les feux du soleil levant.

Après la station d'Ackstafinsk, placée à l'embranchement des routes de Jelissawatpol et de Tiflis, cette dernière s'enfonce dans la région du Kour, qui tient tout ce qu'elle promettait de loin, en fait de tristesse et d'aridité. Cette solitude morose n'est interrompue, à de longs intervalles, que par des hameaux tartares, avec leurs huttes enterrées, pareilles à des taupinières. Dans ce parcours, la chaussée est tellement dégradée, qu'à moins de pluies torrentielles, les postillons préfèrent passer à travers la steppe. Il paraît qu'autrefois cette région était aussi peu sûre qu'elle est encore désagréable à traverser. C'était surtout aux abords du pont *Rouge* qu'on risquait d'être attaqué. Ce pont de briques est jeté sur le Chram, affluent du Kour, qui coule dans une dépression de la steppe; sur

ses bords croît une maigre verdure qui repose un moment les yeux. Le pont Rouge date de la domination persane, et sa construction présente une singularité remarquable : l'intérieur des piles est creux et peut servir d'abri. C'était précisément dans ces retraites, ménagées pour l'agrément des voyageurs, que s'embusquaient les brigands.

Il était midi, quand nous franchîmes ce passage jadis si redouté. La chaleur et la poussière rendaient extrêmement pénible la traversée de la steppe, et les relais de poste n'étaient ni montés, ni servis comme ceux des Malakans. Pour surcroît d'ennui, il avait fallu changer le véhicule relativement confortable de ces hérétiques contre une téléga orthodoxe. On croisa un régiment du Kouban, qui allait vers Eriwan. Les cavaliers marchaient à volonté, par groupes de trois ou quatre. Leurs chevaux pouvaient à peine se traîner, tant est profonde la décadence de ces coursiers cosaques naguère si fameux!

A quelques lieues de Tiflis, la route escalade inutilement un contre-fort escarpé, haut d'environ 300 mètres, qu'il eût été aisé de contourner en longeant le Kour. Du point culminant de cette montée, on domine et l'on peut suivre, comme sur une carte, un travail d'irrigation fort bien entendu, alors en cours d'exécution, et qui aura pour résultat de fertiliser une assez grande étendue de steppes, en fai-

sant communiquer le Kour par plusieurs canaux avec un petit lac voisin. La fin du trajet fut assez mélancolique ; tout semblait conjuré contre nous. Les postillons avaient largement trinqué avec les Cosaques de passage, et l'on s'en apercevait de reste. Un peu plus, et nous étions forcés de passer la nuit au dernier relais, d'où l'on aperçoit distinctement les monuments de Tiflis. Bien que la soirée fût déjà avancée, cette dernière partie du trajet faisait pressentir déjà, par son animation, l'approche d'une grande ville. Toutes les *norias* des jardins qui bordent la rive du Kour étaient en mouvement ; on croisait ou l'on dépassait à chaque instant des chariots à buffles, des chameaux, des voitures de promenade, des piétons diversement habillés. » Bientôt la téléga rebondit avec une nouvelle rage sur les pavés du faubourg, qui parut bien long aux touristes, disloqués par trois jours de cette gymnastique. Mais enfin leur martyre eut un terme, et ils eurent l'agrément de retrouver, à l'*hôtel du Caucase*, en parfaite santé, le compagnon qu'ils avaient laissé malade de la fièvre au *sanatarium* de Borshom.

XI

SÉJOUR A TIFLIS.

« Tiflis ne compte pas parmi les cités de l'Orient qui peuvent vanter leur antiquité et leur passé glorieux. Ce fut seulement vers la fin du moyen âge que Tiflis remplaça Mtzchet comme capitale des rois indépendants de Géorgie, et c'est aussi de ce changement que date la décadence du royaume. Cette ville fut presque entièrement détruite dans les invasions persanes ; quelques églises et les ruines du vieux château sont les seuls monuments qui rappellent l'époque si florissante des Bagratides. Au commencement de notre siècle, quand le dernier prince de cette race abandonna à la Russie ses États, Tiflis n'était plus qu'un monceau de ruines désertes... Aujourd'hui, ce chef-lieu de la province transcaucasienne compte au moins cent mille habitants.

La situation de cette ville n'a rien d'agréable ; elle occupe un espace étroit, où l'air et la verdure lui font défaut, entre des rochers abrupts ; aussi ce séjour est intolérable pendant l'été. Le Kour partage Tiflis en deux parties inégales ; cette rivière

Tiflis.

(P. 174.)

débouche d'une tranchée étroite et profonde ; son lit demeure fort resserré pendant toute la traversée de la ville, qu'elle divise en deux parties reliées par trois ponts. Les deux premiers appartiennent à la ville asiatique, le troisième à la ville russe ou européenne. Le monde officiel habite la partie de cette dernière ville située sur la rive droite. C'est le beau quartier ; les rues y sont larges, les maisons et les boutiques convenables. On se plaignait naguère avec raison de l'absence du pavé, qui rendait les rues poudreuses à l'excès en été, et non moins bourbeuses l'hiver. Cet inconvénient n'existe plus aujourd'hui, au moins dans les voies les plus fréquentées. Enfin, on trouve à Tiflis des voitures à volonté (droschkis), plus confortables et marchant mieux que celles des grandes cités russes, sans en excepter Saint-Pétersbourg ni Moscou.

Les quartiers européens offrent peu de constructions remarquables ; l'hôtel du gouverneur, par exemple, est un beau bâtiment, mais n'a rien de monumental. Ce qu'on trouve de mieux à l'intérieur, c'est une grande salle décorée de glaces, dans le genre persan ; une autre pièce avec de beaux tapis et des trophées d'armes, et un superbe plan en relief du Caucase qui occupe tout un panneau du salon de travail du grand-duc. Derrière le palais s'étend un parc bien planté, soigneusement entretenu et arrosé. L'établissement le plus curieux est le

Musée caucasien, création nouvelle et des mieux réussies. Il a pour directeur le docteur Redde, savant et courageux explorateur du Caucase, bien connu par ses travaux sur l'histoire naturelle et la botanique du pays. »

Tiflis possède aussi une salle de spectacle fort élégante, au moins à l'intérieur; deux troupes, l'une russe, l'autre italienne, viennent y donner des représentations l'hiver, pour récréer la colonie russe, et initier aux jouissances de la civilisation la société géorgienne. On l'initiera sans doute incessamment à la *Fille de madame Angot*, si ce n'est déjà fait. Les deux principaux hôtels, ceux du Caucase et de l'Europe, sont situés non loin du théâtre. M. de Thielmann vante la bonne tenue et la cuisine de l'*hôtel du Caucase* où il était descendu. Il est vrai que l'on y fait payer des prix « caucasiens », c'est-à-dire trois ou quatre fois plus élevés que dans les meilleurs hôtels de la Suisse.

Il semble qu'à cette place du théâtre l'Europe finisse. A quelques pas de là commence l'Asie avec le bazar. Cet établissement n'est pas, comme la plupart des bazars turcs et persans, un assemblage de galeries voûtées ou du moins protégées du soleil par des nattes, mais bien un labyrinthe de ruelles bordées de maisonnettes, dont les devantures sont occupées par des ateliers qui sont en même temps des boutiques... Le bazar de Tiflis n'a ni la riche

ornementation de celui de Damas, ni la majestueuse régularité de ceux de Tauris et de Bagdad, dont les allées s'étendent à perte de vue, mais il n'en est pas moins intéressant pour le voyageur. Il y trouvera les types les plus variés de marchands : des Arméniens, « ces rois du commerce caucasien », dont quelques-uns ont déjà adopté le costume européen ; des Géorgiens, aux faces joyeuses et enluminées ; des Tartares, reconnaissables à leurs barbes rouges et à leurs gigantesques bonnets en peau de mouton ; des Persans grands et maigres, qui ont l'air d'avoir monté en graine, et que leurs hautes coiffures font paraître plus longs encore...

La foule des chalands qui circule dans ce bazar offre une variété plus grande encore de physionomies et de costumes. On y reconnaît des Ossètes et d'autres montagnards à leurs chapeaux de feutre noir, les Lesghis du Daghestan à leurs profils d'aigle, les colons allemands à l'ancien vêtement des paysans du Wurtemberg, dont ils conservent fidèlement la coupe et la couleur ; enfin, bon nombre d'uniformes russes et de costumes civils européens. Depuis le lever du soleil jusqu'au soir, sauf une courte intermittence à l'heure la plus brûlante du jour, tout ce monde se presse, se démène, crie, gesticule et se bouscule dans ces ruelles... Au contact des Européens, les marchands ont perdu la vieille nonchalance orientale ; ils pécheraient plutôt

aujourd'hui par l'excès contraire. Tous considèrent naturellement l'étranger comme une proie qui leur est dévolue ; aussi, pour n'être pas indignement écorché, il faut que le voyageur nouvellement débarqué se fasse accompagner par une personne au courant des prix véritables. Il faut surtout qu'il sache commander à sa physionomie, car l'objet qui aura l'air de le tenter sera immanquablement coté au triple de sa valeur réelle.

Les curieux trouveront bien des emplettes à faire dans ce bazar. Chaque industrie a son cantonnement distinct ; ainsi, il y a la ruelle des orfèvres-bijoutiers, celle des armuriers, etc. L'orfévrerie est en grand honneur dans le pays ; cet art y est surtout employé à la décoration d'armes de luxe et à la confection de hanaps et autres vases à boire ; double tendance conforme aux instincts batailleurs et bachiques de la nation géorgienne. Ces récipients, destinés à « humer le piot », affectent les formes les plus variées et parfois les plus étranges. Il y en a un en forme de cuiller, assez semblable à nos anciennes cuillers à ragoût, mais souvent bien plus profond. Ceux des buveurs héroïques ne contiennent guère moins d'une de nos bouteilles ordinaires, et il serait malséant de ne pas les vider d'un trait. Un autre, plus original et plus gracieux, est le *koullah*, qui a la forme d'un petit luth, dont le manche sert également à le remplir et à ingurgiter la boisson. Cette espèce de flacon

se porte en bandoulière comme une gourde. On trouve aussi chez ces orfèvres de Tiflis force cruches et autres vases plus petits, à goulots indéfiniment contournés en spirale.

Ils excellent aussi dans la fabrication de l'argent niellé, genre d'ornementation qui s'applique aux armes de toute espèce. On en met aux poignées, aux fourreaux, aux ceinturons, aux étuis à cartouches. On trouve jusque chez les paysans des objets de ce genre, qui sont de véritables œuvres d'art. En revanche, la fabrication des armes blanches est bien tombée; celle de Solingen lui fait une rude concurrence. Les anciens produits sont seuls recherchés, et plus d'un amateur a eu la mortification de découvrir sur une vieille lame soi-disant orientale, qu'on lui avait fait payer un prix fou, une marque de fabrique allemande, de même qu'Alexandre Dumas trouva au fond d'une boîte de rasoirs achetée à Aarau l'adresse d'un fabricant de la rue Saint-Denis. Cependant cette industrie se soutient dans quelques autres localités caucasiennes, notamment à Wladikawkas; les habitants du village de Kabatschi, dans le Daghestan, fabriquent encore des lames damasquinées (or et acier) d'un travail remarquable. Enfin, quand on achète des armes neuves dans cette région, la circonscription rigoureuse des industries occasionne quelques ennuis. L'artisan qui fabrique la lame n'a ni fourreau ni poignée : il faut aller

chez le corroyeur, puis chez l'orfévre; et, avant que tout soit prêt, on a le temps de s'exercer à la patience.

Parmi les autres marchandises orientales qu'on trouve en abondance à Tiflis, les tapis, soieries et autres étoffes de Perse tiennent le premier rang. Mais, au lieu de les prendre au bazar, il vaut mieux aujourd'hui s'adresser aux magasins du quartier russe; ils sont mieux assortis, et l'on y risque moins d'être attrapé, soit sur la qualité de la marchandise, soit sur le prix. Les plus beaux tapis viennent de Perse; on en fabrique aussi, mais de qualité inférieure, dans quelques villes caucasiennes. En revanche, l'une de ces villes, Nouchà, fournit des draps brodés en soie qui rivalisent avec les meilleurs produits persans de ce genre, et sont fort supérieurs à ceux de Constantinople, de Brousse et de Damas. On fabrique aussi à Nouchà de belles étoffes de peluche nommées *moutakà*, très-recherchées pour faire des coussins de divans. Enfin, les corroyeurs caucasiens sont de très-habiles ouvriers. Ils façonnent notamment des courroies aussi solides qu'élastiques, avec la couture au milieu, dont on peut faire d'excellentes brides.

En résumé, on trouve là, soit au bazar, soit mieux encore chez les marchands arméniens de la ville neuve, tous les objets curieux qu'on peut rapporter d'Orient. On les paye un peu plus cher qu'à Tauris

et dans d'autres villes plus lointaines; mais cette augmentation de prix est compensée et au delà par la facilité plus grande du transport. »

A l'extrémité du bazar, on rencontre une très-ancienne église, complétement restaurée par les soins du gouvernement russe. Non loin de ce monument se trouvent les fameuses sources d'eaux thermales auxquelles Tiflis doit son nom et probablement son existence. L'ancien nom de cette ville est en effet *Tbilis-Kalaki* ou ville chaude. M. de Thielmann fait remarquer à cette occasion qu'il existe une certaine ressemblance, plus sensible encore dans la prononciation, entre ce mot de *Tbilis* et celui de *Tœplitz*. Cet autre nom, emprunté à l'ancien slave, où il exprime la même idée de chaleur, est, comme on sait, celui d'une localité de la Bohême, célèbre en effet par ses eaux thermales. De cette similitude entre deux termes usuels, M. de Thielmann conclut qu'il pourrait bien exister quelque analogie, non remarquée jusqu'ici, entre l'idiome kaztevel et les langues des peuples d'origine aryenne. Les eaux de Tiflis sont renommées pour leur vertu tonique. L'établissement des bains est installé de la manière la plus confortable, et dut paraître un lieu de délices à des gens qui venaient de faire en quinze jours un millier de verstes à cheval ou en téléga, alternativement gelés ou rôtis, dans les terrains les plus scabreux.

Enfin, à l'extrémité de cette ville tapageuse et poudreuse, une aimable surprise attend le voyageur. C'est le jardin botanique, caché derrière une saillie du rocher qui supporte les ruines du vieux château, et si bien caché, que pour deviner qu'il existe, il faut y pénétrer. Une petite source, habilement utilisée pour l'irrigation, y entretient en toute saison une verdure et une fraîcheur délicieuses. Le calme de cette retraite forme un contraste frappant avec la bruyante agitation du bazar dont on vient de sortir. Cette charmante oasis confine à la partie inférieure des remparts du vieux château. Il faut gravir ces remparts pour apercevoir, par-dessus les hauteurs qui dominent immédiatement la ville, la cime du Kasbek.

La partie située sur la rive gauche du Kour n'offre rien de remarquable, sauf une très-vieille église bâtie sur un rocher, d'où l'on jouit d'une vue pittoresque du fleuve et de ses ponts sillonnés de passants cosmopolites. On voit aussi de ce côté la statue d'un ancien gouverneur du Caucase, qui a eu grande part à la restauration de Tiflis, le prince Woronzof, le même qui a mis à la mode la villégiature en Crimée. Un des faubourgs, exclusivement peuplé d'émigrants allemands, originaires du Wurtemberg, attira naturellement l'attention de M. de Thielmann. Comme il le dit lui-même, « une colonie allemande ne va pas sans brasserie » ; aussi ce faubourg en

Sérénade géorgienne (Tiflis). (P. 182.)

possède une très-fréquentée. Il fut surpris de voir des indigènes savourer avec délices la boisson germanique; des Russes, des Arméniens, voire même des Géorgiens, associent volontiers le culte de la chope à celui de la dive bouteille. M. de Thielmann vint plus d'une fois passer là quelques bons moments avec ses ex-compatriotes; il se serait cru dans sa chère Allemagne, si certaine musique, foncièrement géorgienne, ne lui eût rappelé qu'il était bien loin de la terre classique de l'harmonie. Les organes de cette protestation orientale étaient trois scélérats qui venaient quotidiennement donner aux habitués de la brasserie une sérénade de leur façon, « capable d'agacer les pierres ». Il y avait deux clarinettes et un tambourin. Ce dernier et la seconde clarinette se bornaient à l'accompagnement, lequel se composait d'une seule note invariable, tandis que la clarinette solo faisait entendre une sorte de mélopée sans queue ni tête, semblable à un coassement indéfini. Le talent de ce virtuose consistait à souffler dans son instrument sans désemparer, en reprenant sa respiration par le nez. D'après les renseignements pris, lors de son retour en Allemagne, auprès de personnes compétentes, M. de Thielmann affirme qu'heureusement aucun musicien d'Europe ne serait capable d'un pareil tour de force.

Ce faubourg allemand conduit à la gare du chemin de fer, et à un jardin public très-fréquenté au

printemps. Mais, à cette époque de l'année, ce jardin était absolument désert. Toute la belle société était encore en villégiature aux eaux de Borshom ou d'Abas-Tuman, ou bien encore au *sanatarium* de Kadhshory, situé dans la montagne, à une lieue au sud-ouest de Tiflis.

XII

EXCURSION EN CACHÉTIE. — LE KASBEK.

« Cependant nous songions à régler notre itinéraire ultérieur. De Tiflis, nous comptions remonter vers le nord ; faire une pointe en Cachétie, contrée recommandée pour ses sites pittoresques et ses excellents vins ; rallier la grande chaîne du Caucase et la franchir cette fois au fameux col de Kasbek, puis nous diriger par la vallée du Térek vers la Tchetchnia et le nord du Daghestan, contrée digne d'être explorée en détail. Notre intention était de gagner ensuite le port de Pétrowsk, pour y prendre le bateau à vapeur qui dessert toute la partie méridionale du littoral russe de la mer Caspienne, fait escale à Derbent, Bakù, Lenkoran et Astara, où finit la province russe transcaucasienne et commence la Perse. Là commençait aussi la partie la plus aventureuse du voyage. Il s'agissait d'aller gagner du littoral de la Caspienne celui de la Méditerranée, en passant par Tauris, Mossoul, Bagdad, Hillah, les ruines de Palmyre et Damas. Le plus difficile était d'arriver de la Caspienne à Tauris, et surtout de Tauris à Mossoul. Des habitants de Tiflis il n'y eut

moyen de tirer aucune information, sinon l'assurance qu'on serait probablement volé et assassiné dans le trajet. Seul, le consul général de Perse était en mesure de donner des renseignements plus positifs. Tout en paraissant un peu surpris que des gens sensés allassent se risquer par pur agrément dans un pareil pays, ce fonctionnaire nous apprit que les caravanes allaient en sept jours d'Astara à Tauris, par Ardebil. Quant au surplus du trajet jusqu'à la vallée du Tigre et Mossoul, il pensait que des gens bien approvisionnés et armés avaient quelque chance d'arriver sains et saufs.

En conséquence, nous procédâmes avec un soin religieux à l'emballage des munitions, des conserves, et au remplissage d'une outre en peau de chèvre, qui allait bientôt nous rendre, en effet, d'inappréciables services. » Ne voulant pas s'embarrasser de cet attirail pendant leur tournée de Cachétie, les voyageurs l'expédièrent directement par la route du Caucase, sous la conduite du fidèle Ali, qu'ils devaient rallier à Ananour, dernière station de poste avant le col de Kasbek. Pour eux, le 28 septembre, ils remontèrent bravement en téléga, prirent la route de l'est qui, de Tiflis, mène à Bakù sur la mer Caspienne, mais qu'ils ne devaient suivre que jusqu'à Signach, chef-lieu de la Cachétie inférieure.

« Le début de cette route n'a rien d'engageant.

Elle circule sur la crête des montagnes qui bordent de ce côté la vallée du Kour. Le pays est stérile, désert, et le chemin jonché de carcasses de chevaux. Mais la scène change à la descente dans la vallée de la Jora, affluent du Kour, qui vient du pays des Chewsouris. On arrive à *Marienfeld,* village d'émigrants allemands, bien bâti, situé au milieu d'une oasis de fraîche verdure. On compte dans la province transcaucasienne environ 3,400 de ces émigrants agriculteurs, répartis dans plusieurs villages aux environs de Tiflis, non compris les artisans du faubourg de la gare, dont nous avons parlé ci-dessus.

Après Marienfeld, la route redevient monotone et poudreuse : on gravit, par des rampes prolongées, les hauteurs arides qui séparent la vallée de la Jora de celle de l'Alazan. Ce trajet, pendant la grande chaleur du jour, n'avait rien d'agréable. Ce fut avec une véritable satisfaction qu'après un voyage de 104 verstes en téléga, nous mîmes pied à terre dans la petite ville de Signach, fièrement campée sur un contre-fort haut d'environ 300 mètres. Nous y avons été cordialement et somptueusement accueillis par un riche marchand arménien, M. Saparow, qui fait de grandes affaires de soieries avec la France et l'Italie. Aussi il parle couramment le français, ainsi que son neveu, M. Karabegoff, qui vient souvent à Marseille. Nous pouvions donc con-

verser avec eux, à la grande satisfaction surtout de mes deux compagnons, enchantés de pouvoir se départir du rôle de personnages muets auquel les réduisait ordinairement leur ignorance de la langue russe.

La situation de Signach, petite ville de 5,000 âmes, est très-pittoresque. Elle plane sur les deux vallées de la Jora et de l'Alazan, terminées en amont par une épaisse forêt, au-dessus de laquelle reparaît la grande chaîne du Caucase. De ce côté, elle ressemble encore à un long mur continu ; c'est à peine si l'on y distingue, à de grands intervalles, quelques sommets portant des traces de neige. Signach n'offre de remarquable qu'une vaste enceinte entourée de remparts, et ne contenant d'autre édifice qu'une petite église. C'est, dit-on, l'œuvre d'un roi de Géorgie, qui voulait faire de cette esplanade close un refuge contre les pillards kurdes et lesghis.

En quittant Signach le lendemain matin, nous prenons une route nouvellement construite, qui nous ramenait par Thelavi, chef-lieu de la Cachétie supérieure, dans la direction du col de Kasbek. Cette route traverse une des belles parties de la province. Pendant ces soixante verstes qui séparent Signach de Thelavi, les habitations se succèdent sans interruption, et semblent ne former qu'un seul village. Tout le monde est chrétien de ce côté : aussi, comme ce jour-là était un dimanche, à chaque

instant la téléga dépassait ou croisait des groupes de promeneurs, vêtus de leurs plus riches habits. Toute cette population, hommes et femmes, est du plus beau type géorgien. Ce détail ne nuit en rien au paysage, qui rappelle d'une manière frappante ceux de l'Italie septentrionale, avec leurs noyers et leurs vignes en berceaux.

A quelque distance de la ville, nous trouvons un sous-officier qui nous attendait pour nous conduire chez le chef du cercle. Ce sous-officier n'était rien moins qu'un prince géorgien. Dans ce pays, les princes sont aussi nombreux que les volailles, qui forment la principale et presque l'unique nourriture. Nous en étions rassasiés à tel point (des volailles), que nous saluâmes avec un véritable enthousiasme, sur l'autre revers du Caucase, l'apparition du premier gigot de mouton tartare. Thelavi offrait ce jour-là un coup d'œil gracieux et animé ; mais c'est une de ces localités agréables seulement... *transeuntibus*. Le chef du cercle s'y ennuyait au point de regretter un poste qu'il avait précédemment occupé au cœur de la Sibérie.

C'est dans les environs de cette ville que se trouve le château de Tzinondali, célèbre par un des épisodes les plus caractéristiques de la guerre de Schamyl, l'enlèvement des princesses Tschawtschawadze et Orbeliani, dont Alexandre Dumas a donné un récit dramatique et même assez véridique dans ses

Impressions de voyage au Caucase. Les Tschawtschawadze, qui sont des princes plus sérieux que beaucoup d'autres, ont singulièrement développé et perfectionné dans leurs domaines l'industrie viticole. Leurs vins ont un bouquet comparable à celui du Marsala, mais supportent mal les longs voyages : tous ceux qu'on a tenté de faire venir en Europe ont été perdus. On les garde, comme en Imérétie, dans des jarres enterrées jusqu'au goulot, et dont les plus grandes contiennent jusqu'à six mille litres. Pour le transport, on fait usage d'outres comme en Espagne ; il y en a de toutes les grandeurs, depuis la modeste outre en peau de chèvre qui contient une trentaine de litres, jusqu'à celles en buffle qui en tiennent jusqu'à deux mille.

En quittant Thelavi, nous eûmes une belle occasion de parfaire nos études comparées sur les vignobles de Cachétie, chez le *prince* Tzcholochajew, colonel d'un régiment de Cosaques et riche propriétaire, qui nous fit magnifiquement les honneurs de sa résidence. Pour fêter les nobles étrangers, il avait réuni de nombreux convives, tous plus princes les uns que les autres et buveurs émérites. Mais ils trouvèrent à qui parler ; le plus solide d'entre eux fut complétement désarçonné par l'un de mes compagnons. L'amphitryon, qui avait conservé quelque sang-froid, nous fit voir, entre autres curiosités, un beau manuscrit de la *Peau de Panthère*, épopée

chevaleresque, écrit en anciens caractères kaztevel, orné de miniatures et d'arabesques d'une finesse remarquable. On prétend que ce manuscrit est contemporain de l'inévitable reine Tamar, qui vivait au onzième siècle. »

Le lendemain, 30 septembre, nos touristes, suffisamment reposés et *rafraîchis*, se dirigèrent sur Ananour où leur bagage les avait précédés. Ainsi qu'on l'a compris sans doute, ils revenaient presque sur leurs pas, mais par un chemin plus rapproché des grandes montagnes, et bien plus pittoresque. De ce côté, les hauteurs qui forment la ligne de partage entre la vallée de l'Alazan et celle de la Jora s'abaissent sensiblement, et les pentes sont couvertes de hêtres magnifiques : on se croirait en pleine forêt Noire. Mais cette illusion se dissipa quelques heures plus tard, au village de Tioneti, situé sur la Jora supérieure. « En entrant dans l'habitation du magistrat russe (pristaw), auquel nous venions demander l'hospitalité pour une heure ou deux, nous nous retrouvâmes soudain en plein Orient. Dans le vestibule gisait le cadavre d'un magnifique bouquetin fraichement tué ; dans la cour se tenaient quelques montagnards à figure farouche, armés de pied en cap, l'épée au côté et le bouclier au poing. Ces hommes d'armes, semblables à des revenants du onzième siècle, étaient précisément là à notre intention. C'étaient des Chewsouris, que le

pristaw avait mis en réquisition pour nous escorter.

La tribu des Chewsouris, qui compte à peine 5,000 âmes, habite les gorges de la grande chaîne voisines de Tioneti, d'où sort la Jora. Ces montagnards, qui vivent du produit de leur chasse et de l'élève du bétail, sont comme un débris vivant du moyen âge, et l'une des curiosités ethnologiques les plus remarquables du Caucase. Avec leurs cottes de mailles, leurs boucliers, leurs brassards, leurs jambières et l'armet, qui, du visage, ne permet d'apercevoir que les yeux, ils ressemblent aux héros du Tasse. Comme pour rendre la similitude encore plus frappante, ils portent par-dessus cet attirail guerrier une sorte de casaque de laine, tantôt noire parsemée de croix rouges, tantôt rouge parsemée de croix noires. Enfin, ces montagnards, de même que les Pshawis, leurs plus proches voisins, qui habitent la région des sources de l'Alazan, et que les Touchis, qui occupent le revers opposé de la grande chaîne, sont chrétiens depuis un temps immémorial, tandis que les Géorgiens de la plaine, qui ont subi pendant le moyen âge l'apostolat du sabre, sont encore en grande partie mahométans. De ce costume guerrier, religieusement conservé jusqu'à nos jours, de cet attachement opiniâtre au christianisme, on a voulu conclure que ces tribus descendaient plutôt de quelques détachements des premiers croisés, perdus dans ces montagnes. Mais

cette opinion semble contredite par leur langage, dialecte de l'ancien kaztevel. On ne saurait dire non plus que ces montagnards ont bien pu insensiblement oublier leur langue primitive pour celle des habitants de la plaine, attendu qu'ils ont vécu pendant des siècles absolument séparés de ceux-ci et cantonnés dans des retraites inaccessibles. Au contraire, on retrouve des idiomes absolument différents de celui des Géorgiens et tout à fait inintelligibles pour eux chez les Ossètes, et même chez certains habitants du Daghestan, qui ne se trouvaient pas placés dans les mêmes conditions d'isolement. Il est donc au moins très-vraisemblable que ceux-là seulement proviendraient de migrations, tandis que les montagnards du haut Caucase, Souanis, Chewsouris et autres, ne seraient que des rameaux anciennement détachés de la race Karthouli ou Kaztevel. Quoi qu'il en soit, ces montagnards continuent de s'exercer au maniement des armes, comme du temps où ils avaient à repousser les infidèles. Ils nous donnèrent même une représentation de leurs exercices militaires. Les combattants y allaient de franc jeu, et ceux qui arrivaient trop tard à la parade étaient fréquemment blessés, sans que leurs adversaires en prissent le moindre souci. Indépendamment de l'épée, ils portent au pouce de la main droite une sorte d'anneau de bataille garni de pointes longues et fort acérées. Cet engin bizarre,

dangereux dans les luttes à l'arme blanche, était également employé au moyen âge dans quelques contrées de l'Allemagne du sud.

Ces belliqueux montagnards nous firent la conduite sur la route d'Ananour, jusqu'à la limite du cercle de la haute Cachétie. Après Tioneti, la vallée devient plus large, l'action du soleil plus sensible sur la végétation. Puis on franchit les hauteurs boisées qui séparent le bassin de la Jora de celui de l'Aragwa. Dans la descente, on remarque les ruines très-pittoresques d'une chapelle se mirant dans un petit lac alpestre, scène rare dans le Caucase. Bientôt on arrive au confluent des deux branches supérieures de l'Aragwa, où la route se bifurque pareillement : c'est l'embranchement de gauche qui va rejoindre à Ananour la grande communication de Tiflis à Wladikawkas par le col de Kasbek, seule route carrossable qui traverse la grande chaîne. Au-dessus d'Ananour et tout à côté du relais de poste, on remarque une vaste enceinte flanquée de tours et renfermant plusieurs églises. Cette espèce d'acropole, ou plutôt d'abbaye fortifiée, commande au loin la vallée, et devait avoir une sérieuse importance militaire au moyen âge [1].

Nos touristes passèrent la nuit dans la maison de

[1] Une vue de ce couvent fortifié d'Ananour, dédié à saint Georges, figure dans le Voyage de M. Vereschaguine. (V. le *Tour du Monde*, 1er semestre de 1868, p. 208.)

poste d'Ananour, où ils retrouvèrent leurs bagages et leur interprète Ali, qui paraissait assez affecté de cette séparation momentanée. Il leur restait 86 verstes à faire jusqu'au relais de Kasbek. On côtoie encore assez longtemps l'Aragwa; l'escalade ne commence qu'au second relais, après Ananour. En cet endroit, la route franchit le fleuve et s'engage aussitôt dans la montagne par une série continue de lacets habilement ménagés. Entre Mleti, le dernier relais de la vallée, et celui de Goudaûr, le premier dans la côte, la différence d'altitude est déjà de plus de deux mille mètres. Pendant cette longue montée on a constamment en vue, à une profondeur croissante, la vallée de l'Aragwa, dominée de tous côtés par des escarpements grandioses. Parmi les passages les plus renommés des Alpes suisses, il en est peu de comparables à celui-là. Ces montagnes sont cultivées jusqu'à une grande hauteur; aussi, comme c'était l'époque des semailles, on voyait, sur des pentes presque perpendiculaires, les laboureurs travailler avec des attelages de dix, douze et jusqu'à seize buffles à une seule charrue. Dans des lieux encore plus escarpés, les hommes ne désertent pas la lutte; on en voit faire dérouler, par des déclivités inaccessibles, des grains et du fourrage chargés sur des espèces de traîneaux auxquels ils ne craignent pas de s'atteler en arrière pour diriger et modérer la chute, au risque d'être entraînés. »

Les voyageurs, dont l'air vif de la montagne surexcitait l'appétit germanique, comptaient faire un ample déjeuner à Goudaûr; ils eurent la mortification de n'y trouver que du bouillon de buffle et des groseilles. Au delà de cette station, la route gravit encore une rampe de plus de 300 mètres parmi des rochers à pic, et atteint enfin, à une altitude de 7,977 pieds anglais, un calvaire qui marque le point de partage des eaux du Kour et du Térek. C'est là ce qu'on appelle improprement le col ou pas du Kasbek, montagne qui est à plus d'une lieue de là; de même qu'on a donné au tunnel franco-italien de Modane le nom du mont Cenis, situé à 7 kilomètres de ce souterrain. La dénomination de col du *Darial* n'est pas mieux justifiée, puisque cette gorge fameuse se trouve dans les contre-forts inférieurs du Caucase, au débouché de la vallée du Térek. C'est comme si l'on donnait le nom de Gondo au col du Simplon, ou celui de *Via mala* au passage du Splügen.

La vue est moins belle et moins étendue qu'on ne pourrait le croire à ce col de Kasbek. D'un côté, elle est limitée par des montagnes si rapprochées, que le regard n'arrive pas jusqu'aux cimes; de l'autre, on n'aperçoit plus qu'une partie du val supérieur de l'Aragwa. Sur le versant qui regarde le Térek, les pentes sont plus abruptes que sur le revers opposé. La descente s'opérait avec une rapi-

dité vertigineuse; les voyageurs, arrimés dans une téléga lourdement chargée, avaient peine à conserver leur équilibre dans les tournants. Ils arrivèrent néanmoins sains et saufs à la station de Kobi (6,500 pieds). Cette station est située dans un terrain marécageux, souvent ravagé par les débordements du Térek, que la route rejoint en cet endroit, et par les ruisseaux torrentiels venant du mont Kasbek. Derrière la station s'élève un rocher de basalte à colonnes prismatiques brisées horizontalement[1].

« Nous devions coucher à Kobi; mais le maître de poste est tellement gris, et son logis si misérable, que, malgré l'heure avancée, nous nous décidons à pousser jusqu'au relais de Kasbek, où l'on nous promet un bon souper et même des lits! Vue à la chute du jour, cette descente est d'un aspect grandiose et sinistre. Un peu au-dessous de Kobi, la vallée se rétrécit tout à coup; bientôt ce n'est plus qu'une sorte d'étranglement entre les rochers, où la route, taillée en corniche, serpente à une grande hauteur au-dessus de l'abîme où mugit le fleuve. Cette tranchée traverse la région des Ossètes; on aperçoit par moments, sur la crête des rochers, les tours crénelées de leurs villages. Le plus considé-

[1] Plusieurs de ces montagnes sont des volcans éteints, à commencer par l'Elbrouz, au sommet duquel s'ouvre un cratère aujourd'hui transformé en lac, et dont on n'a pu jusqu'ici sonder la profondeur.

rable, Sion, a tout à fait l'encolure d'un vieux burg féodal. Enfin, la vallée s'élargit de nouveau, et l'on arrive à la station-hôtel de Kasbek, que nous trouvons en tout point digne de sa réputation.

Un spectacle magique nous attendait au réveil. Au-dessus des rochers à pic auxquels la station est adossée, s'élève le glacier d'Ortzwiri, dominé lui-même par la cime conique, haute de 16,500 pieds, du mont Kasbek ou *Mkinwari* en langue géorgienne. Tandis que l'ombre couvrait encore les vallées inférieures, déjà cette majestueuse coupole étincelait aux premiers feux du soleil levant qui donnent à la neige des reflets argentés. »

Le Kasbek, longtemps réputé comme inaccessible, a été gravi pour la première fois en 1858, par trois touristes anglais, Freshfield, More et Tücker, et par un Savoisien ayant la grande expérience des excursions les plus difficiles, le guide François Devouassoud, qu'ils avaient amené de Chamounix. Ils avaient bien fait de prendre cette précaution, car les guides indigènes refusèrent d'aborder la région des glaciers. Les Anglais montèrent par celui d'Ortzwiri, et redescendirent par celui de Devdorak, situé sur le revers opposé de la montagne. Il paraît que cette ascension ne présente pas de difficultés sérieuses à des montagnards exercés : en 1873, un Russe l'a opérée avec le même succès, et par un assez mauvais temps.

« C'est surtout du glacier de Devdorak que tombent ces terribles avalanches de boue et de pierres, qui semblent un déchaînement de la montagne contre les témérités de l'industrie humaine. Plus d'une fois ces lavines ont roulé dans la gorge du Darial et intercepté la communication.

Le glacier de Devdorak, qu'on aperçoit pendant la descente, ressemble en grand au glacier suisse de Gétroz, célèbre aussi par ses dévastations. Il s'élève de même au-dessus d'une immense paroi taillée à pic, dont il continue l'escarpement. Il y a une vingtaine d'années, le mouvement prononcé du Devdorak dans le sens de sa pente semblait présager de nouvelles et plus effroyables catastrophes. Le gouvernement russe s'en émut, nomma une commission pour concerter et faire exécuter des travaux de défense. Mais, pendant les études, le glacier arrêta sa marche, et opéra même un mouvement de recul, comme s'il eût eu peur des commissaires impériaux ; on a prétendu qu'il n'y avait pas de quoi. Telle est du moins l'opinion exprimée par le voyageur Freshfield, qui avait vu ces commissaires à l'œuvre[1].

[1] Ces phénomènes d'oscillation des glaciers ne sont pas rares. Ainsi, de 1844 à 1854, la plupart des glaciers de Chamounix s'étaient beaucoup avancés dans la vallée ; ils ont rétrogradé depuis. De même, de 1854 à 1865, celui du Tour a reculé de 500 mètres, celui des Bossons de 334, etc. La simultanéité de ce mouvement d'oscillation en arrière avec ceux des glaciers du

En descendant de la station de Kasbek, la route contourne en partie la base de la montagne, et l'on revoit sa cime au-dessus de cet étrange glacier qui respecte l'autorité, ce que ne font pas toujours les hommes. Plus bas, la gorge souvent décrite du Dariel nous parut digne de sa réputation et supérieure, comme site du genre terrible, à la *Via mala* du Splügen. Quelques heures après, nous arrivions à Wladikawkas. »

Caucase, est un fait curieux, peu remarqué jusqu'ici. Ne serait-ce pas le résultat d'une loi générale, de cet effet *de compensation* dont parle Agassiz ? B. E.

Douchan (Karavanserai). — Kasbek.

(P. 200.)

XIII

LE DAGHESTAN.

« Wladikawkas, qui ressemble à toutes les villes russes de troisième ordre, ne pouvait nous retenir longtemps. D'ailleurs nos moments étaient comptés. Nous devions être le 11 octobre rendus à Potrowsk pour le passage du bateau à vapeur. Arrivés le 2 à Wladikawkas, nous n'avions que huit jours pour traverser la Tschetschnia, et visiter le nord du Daghestan. »

Personne n'ignore que cette contrée a été le principal théâtre de la longue et opiniâtre lutte dans laquelle Schamyl, aux prises avec une poignée de montagnards contre des forces sans cesse renouvelées et renforcées, balança trente ans la victoire. M. de Thielmann, qui a étudié l'histoire de cette guerre sur les documents russes, notamment sur l'histoire récente de M. Dabrowin, juge Schamyl avec une sévérité peut-être excessive. « C'était, dit-il, un homme instruit, subtil, d'une énergie peu commune, mais qui joignait à ces qualités tous les vices des despotes orientaux. Aussi cruel qu'ambitieux, il traitait ses sujets en esclaves, il punissait de

mort le moindre acte d'insubordination, se parjurait sans aucun scrupule, etc. » M. de Thielmann répète aussi, toujours d'après les Russes, que la dévotion et l'austérité de Schamyl n'étaient guère qu'un calcul adroit pour stimuler le fanatisme de ses partisans; que ceux-ci ont été plutôt satisfaits qu'affligés de sa chute; qu'ils savent même gré aux Russes de les avoir débarrassés de Schamyl, et se trouvent fort heureux présentement sous leur domination, moins tyrannique que la sienne; enfin que l'extension aux habitants du Daghestan de l'obligation générale du service militaire pourra devenir un moyen puissant d'unification. « Dans la situation actuelle, il est permis d'espérer que la tranquillité ne sera plus troublée. *Il y a bien encore çà et là quelques meurtres*, mais ce sont des actes isolés de fanatisme ou de vengeance. Toutes les tentatives d'insurrection générale (depuis 1859) ont échoué, et leur succès est devenu plus impossible que jamais, car les Russes ont mis le temps à profit. Ils ont construit des routes, occupé toutes les positions militaires, et sont désormais en mesure de localiser et d'étouffer promptement toute tentative insurrectionnelle. » Toutefois plusieurs des faits mentionnés par M. de Thielmann lui-même semblent indiquer qu'il y aurait beaucoup à rabattre de la satisfaction et de la soumission des anciens soldats de Schamyl. L'un d'eux disait à notre voyageur pendant cette excur-

sion : *Autrefois nous avions peur de lui, maintenant nous avons peur d'eux.* Ce mot nous paraît exprimer au juste la situation. L'attitude même des Russes, la persistance des précautions militaires, prouvent qu'ils ne se fient guère à cette prétendue gratitude du pays conquis. Quant à l'introduction du service militaire parmi les musulmans fanatiques, un fait tout récent, noté par M. de Thielmann, démontre qu'il n'y faudra pas songer de longtemps. Nous avons parlé de l'exode de ces Tscherkesses de la mer Noire, qui se battaient aussi pour leur indépendance pendant la guerre de Schamyl, sans que celui-ci ait jamais pu toutefois concerter ses opérations, ni même communiquer avec eux[1]. On se rappelle qu'en 1864 la majeure partie de ces montagnards a émigré en Turquie plutôt que de se soumettre au joug des infidèles. D'une population de près de 500,000 âmes, à peine 60,000 restèrent alors dans leurs foyers. Et M. de Thielmann, qui à la fin de 1874 était encore à Pétersbourg, ajoutait alors à sa relation la note suivante : « J'apprends à l'instant que ces derniers Tscherkesses se préparent à leur tour à passer en Turquie pour se soustraire à l'obligation du service militaire. » Du côté de la mer Caspienne, les populations de

[1] Il l'essaya une seule fois, mais inutilement, à l'époque où ses affaires étaient dans le meilleur état, après la malheureuse expédition de Woronzoff sur Dargô (1845).

plusieurs *aoûls* de la Tschetschnia ont émigré pour le même motif. La conclusion de tout ceci, c'est que l'œuvre de pacification est moins avancée que les Russes ne veulent bien le dire, et qu'en cas de conflagration européenne, ce pays pourrait leur susciter encore de sérieux embarras.

« Notre tournée dans les anciens États de Schamyl commença sous de fâcheux auspices. Il était déjà tard pour voyager dans cette région : pendant les premiers jours, nous fîmes route mélancoliquement sous des averses diluviennes. De Wladikawkas à Groznaja, premier gîte d'étape, la route se dirige d'abord vers le nord en pleine steppe, puis, tournant brusquement à l'est, rejoint et côtoie la rive gauche de la Sunja, rivière qui court assez longtemps dans une direction presque parallèle au Térek, avant de se réunir à lui. Nous avions à gauche, sur l'autre rive, la chaîne de collines découvertes qui sépare les deux vallées; à droite, les hauteurs boisées des Tschetschenges, à peine visibles dans la brume. Rien de plus nu, de plus désolé que cette contrée, dont une portion appartient au territoire des Tartares koumouks qui s'étend le long du Térek jusqu'à la mer Caspienne, et l'autre à une tribu cosaque qui a rendu d'importants services dans la dernière guerre. On n'apercevait distinctement que les objets les plus voisins de la route, tant le brouillard était intense. Nous traversâmes plusieurs villages

tartares et cosaques : ces derniers, voisins des Tschetschenges du parti de Schamyl, étaient, pour ce motif, entourés de fortifications aujourd'hui fort délabrées. On rencontre dans cette contrée des chameaux employés comme bêtes de trait, chose infiniment rare en Orient. Attelés, dans des brancards en forme de fourche, à des chariots munis de roues gigantesques, ces pauvres animaux font la plus étrange figure. Du côté de Groznaja, le pays devient tout à fait désert et d'un aspect littéralement funèbre. On ne voit plus que d'interminables suites de ces *tumuli* des temps préhistoriques, vulgairement appelés *Kourgous* ou tombeaux des Huns. On en rencontre fréquemment dans la Russie méridionale, mais nulle part peut-être en aussi grande quantité. Pour comble d'agrément, les relais étaient mal montés, mal servis ; la pluie tombait toujours à flots, et nous étions en voiture découverte ! Il faisait nuit noire quand nous arrivâmes enfin à Groznaja (101 verstes de Wladikawkas). Le nom de cette petite ville signifie « la Terrible » ; elle ne nous parut que *terriblement* sale. Cependant il s'y trouvait, contre notre attente, une auberge passable, et le commandant nous procura pour le lendemain le plus bel équipage de la ville. C'était une manière de coffre aussi préhistorique dans son genre que les *tumuli ;* on n'y pouvait tenir que courbé en deux, mais enfin il était couvert !

En cet endroit, la route de la Tschetschnia et du Daghestan quitte la vallée de la Sundja, et se dirige vers le sud à travers la steppe, transformée alors en un marécage où les roues enfonçaient parfois jusqu'au moyeu. La persistance du mauvais temps commençait à nous inquiéter sérieusement. Nous avions plusieurs rivières à franchir. Le projet de tournée dans le Daghestan s'en allait littéralement à vau-l'eau, si les ponts venaient à disparaître. Le premier cours d'eau que nous rencontrâmes, l'Argoun (affluent du Térek), semblait déjà avoir fortement envie d'emporter le sien. Nous en fûmes quittes pour la peur, mais la pluie ne nous quitta qu'au pied des hauteurs boisées de la Tschetschnia. Là le pays change tout à coup d'aspect; la route monte à travers une superbe futaie de hêtres, dans laquelle les Russes ont fait prudemment des deux côtés de larges abatis. Avant la fin du jour nous étions à Weden.

Cette localité, jadis la principale résidence de Schamyl, et aujourd'hui chef-lieu de cercle, est célèbre dans l'histoire de la dernière guerre : elle fut prise d'assaut par les Russes dans l'hiver de 1858-59. Weden est toujours un poste militaire de premier ordre, grâce à sa situation sur un plateau dont les versants sont couverts de fourrés impénétrables, et à deux torrents profondément encaissés qui forment à sa base un fossé naturel. Il ne reste absolument

aucune trace du combat; l'*aoûl* de Schamyl a été rasé de fond en comble, et la nouvelle ville russe s'élève sur un autre point du plateau. Le chef actuel du cercle est un *prince* géorgien; il nous fit l'accueil le plus aimable, nous procura des guides, d'excellents chevaux, et nous indiqua les plus beaux endroits. Ces guides étaient de superbes échantillons de la race aware, la plus belliqueuse du Daghestan. Le plus âgé avait longtemps servi sous Schamyl; l'autre était un beau blond, évidemment très-fier de ses avantages personnels et très-recherché dans sa toilette. Il portait des armes richement damasquinées en argent, une tscherkesse d'une blancheur immaculée, et possédait deux femmes légitimes, luxe autorisé par le Coran, mais qu'on se permet rarement dans ces montagnes. L'un et l'autre étaient de rigides musulmans, et ne manquaient pas d'une seconde les prières et les ablutions prescrites.

Le lendemain, la journée promettait d'être belle. Conformément aux indications du commandant de Weden, nous quittâmes bientôt la route de voitures pour monter par une gorge ombragée, où coule un ruisseau nommé le Choulcholan. Cette gorge se rétrécit parfois tellement, qu'il ne restait plus d'autre sentier que le lit même du ruisseau. On atteignit bientôt, par ce raccourci, la pente supérieure de la montagne, où les arbres cèdent la place aux pâturages. Enfin, au moment même où le

soleil se décidait enfin à luire, la cavalcade arrivait au point culminant, situé à 6,000 pieds environ d'altitude.

Nous nous trouvions en présence d'un site d'une beauté étrange. Directement en face, nous avions, mais sur le rebord opposé d'un gouffre, un énorme massif rocheux, sillonné de fissures d'une noire profondeur; c'était le Daghestan. Dans cet abîme, qui nous en séparait, nous voyions à 2,000 pieds en contre-bas, au fond d'une espèce de cratère encadré dans des falaises à pic, l'*aoûl* ou bourgade d'Andi; plus bas encore, une portion de la vallée du Kouissou, surnommé d'*Andi*, dont la réunion avec une autre rivière du même nom forme le Sulak, tributaire de la mer Caspienne. Enfin, sur la droite, en amont de cette vallée, on apercevait une série de hauteurs échelonnées les unes sur les autres, jusqu'aux cimes couvertes de neige de la grande chaîne, où ces deux rivières prennent leur source. En ce moment, un jeu capricieux de lumière augmentait encore l'attrait de ce panorama grandiose et original. Au-dessus de nous, le ciel était clair, les rayons du soleil levant teignaient d'une couleur d'or rouge la cime des rochers d'Andi; et cependant, plus bas, de grosses nuées d'orage se rassemblaient au-dessus de la vallée.

Il s'agissait de descendre à Andi, où nous comptions sur l'hospitalité d'un ancien naïb (lieutenant)

de Schamyl. La descente, sans être absolument dangereuse, était si roide, qu'il nous sembla prudent de mettre pied à terre. Le naïb n'était pas chez lui; en attendant son retour, nous donnons un coup d'œil à la principale industrie du pays. Cette industrie, à laquelle les femmes seules sont occupées, consiste dans la fabrication, exclusivement à la main, d'une espèce particulière d'étoffe de laine, d'un tissu fin et serré, à très-longs poils d'un côté, et absolument lisse de l'autre. On en fait des manteaux qui sont, dit-on, imperméables. Il faut mettre, bien entendu, le côté uni en dedans; au dehors les poils font gouttière, et la pluie ne pénètre jamais. On trouve aussi de ces draps en laine noire très-fine, brillante comme de la soie; c'est un produit de luxe qui coûte trente roubles la pièce, tandis que le drap ordinaire se vend de trois à dix. Il y avait jadis à Andi une autre industrie bien autrement lucrative, mais beaucoup moins honnête. Cette bourgade était un grand marché d'esclaves; c'était là que les Tschetschenges et autres amenaient les prisonniers et prisonnières qu'ils faisaient dans leurs razzias en Géorgie; mais ce bon temps est passé! »

Cependant l'absence réelle ou feinte du naïb se prolongeait. La journée s'avançait, le temps n'était rien moins que sûr, et il restait une longue traite à faire jusqu'à Bottlich, poste militaire où l'on devait

coucher. Les voyageurs prirent leur parti en braves; ils enfourchèrent leurs bêtes à jeun comme eux, et s'enfoncèrent en plein Daghestan, voulant se rassasier de pittoresque, à défaut d'autre chose.

Ce que nous avons dit tout à l'heure de la configuration du pays fait pressentir à quel point les excursions y sont pénibles et parfois dangereuses. Ce qui mérite d'être visité dans le Daghestan, ce sont précisément ces vallées qui de loin semblent des fentes, des cassures, des creux pleins d'ombre, et qui recèlent les cours d'eau, les bois, les habitations. Après avoir gravi le long d'un torrent, par un sentier rocailleux presque à pic, les rebords du cirque d'Andi, nos touristes se trouvèrent en présence d'un nouveau panorama. Devant eux, à une grande profondeur en contre-bas, ils avaient le bassin verdoyant de Bottlich, son *aoûl* entouré de jardins et d'arbres séculaires; sur leur gauche ils apercevaient, pareilles à des sentes ténébreuses, les deux gorges par lesquelles le Koissou d'*Andi* débouche dans ce bassin et en ressort. Enfin, sur leur droite, ils retrouvaient la grande route militaire, perdue de vue depuis la sortie de Weden. Emblème vivant de la conquête, cette route fait, comme jadis les armées russes, un grand détour pour atteindre sûrement son but, pour mieux étreindre sa proie. Après avoir été chercher, par un long détour sur le plateau supérieur, le côté de la descente le moins

inaccessible, elle paraissait, elle arrivait, sûre de son fait, déroulant vers l'*aoûl* des replis pareils à ceux d'un serpent gigantesque.

Le soleil, sur son déclin, éclairait à souhait le paysage, Mais, d'autre part, les nuages, qui menaçaient depuis le matin, se rapprochaient sensiblement : il ne fallait pas se laisser surprendre par un orage dans de tels chemins !

On se hâta donc de dégringoler vers Bottlich. Les chevaux semblaient pressentir le danger ; ils hâtaient le pas malgré l'effroyable roideur de la pente. Il y avait, dans cette descente, des passages qui auraient fait hésiter les piétons les plus hardis; dans quelques endroits, la sente suspendue au-dessus de l'abîme n'avait pas 80 centimètres de large. Néanmoins on prit pied sans accident à quelques verstes de Bottlich, où la cavalcade arriva de jour, et encore avant l'orage. « En traversant l'*aoûl* pour gagner le poste russe, nous aperçûmes bon nombre de figures farouches occupées à faire la cuisine en plein air; coup d'œil particulièrement intéressant pour des gens qui venaient de faire un parcours de 50 verstes des plus accidentés sans manger un morceau. Le commandant militaire, autre prince géorgien, était absent ce jour-là; les honneurs furent faits par son lieutenant, non moins géorgien et non moins prince. Bien que cette bourgade soit encore à plus de 3,000 pieds d'altitude, elle est si

bien abritée que le climat y est assez doux; on voit aux alentours des noyers magnifiques et même des vignobles. » M. de Thielmann apprit là de source certaine, et non sans regret, qu'au lieu de faire cet énorme détour par Wladikawkas, il aurait pu, en bien moins de temps (trois ou quatre jours au plus), arriver directement par les montagnes, de la haute Cachétie dans le Daghestan, en montant par les vallées supérieures des Chewsouris et redescendant par celles des Touschis, où sont les sources du Koissou. Cette communication est, non pas facile, mais praticable, même pour les chevaux; elle promet, dit-on, aux touristes européens des sites de premier ordre, outre le puissant attrait de l'inconnu.

Pendant toute la nuit du 5 au 6 octobre, il plut à torrents; par bonheur, ce n'était qu'un orage local. Le lendemain, nos touristes descendirent par une pente relativement assez douce dans le val du Koissou d'Andi; ils côtoyèrent pendant toute la matinée cette petite rivière, singulièrement grossie par les averses de la nuit. Elle court dans un vallon fertile, mais fort étroit, profondément encaissé entre des parois de rochers. Dans l'une de ces murailles naturelles, les guides firent remarquer une sorte de brèche, qui s'ouvre à une grande hauteur; c'est l'extrémité de la gorge sauvage et presque inaccessible qui servit pendant quelque temps de refuge à

Schamyl après la perte de Weden. A Tscholosch, où nos touristes firent halte pour déjeuner, ils jouirent d'un spectacle assez grotesque. La population masculine de cet *aoûl*, dans le costume le plus primitif, se tenait sur le bord de la rivière, guettant le passage des bois qui viennent par flottage du pays des Touschis. A l'apparition de la moindre bûche, tous ces indigènes sautaient brusquement à l'eau, comme des grenouilles effarouchées, et barbotaient à qui mieux mieux autour de l'épave en se la disputant. C'est ainsi qu'on s'approvisionne de combustible dans le Daghestan.

«En quittant Tscholosch, on commence l'ascension du plateau supérieur; car le poste de Chounsak, terme de l'excursion pour ce jour-là, et où l'on rejoint la route militaire, est situé dans le haut pays. Pendant la première partie de la montée, nous eûmes encore quelques beaux points de vue sur la vallée dont nous sortions, et sur une autre qui vient se réunir à elle et semble fertile et bien peuplée. Chounsak, situé à près de 6,000 pieds d'altitude, n'offre rien de remarquable, mais il fallait absolument passer par là pour arriver aux grandes merveilles du pays, la montagne *du Coffre*, le défilé de Karadagh et le Gounib, l'acropole du Daghestan, qui vit la capture de Schamyl. Nous n'entendions plus guère parler que de ce terrible homme : tout près de Chounsak, on nous avait montré un escarpement

d'où, un jour, il fit faire un saut plus que périlleux à plusieurs centaines de rebelles. »

Les deux dernières journées de cette exploration du Daghestan furent les plus intéressantes. En sortant de Chounsak, nos touristes suivirent d'abord la route militaire et firent un temps de galop jusqu'au rebord du plateau, où les attendait un spectacle saisissant. Ils apercevaient au-dessous d'eux, à plus de 3,000 pieds de profondeur, la vallée de l'autre Koissou, celui des Awares, à demi voilée par des nuages flottants. En face d'eux, ils entrevoyaient, dans un lointain vaporeux, les sommets neigeux du Daghestan méridional; tout près, au premier plan, se dressaient les plus hautes cimes de la partie nord, le mont *du Coffre* et le Gounib. Elles sont moins remarquables par leur altitude, inférieure à 3,000 mètres, que par leurs formes bizarres. Nous parlerons tout à l'heure en détail du Gounib. Quant à l'autre, son sommet a bien, en effet, la forme d'un coffre quadrangulaire posé sur un large socle et composé de cinq assises à arêtes saillantes, assez régulièrement superposées. Seulement l'avant-dernière est en retraite sur les trois assises inférieures et, à son tour, dépasse de beaucoup, sur toutes les faces, celle qui forme le point culminant, disposition qui donne à celle-ci l'apparence d'un couvercle. On dirait une gigantesque boîte de Pandore, refermée et scellée pour toujours.

Montagne du Coffre (Daghestan). (P. 214*.)

Sâmèra (bords du Tigre). (P. 339.)

Après avoir admiré ce panorama supérieur, les cavaliers, se fiant à la solidité de leurs montures, dédaignèrent de s'attarder aux sinuosités de la grande route. Ils se lancèrent hardiment dans la descente, par un raccourci d'une rapidité vertigineuse. Ils eurent bientôt atteint et dépassé la zone des nuages, qui n'avait pas plus de 500 pieds d'épaisseur. Ce fut un nouveau coup de théâtre; un site tout différent du premier, d'un caractère plus sauvage encore et plus original, s'offrait à leurs regards. A leurs pieds s'allongeait, visible jusque dans les moindres détails, l'étroite vallée du Koissou *Aware* avec ses groupes d'habitations de distance en distance. Directement au-dessous d'eux, ils avaient la forteresse de Karadagh; en face, paraissant si près qu'on aurait cru pouvoir la toucher, une sombre muraille de rocs dont le sommet se perdait dans le nuage, et dans laquelle on distinguait comme deux fissures pleines d'ombre. L'une était l'entrée de la profonde gorge qui donne accès à Koroda et Kajada, *aoûls* situés à la base du Gounib, du côté de l'ouest. L'autre fissure, dans laquelle nos touristes allaient bientôt entrer, n'était autre que le défilé de Karadagh, l'une des merveilles du Caucase. Ce nom, qui est aussi celui du fort, signifie *montagne noire*.

La cavalcade eut bientôt rejoint dans la vallée la route militaire. Elle franchit, sur un pont de pierre, le Koissou impétueux et bruyant, et fit halte devant

l'habitation du commandant du fort. La première idée des touristes était de poursuivre leur route sans désemparer à travers le fameux défilé et de ne s'arrêter qu'au Gounib. Mais l'officier russe offrit à déjeuner; les voyageurs étaient Allemands : ils furent faibles!

« Nous nous remettons en marche avec une ardeur nouvelle. A quelques pas de la forteresse, nous quittons de nouveau la grande route, qui naturellement n'a garde de s'enfourner dans ce coupe-gorge et fait un détour considérable pour l'éviter. Ce défilé rappelle la fameuse gorge de la Tamina en Suisse, près des bains de Pfœffers. On ne peut y pénétrer qu'en marchant dans le ruisseau qui en occupe le fond. A mesure qu'on avance, les parois de rocher se rapprochent comme pour écraser les téméraires et ne laissent de place, bien juste, pendant une partie du trajet, que pour un seul cavalier à la fois. Un coup de feu, tiré dans cette fissure, fait un bruit pareil au tonnerre. Il ne faut jamais s'y hasarder dans les temps pluvieux. Grossi par les avalanches d'eau qui tombent des rochers, le ruisseau devient alors en peu d'instants un torrent, et plus d'un imprudent y a péri.

A l'issue du défilé s'ouvre un petit vallon dont la fraîche verdure repose les yeux fatigués de ces belles horreurs. De part et d'autre, la vue est toujours bornée par des falaises à pic. Toutefois, il se trouve

des dénicheurs de miel sauvage qui ne craignent pas d'y grimper, jusqu'à une grande hauteur, à l'aide d'échelles de cordes. Nous fûmes témoins d'une de ces ascensions vertigineuses. On a aussi commencé, proche de cette gorge, le forage d'un puits de mine où l'on pensait trouver de la houille. Jusqu'ici l'on n'a rencontré qu'une argile bitumineuse très-inflammable. »

Après avoir gravi, à la sortie de ce fameux passage, une rampe assez courte, la cavalcade, côtoyant le mont Gounib du côté du nord-ouest, descendit dans un vallon arrosé par un petit cours d'eau tributaire du Koissou Aware, et qu'on appelle le Koissou Noir (Kara-Koissou). A main droite se dressaient en ligne perpendiculaire les formidables escarpements, remparts du dernier donjon de l'indépendance caucasienne. On apercevait, posée comme un nid d'aigle sur une saillie de rocher, la maison du commandant de la place. Ici, ce commandant n'est plus un *prince* géorgien comme dans les cantonnements secondaires, où l'on semble vouloir, par de tels choix, ménager encore les susceptibilités indigènes. Sur le mont Gounib, auquel se rattache un des grands souvenirs militaires de la Russie, elle affirme nettement sa conquête; la garnison de ce poste capital est sous les ordres d'un général russe.

« Nous avions rejoint la route militaire qui, par une longue série de rampes très-fortes, aboutit

au plateau inférieur sur lequel sont installées les casernes. Il s'y trouve aussi une sorte d'auberge, appartenant à l'État, où nous passâmes la nuit. La journée du lendemain (8 octobre) fut entièrement consacrée à l'exploration de cette montagne, doublement intéressante par sa forme exceptionnelle et par le souvenir des événements de 1859. »

C'est précisément sur ce plateau inférieur, déjà haut de 4,000 pieds, que se trouvait l'*aoûl* où Schamyl avait rassemblé, au printemps de 1859, ses derniers fidèles. Ils n'étaient pas plus de 400, ainsi que l'avouent tout bas les Russes; mais, en cas d'échec des troupes acharnées à sa poursuite, ce bataillon sacré fût devenu bientôt le noyau d'une nouvelle armée. Le choix de ce poste faisait honneur au coup d'œil militaire du chef; il semblait assurer le salut dans le présent, la revanche dans l'avenir. Aujourd'hui encore, malgré l'établissement de la route militaire, l'accès n'en est rien moins que commode; qu'on juge de ce qu'il devait être dans l'état primitif, et défendu par des hommes déterminés! Ce plateau, qui forme une sorte de promontoire allongé sur le flanc oriental du Gounib, se relie à la partie supérieure de la montagne, vaste plate-forme qui, sauf ce prolongement, confine de toutes parts à des escarpements à pic d'une hauteur formidable. Cet énorme bloc de pierre ressemble à une table que la Terre, en mère prévoyante, aurait dressée pour

servir aux banquets des Titans. Dans le soulèvement volcanique qui a fait surgir ce bloc, il s'est produit au centre de la surface supérieure et dans toute sa longueur une profonde cassure qui donne à la montagne l'aspect bizarre d'une table dont les compartiments mobiles auraient fait fléchir leurs supports.

« Adossé à ce massif, sûr de ne pouvoir être attaqué de face, Schamyl se croyait inexpugnable.

Cependant l'armée russe l'avait suivi de près. Elle cernait la montagne, et son commandant en chef, le prince Barjatinski, avait installé son quartier général sur un promontoire en face des positions de l'ennemi. La situation des assaillants semblait défavorable. Une attaque de front n'offrait aucune chance de succès. On ne pouvait songer davantage à réduire la place par la famine. Schamyl avait des vivres pour plusieurs mois, et la montagne fournit de l'eau potable en abondance. D'autre part, la saison s'avançait; l'hiver, si rude dans cette contrée, allait bientôt imposer la levée du blocus. Si l'armée se retirait sur un échec ou sans avoir rien entrepris, tout le fruit des précédents efforts était perdu... Une surprise audacieuse vint changer ce dénoûment. Dans la nuit du 6 septembre (25 août), quelques compagnies russes, divisées en deux escouades, escaladèrent la montagne du côté de l'ouest et du sud-ouest, par des escarpements où un seul homme

aurait suffi pour les arrêter en leur jetant des pierres. Pris inopinément à revers et en même temps assaillis de front par le gros de l'armée russe, les soldats de Schamyl résistèrent à peine, et lui-même dut se rendre à merci. Interné à Kalouga, il y resta jusqu'en 1868, puis obtint la permission de se retirer à la Mecque, où il est mort, il y a deux ans, presque octogénaire. Dans ses dernières années, il était devenu aveugle comme Ziska, et ce n'est pas la seule ressemblance qui ait existé entre ces deux chefs célèbres. Mais celui des Hussites avait été plus heureux : il ne connut ni la défaite ni la captivité.

Il ne nous fallut pas moins de six heures pour parcourir à cheval toutes les localités historiques de la montagne. Une pierre commémorative indique le lieu de l'entrevue entre le commandant en chef russe et Schamyl ; on y lit l'inscription suivante d'un laconisme tout militaire : « 1859, quatre heures du soir. Prince Barjatinski. » L'*aoûl*, qui se trouvait à une centaine de pas plus loin, a été rasé entièrement, sauf la maison de Schamyl, tout à fait semblable aux habitations ordinaires du Daghestan. A l'extrémité d'une petite véranda se trouve la cellule du prophète-soldat, juste assez grande pour qu'un homme puisse s'y coucher. Non loin de cette demeure, on montre une sorte de caveau privé d'air et de lumière, qu'on prétend être le cachot où Schamyl enfermait ses victimes. Il convient de n'admettre

que sous toutes réserves ces légendes accréditées par les vainqueurs. En 1871, quand le tzar actuel vint visiter le Gounib, il y monta directement du défilé de Karadagh par un souterrain creusé pour la circonstance, et qui vient aboutir près de la maison de Schamyl. La vue, fort belle et fort étendue, dont on jouit de cette hauteur, devait produire un effet encore plus saisissant à la sortie de ce tunnel, que des infiltrations souterraines avaient déjà rendu impraticable à la fin de 1872. »

Un chemin fort roide en zigzag, dont une bonne partie porte sur des viaducs, tant ce sol est profondément accidenté, conduit de cette première plate-forme au rebord du plateau supérieur. Malgré les beaux contes qu'ils font des sentiments pacifiques et tendres des gens du pays, les Russes n'oublient pas que méfiance est mère de sûreté. Ils ont littéralement couvert le Gounib de fortifications, si bien qu'il serait absolument impossible aujourd'hui de les y surprendre à leur tour.

La route carrossable qui donne accès au plateau supérieur finit justement à la place où vient aboutir l'une des escalades de 1859. L'ascension eut lieu par une sorte de trou vertical ou *cheminée* qui plonge presque verticalement dans l'abîme; on a peine à distinguer çà et là quelques saillies qui ont pu servir de point d'appui. De l'emplacement mémorable où prirent pied les soldats du régiment d'Apscheron et

où le tzar voulut passer la nuit lors de son excursion en 1871, un escalier praticable pour les chevaux conduit au point culminant de la montagne (7,718 pieds anglais). On y jouit d'un splendide coup d'œil sur toute la partie nord du Daghestan; à l'ouest se dresse la bizarre montagne *du Coffre;* le regard plonge presque perpendiculairement dans les déchirures étroites et profondes qui entourent le Gounib. La nature semble avoir voulu donner aux hommes, dans cette contrée, l'exemple de la fureur. Tout y porte la trace d'effroyables convulsions volcaniques, et peu de pays offrent autant d'intérêt aux géologues.

En redescendant, les voyageurs visitèrent l'endroit par lequel eut lieu simultanément l'autre escalade, celle du régiment du Daghestan; c'est encore une *cheminée,* qui ne leur parut pas plus commode que l'autre. Bien que ces grimpeurs intrépides n'aient eu à lutter que contre des obstacles naturels, on pourrait dire d'eux, comme des lanciers polonais de Somo-Sierra et des zouaves de Malakoff : « Ils ont réussi, mais c'était tout de même impossible ! »

XIV

DU GOUNIB A PETROWSK. — LA MER CASPIENNE. APSCHERON.

La journée du 9 octobre et la nuit suivante comptèrent parmi les plus accidentées de ce voyage. En partant du Gounib, M. de Thielmann et ses compagnons avaient 120 verstes à parcourir, dont un peu plus du tiers en voiture et le reste à cheval, pour atteindre le chef-lieu du Daghestan, Temirschanchoura ou Schoura, où ils devaient retrouver leur interprète Ali, avec les gros bagages. De là, il leur restait, pour le lendemain, 47 verstes jusqu'à Petrowsk, où le bateau à vapeur devait passer le 11. S'ils manquaient cette occasion, tout leur itinéraire était compromis. Ils se voyaient réduits à l'alternative d'attendre une semaine entière le bateau suivant, ou de se lancer dans un parcours de plus de 600 verstes (en téléga !) sur le littoral, à travers un pays sillonné de cours d'eau torrentiels. Il fallait donc, coûte que coûte, arriver en temps utile.

Le 9, à cinq heures du matin, ils partirent du Gounib par un temps froid et pluvieux. Pourtant tout alla assez bien jusqu'à Chodsbalmachi, où la

route cesse d'être carrossable. Elle passe le Koissou Noir (Kara-Koissou) sur un pont métallique qu'on leur avait recommandé comme une des merveilles du pays et qui les enchanta médiocrement. Ce pont, appelé Saltinski ou de Salty, du nom d'un *aoûl* voisin, franchit la tranchée rocheuse au fond de laquelle mugit le torrent, à une centaine de pieds de profondeur. Malheureusement on s'est avisé de peindre en rouge cet *ouvrage d'art*.

« Les tribulations sérieuses commencèrent quand il fallut laisser la voiture et courir, ou plutôt naviguer à franc étrier, par une pluie de plus en plus intense. Dans certains endroits, le terrain était déjà tellement détrempé que les chevaux enfonçaient jusqu'au jarret. Nous voyagions avec nos selles européennes ; cette sage précaution faillit tourner contre nous à un relais où l'on nous fournit des chevaux de montagne grands comme des ânes, et pour lesquels les courroies se trouvèrent trop larges. Les selles, mal sanglées, oscillaient à chaque mouvement ; l'une d'elles tourna tout à fait et fit faire au cavalier un magnifique plongeon dans la boue, qui, heureusement, amortit la chute. A mesure que nous avancions, le pays devenait plus triste, et notre situation aussi. »

Ils avaient eu la précaution de faire annoncer d'avance leur passage, mais le temps était si exécrable, et ils allaient si lentement, que tantôt on

ne les avait pas attendus, tantôt on avait cessé de les attendre et rentré les chevaux. La nuit les prit au relais d'Ourmi, et il leur restait encore 50 verstes à faire. Néanmoins ils se remirent bravement en selle, voulant absolument arriver à Petrowsk dans la journée du lendemain. Cette ténacité germanique fut mise à de rudes épreuves pendant la dernière partie du trajet. En quittant Ourmi, ils se trouvèrent pris dans une véritable trombe, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs; il faisait si noir, qu'à cinq pas de distance ils ne distinguaient pas le guide qui les précédait. C'était une course assez semblable à celle du fiancé-squelette dans la ballade de Bürger, avec cette différence que les fantômes sont imperméables. « Tantôt un éclair nous montrait que nous longions un abîme, tantôt nous apercevions, à la lueur de feux allumés, sous des roches surplombant la route, des figures farouches de pâtres, semblables à des démons en conseil. De temps en temps aussi, nous passions, à la grâce de Dieu, dans des torrents que nous entendions mugir sans les voir, et dont nous ignorions la profondeur. » Après avoir pataugé pendant six heures consécutives, ils atteignirent vers minuit, sans accident, le relais de Tschingoutai, à 21 verstes de Schoura. Là, ce fut une autre aventure : ils ne furent pas plutôt en route, que le nouveau guide, effrayé sans doute de l'état du temps et des chemins, les planta là sans façon dans l'ob-

scurité. Nos touristes mirent aux chevaux la bride sur le cou, s'en fiant à leur instinct. C'était le meilleur parti; après quelques heures de marche dans des terrains si profondément détrempés qu'on ne savait plus si l'on était dans le bon chemin, ni même sur une route, ils aperçurent, avec une indicible satisfaction, les poteaux télégraphiques de la grande communication du littoral qui relie Derbent à Schoura. Il était plus de quatre heures du matin quand ils entrèrent enfin dans cette dernière ville, moulus et trempés à souhait. Ils trouvèrent à la poste l'interprète, qui était arrivé sans encombre dans la journée avec les bagages, malgré le mauvais temps. Il avait été obligé de faire mettre jusqu'à six chevaux à sa téléga.

Située à l'endroit où tous les cours d'eau connus sous le nom générique de Koissou se réunissent pour former le Sulak, la nouvelle capitale du Daghestan n'offre rien de remarquable par elle-même, mais c'est le point de départ le plus commode pour faire plusieurs courses intéressantes, notamment celle du plateau de Karanaï, d'où l'on jouit d'une vue presque aussi belle que celle de Chounsak, sur les vallées du Koïssou ou Koa-Sou, d'Andi et d'Awarie. De Schoura, cette excursion ne demande, dans la belle saison, qu'une journée, aller et retour [1].

[1] Alexandre Dumas a décrit ce panorama (*le Caucase*, ch. XVII).

M. de Thielmann et ses compagnons repartirent à midi pour Petrowsk, mais en voiture cette fois, car la route du littoral est carrossable. Le paysage est triste et monotone. Après avoir longé les derniers contre-forts du Daghestan, on arrive à la station de Kum-tor-Kaleh, située près d'un promontoire que couronne un *aoûl* fortifié qui ne manque pas de caractère. Ensuite c'est la steppe, et bientôt on aperçoit à l'horizon les flots bleus de la mer Caspienne.

Le bateau n'était pas arrivé ; l'orage de la veille avait sévi sur tout le littoral et fait retarder le départ d'Astrakan. Cet orage s'était étendu jusqu'en Perse ; nos touristes s'en aperçurent de reste quelques jours après. Cette circonstance les retint à Petrowsk deux jours entiers, pendant lesquels leur occupation fut de parfaire l'œuvre de dessiccation de leurs effets et de leurs personnes, qu'ils n'avaient fait qu'ébaucher à Shoura. Cette localité n'offrait rien qui pût alléger l'ennui de l'attente; bien au contraire. C'est une petite ville absolument russe, de création toute récente, avec un port assez sûr. Depuis que la soumission du Daghestan a permis au commerce russo-caucasien de préférer la voie de mer à celle du Kasbek, Petrowsk a pris une certaine importance, qui s'accroîtrait encore si cette ville avait de meilleures communications par terre, et surtout si l'on se décidait à prolonger jusque-là, à travers la steppe, le chemin de fer de Rostow-Wladikawkas.

En attendant, on est là dans les meilleures conditions pour s'ennuyer effroyablement. Nos touristes n'osaient s'écarter de la ville, de peur de manquor le bateau ; ils n'avaient rien trouvé de mieux à faire que d'aller regarder les soldats non moins désœuvrés du petit fort russe, s'amusant à attraper les poissons à coups de pierres. Pour comble d'agrément, l'hôtel était malpropre, la cuisine au-dessous du médiocre. Pour tous ces motifs, ils saluèrent avec une joie indicible, dans la soirée du 12, l'apparition des feux du bateau à vapeur. Une heure après, ils étaient installés à bord du *Turcoman*, de la compagnie russe *Caucase et Mercure*. On sait que Mercure était le dieu des commerçants, et aussi d'une autre classe moins intéressante d'industriels. La compagnie semble vouloir honorer particulièrement cette deuxième spécialité de son patron en écorchant de son mieux les passagers, ce qu'elle peut faire impunément, faute de concurrence. Nos touristes, qui avaient trouvé sale leur logement de Petrowsk, s'aperçurent bien vite qu'ils avaient plutôt perdu que gagné au change sur le *Turcoman*. Comme dit un proverbe allemand, ils s'étaient mis à l'abri de la pluie sous une gouttière. (*Aus den Regen in die Traufe gekommen.*)

Sans ce détail, leur traversée eût été des plus agréables, car le temps s'était remis au beau et la mer était comme un miroir. Le *Turcoman* côtoyait,

à une lieue environ de distance, le littoral du Daghestan. Au-dessus des contre-forts les plus rapprochés de la mer, on apercevait les cimes de quelques montagnes de l'intérieur, déjà couvertes de neige à cette époque de l'année. Dans l'après-midi, le steamer jeta l'ancre dans la rade de Derbent, mais seulement pour une heure. Les passagers ne purent donc visiter la ville *Porte de fer,* l'une des plus intéressantes du Daghestan. Ils ne virent ni la mosquée où Mahomet lui-même a prêché, apporté sans doute par un ange, car il n'y a aucune apparence qu'il soit venu autrement dans le pays; ni l'humble maisonnette, conservée avec un soin religieux, où Pierre le Grand a couché, quand il vint en 1722 visiter Derbent et la grande muraille du Caucase; ni les débris de cette muraille, «problème de granit» dont toutes les recherches des savants n'ont guère avancé la solution[1].

[1] Ce rempart, flanqué de tours, dont un grand nombre subsistent encore, et qui se reliait à celui de Derbent, barrait toute la partie du Caucase la plus voisine de la mer Caspienne, et relativement la plus accessible. Il était visiblement destiné à défendre la région transcaucasienne et la Perse contre les incursions des tribus nomades du Nord. Une tradition, qui n'est pas dénuée de vraisemblance, attribue la première construction de ce mur à Iskander (Alexandre le Grand), mais il a été évidemment réparé au sixième siècle de l'ère chrétienne par les nouveaux rois de Perse, et encore pendant le moyen âge. (Sur Derbent et la Grande Muraille, v. Petzholdt et A. Dumas, *le Caucase,* chap. XXVII à XXX.)

Vue de la rade, Derbent produit un effet magique. C'est toujours le tableau si bien décrit par Dumas; une cascade de maisons, tartares dans la ville haute, européennes dans la ville basse, qui descend du haut de la première chaîne de collines jusqu'à la plage, entre ces fameux remparts crénelés, à substructions pélasgiques, qui, dans l'espace de deux mille ans, ont occupé trois des princes auxquels l'histoire a justement décerné le surnom de Grand, le tzar Pierre, Chosroës, Alexandre. M. de Thielmann regretta vivement d'être obligé de sacrifier cette ville, et le parcours également intéressant du littoral jusqu'à Bakù par Kouba. Cette communication est desservie par une route soi-disant impériale, dans le genre de celle d'Achaltzich à Eriwan. Un officier de marine français, que M. de Thielmann avait rencontré dans le Daghestan, lui avait raconté qu'ayant voulu, quelques jours auparavant, passer en *tarantasse* par cette route impériale, il avait été obligé de faire porter sa voiture à bras, en forme de litière, dans les mauvais passages. Depuis, l'orage, dont les voyageurs avaient eu tant à souffrir, avait rendu ce chemin encore plus impraticable[1].

[1] Cet officier de marine, qui n'est pas nommé dans le récit allemand, était M. G. Visconti, lieutenant de vaisseau, qui, dans la guerre de 1870, servait à bord d'un bâtiment commandé par une personne de ma famille. Quelques jours après, les habitants de Bakù confirmèrent aux voyageurs la parfaite exactitude du récit de M. Visconti. B. E.

Ils furent témoins, dans cette rade, d'un phénomène particulier à la Caspienne, et qu'on leur avait signalé d'avance. Par un temps absolument calme, sur une mer en apparence des plus unies, le steamer fut tout à coup soulevé et violemment ballotté par une vague arrivant du large, si grande qu'on ne pouvait en apercevoir la limite à l'horizon.

« Le *Turcoman* démarra au coucher du soleil et fit route toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, le temps était absolument changé; la bise aigre, le ciel couvert, la lame courte et clapoteuse. Le littoral aussi présentait un tout autre aspect; au lieu des cimes neigeuses du Daghestan, c'était la côte plate et triste de la presqu'île d'Apscheron. Dans la matinée, le navire passa entre cette péninsule et le groupe non moins désolé des petites îles de Piralagai, d'où s'élèvent des vapeurs provenant des sources de naphte. Vers midi, le *Turcoman* doubla le cap Schachoff, point le plus saillant de la presqu'île, dont l'extrémité se recourbe comme une faux. Le mauvais temps retardait beaucoup la marche du vapeur; il était déjà quatre heures quand il s'arrêta enfin à la jetée de Bakù, terme de son voyage. Les passagers pour Lenkoran et la Perse furent transbordés sur un steamer d'un moindre tirant d'eau, le *Michel*, qui ne partait que le lendemain matin. Nous avions donc toute la soirée pour visiter la ville et la principale curiosité des environs, les

célèbres feux sacrés d'Apscheron, qu'il ne faut naturellement aller voir que de nuit. »

Alexandre Dumas a consacré deux chapitres (XXII et XXIII du *Caucase*) à Bakù et à ses feux. Pour expliquer l'origine du monument le plus curieux de Bakù, une tour qui s'élève au bord de la mer, et que, malgré son encolure peu svelte, on appelle la *tour de la Demoiselle*, notre grand romancier a recueilli ou plutôt improvisé une légende qui n'est autre chose qu'une variante tragique de l'histoire de Peau-d'Ane. Afin de gagner du temps, la fille du khan de Bakù demande à ce père trop tendre, non plus des robes couleur de lune ou de soleil, mais de lui faire bâtir pour sa demeure une tour d'une hauteur exceptionnelle; puis, quand ce donjon est construit, elle y monte et se précipite. M. de Thielmann a cru devoir protester sérieusement contre l'authenticité de ce récit, dont la couleur ne lui paraît pas suffisamment orientale. Il est certain que chez Dumas, souvent *la force* de l'imagination *prime le droit* de la vérité.

En comparant les deux descriptions des feux de la presqu'île d'Apscheron, faites à quatorze ans d'intervalle (1858-72), on est frappé du changement considérable qui s'est produit dans cet intervalle, et qui tend à modifier de plus en plus la physionomie de ces lieux célèbres. Ce changement est la conséquence des progrès rapides de l'exploitation indus-

trielle de ces feux, accolée au sanctuaire où ils reçoivent encore un simulacre de culte. Lors de la visite d'Alexandre Dumas, le temple des Parsis, vu de nuit, conservait encore quelque chose de son antique prestige ; il s'élevait seul, au milieu de cette plaine parsemée de flammes ondoyantes. Aujourd'hui, ces mêmes feux éclairent *à giorno* les bâtiments et les murs blanchis à la chaux de plusieurs fabriques, dont la plus considérable, l'usine Kokereff, est irrévérencieusement installée à côté du sanctuaire ! N'est-ce pas un signe bien caractéristique des temps, que cette mise en exploitation de ce lieu jadis entouré d'un si grand prestige, où l'adoration du feu dut naître de la terreur inspirée par des phénomènes d'ignition inexpliqués, et sans doute bien plus terribles qu'aujourd'hui ? Il est vrai que ce sol, autrefois sacré, se venge à sa manière des profanations de l'industrie. Le produit qu'il fournit en abondance est celui-là même dont s'arment les Vandales du dix-neuvième siècle. C'est du *pétrole* qui sort des usines d'Apscheron.

Ce fut dans la vaste cour de l'usine Kokereff que nos touristes mirent pied à terre, après avoir rapidement franchi en calèche les 17 verstes qui séparent Bakù de l'*Endroit du Feu*. Le contremaître, qui était justement un de leurs compatriotes, leur donna toutes les explications topographiques et techniques. L'endroit où se trouve le temple s'ap-

pelle *Sourachaneh*. La source de naphte la plus abondante est à quelques verstes de là, au lieu nommé *Bacharich;* elle monte à environ 35 pieds. Les autres sources sont plus faibles, et les moindres ne sont encore exploitées que par les Tartares, qui recueillent le naphte dans des cruches et le portent aux fabriques. Ces sources ne sont qu'indirectement en rapport avec les puits d'où les feux jaillissent, et qui sont le produit d'exhalaisons du naphte. Ces gaz, éminemment combustibles, circulent parfois très-longtemps dans les fissures de ce sol crevassé profondément et dans tous les sens, avant d'aboutir à l'extérieur. Dans beaucoup d'endroits, cette circulation souterraine est si active, qu'en creusant un trou au hasard et présentant au-dessus un tison, on fait immédiatement surgir un nouveau fanal. Pendant longtemps ces gaz n'avaient été employés qu'à des usages locaux, comme la cuisson du pain, l'éclairage des huttes et la calcination des pierres. Aujourd'hui, la fabrication du pétrole, opérée sur une vaste échelle, donne au gaz, ainsi qu'au naphte lui-même, une grande importance industrielle. On les emmagasine dans des réservoirs solidement maçonnés, munis de tuyaux qui les conduisent à destination. Dans l'usine, on se sert du gaz pour chauffer les chaudières à vapeur, les appareils de distillation, ainsi que pour l'éclairage. Il y en a tant, qu'on le laisse brûler jour et nuit dans la cour, comme

on fait dans l'enceinte du temple voisin, où cette illumination perpétuelle fut pendant bien des siècles considérée comme un prodige. Le naphte, à l'état primitif, est une substance qui ressemble à la graisse de voitures, de couleur verdâtre, puante et très-inflammable. Soumis à une double distillation, il devient tout à fait liquide, clair et incolore.

Jadis, transformé en un ciment indestructible, le naphte figurait dans la construction des grandes cités de l'Orient, de Ninive, de Babylone. Aujourd'hui, métamorphosé en huile de pierre ou pétrole, il semble destiné à en jouer un encore plus considérable, dans la destruction des Babylones d'Occident... *C'est la vengeance des esprits de l'abîme*, nous disait, peu de temps avant sa mort, Théophile Gautier.

Les produits de cette fabrication d'Apscheron trouvent un débouché facile en Russie, où le *kerosin* (pétrole) a presque complétement expulsé l'huile végétale de l'usage domestique, ainsi qu'il commence à faire en France. Comme l'arme légendaire de M. Prud'homme, le pétrole est utilisé pour servir la civilisation, « et au besoin pour la combattre ». On l'expédie d'Apscheron dans des caisses construites sur place à la mécanique. La matière première de cette fabrication est tirée du gouvernement de Wiazma, situé à plus de trois cents lieues

de là. Malgré cette grande distance, ce bois apporté par les voies fluviales et la mer Caspienne revient à meilleur marché que celui des forêts caucasiennes et même de celles du cercle de Lenkoran, qui commencent à vingt lieues seulement d'Apscheron, et s'étendent jusqu'à la mer. Cette anomalie s'explique par la difficulté qu'on trouve à faire exploiter ces forêts dans l'hiver. Les indigènes ne sont nullement propres à cette tâche, et des bûcherons russes coûteraient trop cher.

De la fabrique, on passa dans l'*Atesch-Gah* ou temple du feu. Le récit de la représentation religieuse donnée aux Allemands ressemble à celui de Dumas, sauf certaines variantes qui accusent un nouveau progrès dans la décadence. Depuis des siècles, la vieille religion iranienne n'a plus de sectateurs dans le pays. Elle ne s'est conservée que dans l'extrême nord-est de la Perse, chez un petit nombre d'hommes encore cruellement persécutés par les musulmans fanatiques, et chez les réfugiés persans de l'Inde (Parsis), qui pratiquent librement leur culte sous la protection de l'Angleterre. C'est Bombay qui envoie des prêtres à Apscheron; les Parsis ne veulent pas délaisser ce sanctuaire célèbre dans les fastes religieux de l'Iran. Mais, en 1858, ce temple avait encore trois desservants; en 1872, il n'y en avait plus qu'un seul, qui cumulait les fonctions de célébrant et de desservant. Après force

salutations et génuflexions devant l'autel illuminé, il exécuta le chant liturgique en s'accompagnant lui-même, faute d'acolyte, tantôt avec les cymbales, tantôt avec une clochette. Puis il consacra, devant une petite idole placée sur l'autel, des morceaux de sucre candi qu'il distribua aux assistants, à raison d'un rouble la pièce. Ce mage était un grand et bel homme, en robe et turban blancs. Seulement certains détails nuisaient un peu à la majesté de la cérémonie. Des images européennes grossièrement coloriées, de celles qu'on vend dans les foires d'Allemagne et de France, figuraient sur les murs du sanctuaire. Pour allumer le gaz avant l'office, autour de l'autel et sur l'autel, le prêtre eut recours à une grosse boîte d'allumettes chimiques sur laquelle on distinguait le nom du fabricant viennois. Nos touristes apprirent aussi que les dévots Parsis ne se ruinaient pas pour l'entretien du temple et du ministre. Les offrandes des rares pèlerins de l'Inde et de la Perse, et celles des curieux, ne suffiraient pas à cet entretien, car il ne vient pas chaque année plus de *cinq* voyageurs dans le Daghestan. Ceci nous a été affirmé par M. de Thielmann lui-même, dans la visite qu'il a bien voulu nous faire. Mais le prêtre trouve moyen de se faire un revenu supplémentaire, en louant le gaz de l'enceinte sacrée pour faire de la chaux! Il était réservé à notre siècle de voir des mages chaufourniers.

Pressés par le temps, nos touristes ne purent voir les *feux de mer* qu'a décrits Alexandre Dumas. Ce phénomène curieux et peut-être unique se produit artificiellement dans l'anse adjacente à « l'endroit du feu », par l'inflammation artificielle des gaz qui courent à la surface des flots saturés du naphte.

Le patron du *Michel* se trouva être encore un Allemand; il y en a partout aujourd'hui! Celui-là parut assez surpris de voir des compatriotes s'en allant en Perse par pur agrément. Il leur conseilla fortement de débarquer à Lenkoran, au lieu de pousser jusqu'à Astara comme ils en avaient l'intention. Il leur représenta que la mer était mauvaise, ce dont ils s'apercevaient de reste; que par un temps pareil leur débarquement et celui des bagages seraient plus que difficiles dans cette rade ouverte à tous les vents; que s'ils ne s'arrêtaient pas à Lenkoran, qui n'est d'ailleurs qu'à une dizaine de lieues en deçà d'Astara, ils ne pourraient plus descendre que sur le littoral méridional, et seraient probablement obligés d'aller jusqu'au point *terminus* de la traversée, à Astrabad (Asterabad), port situé dans l'angle sud-est de la Caspienne, ce qui les éloignerait du Tauris d'environ quatre cents lieues, et leur ferait tâter de la Perse beaucoup plus qu'ils ne voulaient. M. de Thielmann se rendit à ces excellentes raisons, au grand contentement

de l'interprète Ali, natif de Lenkoran, où il avait encore sa mère.

Comparé au *Turcoman*, le nouveau bateau était une merveille de confortable et de propreté. Il passa sans s'arrêter devant la rade de Soljan, située à l'embouchure du Kour, et couverte par le delta de ce fleuve. Aussi plusieurs bâtiments y avaient cherché un refuge contre le temps, qui était véritablement mauvais et promettait d'empirer encore. Cette embouchure est très-poissonneuse, et c'est de là que les chrétiens du Caucase tirent leur approvisionnement de carême. Enfin, après une navigation assez fatigante, le *Michel* s'arrêta à deux heures après midi devant Lenkoran, ville limitrophe de la nouvelle frontière, et qui a tout à fait conservé la physionomie persane. C'était là qu'allait commencer la dernière partie, et non la moins intéressante, de l'odyssée des trois touristes allemands.

XV

DE LENKORAN A TAURIS.

Débarquer à Lenkoran n'est pas chose facile. Le vapeur est forcé de s'arrêter à plus d'une lieue de la côte, tant cette côte est plate; et le transbordement des passagers ne s'opère pas sans difficulté quand la mer est dure. C'était précisément le cas ce jour-là; aussi, la frêle coquille de noix qui vint prendre nos voyageurs eut bien de la peine à accoster. Ils s'y jetèrent comme ils purent, et, après eux, on y jeta à la volée leurs paquets, « dont aucun, par bonheur, ne tomba dans l'eau ni sur leurs têtes ». Il s'agissait de gagner la plage, qui apparaissait à l'horizon comme un mince ruban de verdure. La petite embarcation roulait beaucoup; les rameurs invoquaient bruyamment Mahomet, Ali et autres saints du calendrier mahométan, et néanmoins n'avançaient guère. Ils finirent pourtant, non par atterrir, mais par arriver à un endroit où il restait trop peu d'eau pour ramer. Aussitôt, toute une escouade de drôles en guenilles se précipita pour emporter hors de l'eau voyageurs et bagages, et déposer le tout, non pas dans un endroit sec, car

rien n'était sec à Lenkoran, mais en plein dans la boue. On réclama les *trinkgelds* en nombre infini; c'était à croire que toute la population *lenkorienne* avait pris part au transport. Cette localité est naturellement humide, mais, quand un orage se met de la partie, elle ressemble à Poti; au Poti d'autrefois, tel que l'a décrit Alexandre Dumas dans les derniers chapitres de son *Caucase*, c'est-à-dire que, quand on n'enfonce que jusqu'à la cheville, il faut s'estimer fort heureux.

Lenkoran est une ville trop persane pour avoir une auberge; mais un petit employé russe offrit son *appartement*, et les voyageurs s'acheminèrent vers ce gîte, à travers une fondrière bordée de baraques en bois; c'était la grande rue. Le chef du cercle, auquel ils allèrent demander les moyens nécessaires pour quitter dès le lendemain « ses États », parut d'abord bien étonné qu'ils eussent eu la fantaisie d'y débarquer pour leur agrément. Quant à partir le lendemain, il n'y fallait pas songer par un temps pareil; les chemins étaient détestables, les rivières débordées, etc. « Nous répliquâmes qu'en effet le temps était tout à fait à la pluie, mais que c'était précisément une raison de plus pour partir avant que la pluie eût rendu les chemins tout à fait impraticables et gagner, par Astara, le plateau de l'Azerbeidshân. Là, il n'y aurait plus à craindre d'inondations; — au contraire!

Le fonctionnaire russe finit par promettre pour le lendemain une escorte de Cosaques et des chevaux, mais sans enthousiasme. Pour le flatter, je lui parlai des tigres de sa circonscription, auquel Alexandre Dumas s'est amusé à faire une belle réputation. Il y a beaucoup à en rabattre. Ces tigres persans sont bien moins forts, moins féroces que ceux des Indes, et ne s'attaquent jamais à l'homme. Il était déjà tard quand on se sépara; nous regagnâmes notre gîte sans accident, grâce à notre hôte, qui nous accompagnait avec sa lanterne, et nous fit éviter, toujours dans la *grande rue*, mainte place où il y avait de quoi enfoncer pour le moins jusqu'à la ceinture.

Le lendemain, les chevaux promis se firent beaucoup attendre, et la petite caravane ne put partir que vers dix heures du matin. La pluie avait cessé, le temps était doux, et l'on distinguait confusément à travers la brume les pentes boisées des montagnes. A la sortie même de la ville, un premier obstacle se présenta, la Lenkoranka, large, ce jour-là, d'une centaine de mètres, *non guéable* et courant avec une folle rapidité. On mit pied à terre; on dessella les chevaux, qui passèrent à la nage; le transit des voyageurs, des hommes de l'escorte et des *impedimenta* se fit en plusieurs fois au moyen d'un petit bateau creusé dans un seul tronc d'arbre. La Lenkoranka n'était pas si méchante qu'elle en avait

l'air. Il n'arriva qu'un seul accident : un des Cosaques, qui avait voulu faire le brave et passer sur son cheval, fut entraîné avec lui, mais il eut la chance de rencontrer plus bas un banc de sable sur lequel l'animal put reprendre pied.

Le chemin de Lenkoran à Astara côtoie d'abord la mer, et de si près, que les vagues venaient mouiller le sabot de nos chevaux. Du côté de la terre, des fourrés d'une végétation luxuriante alternent avec des flaques d'eau, couvertes de roseaux et peuplées d'oiseaux aquatiques. Nous distinguions des pélicans, des canards, des spatules à beau plumage blanc. Plus loin, on s'engagea dans un bois de grenadiers sauvages, chargés de leurs fruits mûrs : ce fruit est rafraîchissant et fébrifuge, deux qualités précieuses dans un tel pays. Après avoir franchi deux nouvelles rivières, l'une dans un bac, l'autre sur un pont qui semblait bien las de la vie, la caravane arriva encore d'assez bonne heure au poste d'Astara, situé sur l'Astaratschai, frontière actuelle de l'empire russe et des États persans. Le commandant militaire fit les mêmes difficultés que le chef du cercle. Il était impossible, disait-il, de franchir l'Astaratschai, bien plus dangereux que la Lenkoranka. Il n'y avait donc aucun moyen de passer sur la rive persane, où se trouvait le meilleur chemin, ou plutôt le seul, car celui de la rive russe était si dangereux en certains endroits, qu'il n'y fallait pas

songer. Malgré ces observations, nous insistâmes pour partir le lendemain matin. Nous fûmes accueillis par un oncle de notre interprète; celui-ci avait de la famille un peu partout dans ce pays. »

Cet oncle était un ancien marchand nommé Mirza Nesrullah, jadis établi à Chemaki. Un tremblement de terre ayant englouti sa maison et ses marchandises, ce pauvre homme était revenu à Astara, son pays natal, et y vivotait en faisant la commission. Il reçut de son mieux les nobles étrangers, et les régala d'un saumon pêché instantanément à leur intention dans l'Astaratschai. M. de Thielmann, qui note avec beaucoup d'exactitude les incidents culinaires, remarque que ce poisson fut le dernier dont ils mangèrent dans ces contrées, les Persans étant essentiellement ichthyophobes.

« La journée du lendemain (17 octobre) fut féconde en tribulations. L'Astaratschai était réellement infranchissable, et la communication régulière avec la Perse interceptée. Il s'agissait donc de remonter par la rive russe cette rivière jusque dans le voisinage de sa source, où l'on pourrait enfin passer la frontière et rejoindre quelque part, sur le plateau supérieur, la route d'Astara à Tauris par Ardabil.

Le commandant d'Astara avait mis à notre disposition pour cette course aventureuse, outre les chevaux et leurs conducteurs indigènes, une escorte de vingt-quatre Cosaques pour nous accompagner jus-

qu'à Kaschbinsk, le dernier poste russe en amont. Là, nous trouverions sûrement un relais envoyé par le *ketschouda* ou magistrat du village persan le plus voisin, qu'il disait avoir fait prévenir. Je me méfiais un peu de ce ketschouda; à tout hasard, je fis demander aux conducteurs d'Astara pour quelle somme ils consentiraient à pousser au besoin jusqu'à Ardebil; leurs prétentions furent si exorbitantes que j'en demeurai là, m'en remettant à la Providence pour la suite du voyage.

Tout alla encore assez bien en plaine, quoique le sol fût terriblement marécageux. Le temps était couvert, mais doux; le paysage ne manquait pas de caractère. Les habitations qu'on rencontre sur cette zone du littoral, resserrée entre les montagnes et la mer, sont, comme celles de l'Indo-Chine et de la Polynésie, fondées et fort exhaussées sur pilotis et accessibles seulement avec des échelles, tous ces terrains étant fréquemment submergés à une grande profondeur. La végétation, des plus vigoureuses, diffère déjà sensiblement de celle du nord de la Transcaucasie. Ainsi, on ne voit plus ni plantes grimpantes, ni buis, ni lauriers. Les animaux mêmes commencent à ressembler à ceux des climats tropicaux; les bêtes à cornes, par exemple, rappellent le zébu indien. De temps en temps, nous passions devant l'un des postes échelonnés sur la frontière; à l'approche du détachement cosaque, conduit par

le commandant en second d'Astara en grand uniforme, les soldats sortaient et présentaient les armes.

Cependant le chemin devenait de plus en plus pénible, à mesure qu'on se rapprochait des montagnes. Il fallait tantôt patauger à travers des rivières inondées, tantôt franchir des torrents ou marcher à la file sur une arête glissante, surplombant de part et d'autre des cours d'eau impétueux et peut-être profonds. Le passage de l'Istisou, le plus considérable de ces affluents de l'Astaratschai, fut particulièrement difficile et eût même présenté de sérieux dangers à des cavaliers novices ; nous en fûmes quittes pour un bain à peu près complet.

Il nous fallut quatre heures de marche pour faire seulement dix-huit verstes et atteindre Kashbinsk, le dernier poste russe sur l'Astaratschai. C'était là qu'auraient dû se trouver les chevaux envoyés par le ketschouda persan. Mais, pour un motif ou pour un autre, il n'avait pas donné signe de vie. De plus, Kashbinsk n'était qu'un poste *futur*, dans un lieu d'ailleurs absolument désert. Il ne s'y trouvait qu'un ouvrier russe et deux manœuvres persans, travaillant à poser la charpente du corps de garde en construction. Le commandant de l'escorte, qui, pendant toute la route, avait paru de fort méchante humeur, nous dit lestement de prendre patience, que sûrement le relais persan allait

arriver ; puis, sans autre explication, il tourna bride et disparut avec ses hommes. D'autre part, les conducteurs d'Astara devenaient insolents. Eux aussi voulaient repartir, et, par conséquent, être payés tout de suite. Un peu étourdi d'abord de toutes ces péripéties, je me remis bien vite et tins tête à l'orage. Nous étions convaincus que le ketschouda était un mythe, et n'avions nulle envie de faire une entrée triomphale en Perse avec nos caisses sur le dos, d'autant plus qu'entre nous et la frontière se dressait un escarpement haut d'au moins 1,700 mètres. Je signifiai donc à ces gens d'Astara qu'en raison des circonstances, je ne les payerais pas présentement, ni ne leur permettrais de s'en aller ; qu'ils auraient le lendemain à nous transporter jusqu'à la première localité persane où il serait possible de se procurer d'autres chevaux ; que, de plus, j'entendais demeurer seul arbitre du supplément de prix ; enfin que si le lendemain matin il manquait à l'appel un seul homme, un seul cheval, je retournerais à Astara porter plainte. Ce *speech* énergique, interprété et commenté par Ali, obtint un succès complet. »

On tâcha de s'arranger pour passer la nuit le moins mal possible. Les Européens s'installèrent dans un magasin à fourrages, le seul bâtiment dont la toiture fût posée. Pour le repas du soir, il fallut se contenter de l'*erbwurst* et du riz préparé à la mode du pays, c'est-à-dite réduit à un petit volume

par une cuisson préalable en une sorte de pâte, qui a la consistance de notre pain de ménage. Ainsi préparé, cet aliment est commode pour emporter en voyage, mais souvent pénible pour les estomacs européens. Le temps était froid, la pluie tombait de nouveau en abondance; mais le bois ne manquait pas, et nos touristes se réconfortèrent tout à fait, en donnant une chaude accolade à leur fidèle compagne, l'outre de vin de Cachétie.

Le lendemain, au point du jour, ils poursuivirent vaillamment leur ascension, en dépit de fréquentes et violentes averses. Ils s'élevaient sur le contre-fort qui sépare l'Astaratschai de l'Istisou, gravissant tantôt des marches grossièrement taillées dans le roc, tantôt des pentes escarpées, que la pluie rendait glissantes. Dans quelques endroits, il fallait défiler un à un sur une arête entre deux précipices; ailleurs, on cheminait à volonté à travers les rochers. Malgré leur piètre apparence, les chevaux faisaient l'admiration des touristes par leur sûreté d'instinct et la dextérité avec laquelle ils se tiraient des plus mauvais pas. Dans les moments de relâche, quand le temps s'éclaircissait quelque peu, on avait de magnifiques échappées de vue sur les gorges boisées des montagnes et sur la mer...

« Cependant, plus on avançait, plus l'escalade devenait pénible et la chaleur accablante, en dépit du mauvais temps. Bêtes et gens étaient à bout de

forces, quand la caravane atteignit enfin un petit plateau situé un peu au-dessous de la crête, indiqué sous le nom de Rizabagh dans la carte de l'état-major russe. A partir de là, le sentier devient plus facile. Il décrit une courbe vers le sud et franchit enfin, tout près de sa source, cet Astaratschai qui nous avait contraints de faire ce pénible détour, et qui, à cette hauteur, n'est encore qu'un gentil ruisseau tout à fait inoffensif. Il était à peu près trois heures de l'après-midi quand nous abordâmes le territoire de Sa Hautesse le schah de Perse, par un endroit où nul Européen n'avait certainement passé encore. Un peu au-dessus, nous franchîmes un col de 6,500 pieds d'altitude; il nous amena sur l'autre revers de la chaîne qui sépare la région Caspienne de l'Iran. »

Ces montagnes, escarpées et hautes de plus de 2,000 mètres, par rapport au littoral de la mer Caspienne, confinent de l'autre côté, par des déclivités insensibles, au plateau de l'Iran, dont le niveau leur est à peine inférieur de 500 mètres. Aussi, dès qu'on a dépassé le point culminant, le pays change complétement d'aspect, et nullement à son avantage. D'une région pittoresque et bien boisée, on se trouve transporté subitement en plein désert. Le ciel était toujours couvert; aussi nos touristes cherchèrent vainement à l'horizon, en face d'eux, l'une des plus hautes cimes de la Perse, le

Sawalandagh, dont ils n'étaient éloignés que d'une dizaine de lieues, et qu'on aperçoit fort bien à cette distance quand le temps est clair.

Ils traversèrent sans s'arrêter un premier village persan, au milieu d'une population ébahie, et se dirigèrent sur Namin, où, d'après le rapport d'Ali, ils avaient espoir de trouver un gîte possible. Cette misérable bourgade, qui pourtant figure sur toutes les cartes, est à peu près à moitié chemin d'Astara à Ardebil. Ali, qui avait débuté dans le monde des affaires en allant à dos d'âne vendre à Ardebil des oranges du littoral, avait souvent rencontré sur la route, accompagné d'un nombreux cortége de serviteurs, un noble persan qui habitait Namin, et passait pour aussi hospitalier qu'opulent. Cette fois, nos voyageurs n'éprouvèrent point de déception; le messager qu'ils avaient expédié en avant revint leur dire que *sultan Achmet-Chan* serait fort heureux et fort honoré de les recevoir.

Ils mirent donc pied à terre devant sa maison, grande mais nullement monumentale, franchirent un escalier remarquablement roide, comme tous les escaliers persans, qui les conduisit à l'appartement déjà préparé pour eux. Dans ce local, les portes vitrées, un mobilier composé d'une table et de chaises en fer creux semblables à celles de nos jardins publics, témoignaient des aspirations du propriétaire à la civilisation européenne. La visite

chez ce propriétaire hospitalier fut assez courte ; ce jour-là était précisément un vendredi, il se faisait tard, et Achmet-Chan, en bon musulman, allait partir pour la mosquée. Un mollah accroupi dans un coin, et absorbé en apparence par la lecture du Coran, lançait à la dérobée de farouches regards sur les *giaours*.

A la grande surprise des nobles étrangers, le souper fut servi à l'européenne, avec couteaux, fourchettes et assiettes de porcelaine. En revanche, les mets appartenaient à la plus pure cuisine persane. Il se composait d'un plat de *tschillaw* ou riz cuit à l'étouffée, dont M. de Thielmann parle avec enthousiasme, de plusieurs ragoûts de mouton, de crème, de légumes et de fruits, avec du sorbet pour unique boisson. On prépara ensuite des lits de camp très-confortables, et les voyageurs ne tardèrent pas à s'endormir, bercés par le murmure de la prière du soir qui leur arrivait de la mosquée voisine.

Le lendemain, ils eurent avant le départ une plus longue entrevue avec leur hôte. « Celui-ci, par politesse ou par amour-propre, avait jugé à propos de s'affubler d'un habit de général russe avec de grosses épaulettes, qui faisait un effet si bizarre avec sa culotte jaune et le reste du costume persan, que nous avions quelque peine à conserver notre sérieux. Ajoutons que le nez, dont la teinte cramoisie dénonçait son propriétaire comme ne s'abreuvant

pas exclusivement de sorbets, était orné d'une superbe paire de lunettes bleues. Comme Achmet-Chan avait parlé du titre de *Seif-el-mulk* ou glaive de l'empire, dont le schah l'avait gratifié, je lui fis demander si cet uniforme, qui lui allait si bien, n'indiquait pas une haute position dans l'armée. Il répondit que, malgré son titre belliqueux, il n'était pas du tout militaire, et que cet habit russe n'était qu'un élégant costume de fantaisie dont il se parait dans les occasions extraordinaires comme était celle-là. » Il leur fit aussi quelques questions sur la guerre franco-prussienne. Nos désastres ont profondément impressionné les Orientaux; M. de Thielmann a trouvé jusque dans les cellules des moines arméniens d'Etschmiadzin des gravures anglaises et autres représentant les principaux événements de 1870. Enfin, après force remercîments, compliments, congratulations et félicitations, quand le *kalian*, pipe à long tuyau flexible, eut été passé trois fois à la ronde en signe d'adieu, les touristes prirent congé de leur généreux hôte, qui avait eu soin de leur faire tenir prêts des chevaux pour Ardebil, et une escorte d'honneur.

« De Namin à Ardebil (23 verstes), la physionomie du pays reste la même. C'est toujours une plaine triste et aride, d'un brun jaunâtre, où les habitations et les habitants ont l'air misérable. Pourtant cette contrée a dû être autrefois plus

prospère, car on passe sur plusieurs anciens ponts de pierre, aujourd'hui inutiles, attendu que les cours d'eau sur lesquels ils étaient jetés ont pris d'autres directions. Ces eaux viennent du Sawalandagh, que nous contournions à quelques lieues de distance. Nous apercevions distinctement à l'horizon la base de cette montagne, mais non son sommet, encore couvert ce jour-là d'épais nuages. On attribue l'état visible de détresse et d'abandon de cette contrée aux dévastations périodiques des tribus nomades de Turcomans qui viennent de la steppe de Maghon, située dans l'angle de la mer Caspienne et du Kour inférieur.

L'apparition de notre cavalcade à Ardebil produisit une sensation profonde. Tous les ouvriers du bazar quittèrent leurs travaux comme un seul homme, et nous suivirent tumultueusement jusqu'à l'habitation du *tapirbaschi* ou consul russe. Ces agents ont un double caractère. En même temps qu'ils représentent diplomatiquement le gouvernement russe vis-à-vis de l'autorité persane, ils le représentent administrativement vis-à-vis des colons d'origine transcaucasienne, Géorgiens, Arméniens ou Tatars, établis en Perse, mais dont la Russie s'est réservé le protectorat. Or, comme ces colons sont fort nombreux dans le nord de la Perse, presque toutes les villes ont leurs tapirbaschis, personnages souvent plus considérables en fait que les fonction-

naires persans. Pendant les deux jours qu'il passa à Ardebil, M. de Thielmann eut l'occasion de voir et de faire causer bon nombre de ces protégés de la Russie; tous s'applaudissaient de leur situation, et disaient pis que pendre des ministres du shah, et du shah lui-même. Il n'est pas difficile de voir que, par cette institution des tapirbaschis, la Russie prépare la voie à de nouvelles annexions.

« Nous visitâmes dans l'après-midi le bazar et les environs d'Ardebil. Cette ville est en pleine prospérité; le nombre de ses habitants, qui n'était en 1843 que de 4,000, est de plus de 20,000 aujourd'hui. Tous les objets usuels y sont à bon marché; ainsi une jaquette en peau de mouton est cotée au bazar 4 *qrans;* un bonnet *idem,* un qran; une paire de bons souliers en cuir, un demi-qran. (Le qran ne vaut guère plus d'un franc.) On peut aussi se procurer à des prix très-modiques des pots et des plats en cuivre, fabriqués sur les anciens types du pays, tandis que dans d'autres localités de la Perse, les ouvriers ne travaillent plus que d'après des modèles venus d'Europe. Ceux d'Ardebil tirent leur minerai de cuivre des mines de Karadagh; il leur revient à si bon marché, que le coût des objets fabriqués ne dépasse guère celui de la matière première en Europe.

La prospérité d'Ardebil s'explique par sa situation dans le voisinage de la mer, sur la grande

communication d'Astara à Tauris, qui lui assure le transit du commerce russe dans l'Adjerbeidshân. L'aspect de la ville n'en est pas plus agréable : sauf quelques saulaies sur les bords d'une petite rivière qui sort du Sawalandagh et se traîne péniblement vers l'Araxe, on chercherait vainement, à plusieurs lieues de distance aux alentours, un arbre ou un buisson. Ardabil possédait jadis une forteresse construite par des ingénieurs français au commencement de ce siècle. Prise d'assaut par Paskiewitch, en 1828, elle est encore dans l'état où il l'a laissée. Ses ruines servaient d'abri à une troupe de mendiants, et les quelques soldats persans qui étaient censés garder cette citadelle démantelée nous tendaient aussi la main sans le moindre scrupule.

Le *tscherwadar* ayant demandé vingt-quatre heures pour les apprêts du voyage de Tauris, nous en profitons pour visiter en détail la principale curiosité d'Ardebil, le mausolée d'un grand saint du mahométisme, Chéik Séfi, mort en 1334. Le mollah, gardien de ce monument, n'en ouvrit la porte aux infidèles qu'après bien des pourparlers et des subterfuges. Quoique fort dégradé, ce mausolée est encore un des plus beaux monuments qui restent de l'émaillerie persane, si florissante au moyen âge. On y remarque surtout, à l'extérieur, des inscriptions en blanc sur fond bleu d'outremer, de l'effet le plus heureux. L'intérieur de l'édifice n'est pas

moins intéressant. Le sol est recouvert de tapis très-anciens, d'un travail curieux ; on y voit aussi de grands vases en bronze, fins de ciselure, et d'une forme très-originale. Derrière un grillage doré, on aperçoit le cercueil de Chéik Séfi enveloppé d'étoffes précieuses. Dans une chapelle latérale se trouve un autre saint, Chéik Ismaël : son tombeau est un travail précieux de mosaïque, en bois, ivoire, perles et or.

Chéik Séfi était non-seulement un dévot, mais un savant et un antiquaire. Il avait formé une belle collection de manuscrits que les Russes ont emportée en 1828 comme dépouilles opimes, et qui fait partie aujourd'hui de la bibliothèque de l'Ermitage. Mais le mausolée d'Ardebil recélait un autre trésor qu'ils y ont laissé, n'en soupçonnant pas alors la valeur. C'est une collection d'anciennes porcelaines chinoises et persanes, offertes par les schahs, et comprenant au moins 2,000 pièces. Il doit y avoir là des spécimens précieux des plus belles époques de cette industrie, comme dans le fameux musée céramique du Palais d'Été, saccagé en 1860. Malheureusement ces belles porcelaines, entassées dans une salle voisine du mausolée, y demeurent dans un état de complet abandon, à peine visibles sous une couche de poussière, et plusieurs des plus belles pièces sont brisées ou écornées.

Ardebil possède encore une curiosité d'un genre

tout autre, et dont nous eûmes le bonheur de ne pas faire la connaissance. C'est une rareté entomologique, une variété particulière de punaise dont la morsure est, paraît-il, sinon mortelle, au moins très-malsaine et douloureuse, surtout pour les Européens, car les indigènes s'en aperçoivent à peine, vu la grande habitude.

Pour voyager en Perse, où il n'existe ni routes carrossables ni relais, le mieux est de s'adresser, comme nous avons fait, à un tscherwadar ou entrepreneur. Ces individus ne sont pas de simples loueurs, mais plutôt des espèces de camionneurs à dos de cheval ou de mulet, et qui opèrent, à prix défendu, le transport des voyageurs et des bagages. Pendant toute la durée du voyage, la nourriture et l'entretien des chevaux, le chargement et le déchargement des colis concernent exclusivement les gens du tscherwadar. Ils s'acquittent de cette tâche *tout en paix*, comme disent les paysans normands, mais avec une rare dextérité. Les paquets sont déposés en équilibre sur de grands bâts garnis de paille, qui recouvrent le dos de l'animal presque en entier, et si solidement et adroitement arrimés, que rien ne se défait ni ne s'abîme en route. Le prix de location des chevaux varie de deux à trois qrans par jour et par cheval. La longueur du voyage est évaluée sur le pied de cinq à six *farsak* par journée. Cette mesure était déjà usitée, et sous le même nom, du

temps de la retraite des Dix-Mille. Seulement il y a de grands et de petits farsak, comme il y avait en France des lieues de diverses longueurs avant l'établissement de l'unité métrique. La moyenne du farsak est d'un mille d'Allemagne (environ 8 kilomètres). Les chevaux fournis par les tscherwadars sont excellents de toute manière, et admirablement soignés.

Il y a bien quelques ombres à ce tableau. Premièrement, ces entrepreneurs ne se piquent ni de politesse ni de probité, et il fait bon être sur ses gardes quand on traite avec eux. Secondement, leurs gens s'occupent exclusivement des chevaux et des bagages. Le voyageur ne peut aucunement compter sur eux, soit pour son service personnel, soit pour l'approvisionnement et les détails culinaires ; ils le verraient mourir de faim sans en prendre le moindre souci. En troisième lieu, le tscherwadar est autoritaire au premier chef ; il s'arrête où il veut, part à l'heure qu'il veut, sans consulter ses voyageurs. Enfin, il a un autre défaut, particulièrement agaçant ; jamais il ne commencera l'œuvre longue et minutieuse du chargement si le voyageur n'a pas, au préalable, roulé et empaqueté jusqu'au moindre de ses colis. Ce système peut avoir son utilité au point de vue du chargement, mais son application trop rigoureuse devient souvent insupportable dans la pratique. Par exemple, si le départ est pour quatre

heures du matin, dès minuit le tscherwadar réveille en sursaut ses voyageurs pour qu'ils préparent leurs bagages, etc.

Celui d'Ardebil, qui nous loua huit chevaux pour Tauris (distance 218 verstes), était un peu plus poli que ses confrères, et plus honnête aussi. Par exemple, l'exactitude n'était pas son fort : le 21, jour fixé pour le départ, son chargement ne fut terminé qu'à dix heures du matin. On nous adjoignit une escorte composée *d'un seul homme*, vraie panoplie ambulante. Il portait notamment un ancien fusil d'une longueur démesurée, muni d'une baïonnette à deux branches. Je ne m'expliquais pas bien d'abord le but de cet appendice ; sa destination était, comme je l'appris plus tard, de faire, en cas de mauvaise rencontre, office de fourchette pour appuyer l'extrémité de la canardière, trop lourde pour qu'on pût en faire usage autrement ! Nous eûmes bientôt la preuve que notre *escorteur*, nonobstant son arsenal, était un poltron fieffé. »

En sortant d'Ardebil, le convoi remonta le vallon monotone du Balyclysou, et, après un trajet de quarante verstes, atteignit dans l'après-midi Nêv ou Nijar, où l'on devait passer la nuit. A l'entrée de ce village, un des habitants, d'apparence respectable, aborda les étrangers, et les pria de vouloir bien accepter l'hospitalité dans sa pauvre maison. Ils s'empressèrent de déférer à cette invitation, d'une

couleur tout à fait biblique, et passèrent la nuit dans une chambre garnie de nattes, et remarquable par sa propreté, genre de luxe rare en Orient.

Le lendemain, après avoir fait leurs ablutions en plein air à une fontaine, au milieu des indigènes ébahis qui ne perdaient pas un de leurs mouvements, ils remontèrent à cheval. Ce jour-là, ils avaient à franchir un premier contre-fort d'une hauteur médiocre, prolongement de la base du Sawalandagh. Ce contre-fort, dont l'ascension dure une heure à peine, sépare le Balyclysou, tributaire de l'Araxe, de l'Adschytschai, qui va se jeter dans le lac d'Ourmiah. Après avoir franchi une nouvelle rampe assez escarpée, et traversé un village entouré de jardins, ils gravirent une nouvelle colline, qui domine la vaste plaine de Serab. De ce point, la vue est fort belle. Cette région semble bien arrosée, fertile et assez peuplée. L'horizon est bordé au sud par de hautes montagnes escarpées; au nord, par des collines gracieusement ondulées, qui se relient au Sawalandagh et aux monts plus lointains de Karadagh (anciens monts *Choatras*).

Après un trajet de 53 verstes, qui parut d'autant plus long à nos touristes qu'ils essuyèrent en chemin une forte averse, ils atteignirent les premiers jardins de Serab. Ces jardins, vastes et entourés de murs élevés et en bon état, semblent annoncer une grande ville. Serab n'est pourtant

qu'une bourgade agréablement située sur l'Adschytschai, et qui possède des eaux minérales assez fréquentées. Bien entendu, il n'existe là rien qui ressemble à un établissement thermal. Les malades s'installent au caravansérai, s'ils n'aiment mieux demeurer sous des tentes, et ils vont aux sources quand et comme il leur plaît. Les habitants étaient moins hospitaliers dans cet endroit que dans le précédent, et nos voyageurs eurent quelque peine à s'y loger. Ils finirent par s'arranger, moyennant finance, avec un grave musulman, porteur d'un gigantesque turban vert et d'un nez non moins monumental. L'intérêt fit taire chez lui les scrupules religieux ; il installa les infidèles dans un compartiment inoccupé d'une grande écurie et leur servit le repas le plus copieux qu'ils eussent fait depuis longtemps. On ne saurait croire quel rôle important les préoccupations de la vie matérielle tiennent, par la force des choses, dans un voyage en Orient, et quels regards, chargés à la fois de tendresse et de menaces, lance alors à un mouton bien gras l'homme le plus poétique !

« Le lendemain, nous suivîmes pendant quelque temps, au départ, le cours de l'Adschytschai, que nous franchîmes à quelques verstes au-dessous de Serab. Pendant cette matinée, pour la première fois depuis bien des jours, le ciel était entièrement dégagé de nuages. En nous retournant, nous voyions

enfin, de la base au faîte, le Sawalândagh, si longtemps caché dans la brume : c'est un cône allongé en forme de pain de sucre, qui produit peu d'effet, malgré sa hauteur de près de 5,000 mètres. Il n'en est pas de même d'une autre montagne qui se dresse directement en face de nous, le Sehaend, qui dépasse également la limite des neiges éternelles ; ce massif escarpé et grandiose tient une large place à l'horizon.

La carte russe de la Perse, la plus détaillée qui existe, cesse d'être exacte dans ces parages. Entre Serab et Kolah, la dernière station avant Tauris, nous avons distinctement vu des montagnes dont il n'existe pas de trace sur cette carte, et les distances y sont mal indiquées. En quittant la vallée de l'Adschytschai, on entre pour longtemps dans une steppe aride, qui a l'air d'être couverte de neige : c'est du sel cristallisé, qui craque sous les pieds des chevaux. Un misérable village, nommé Kourkendi, interrompt seul l'uniformité de ce désert, où les squelettes des chevaux tombés en route font l'office de poteaux indicateurs. Pendant cette traversée, nous vîmes se former sur plusieurs points de l'horizon des orages locaux qui ne nous atteignirent pas, sauf un seul qui éclata sur nous avec une grande violence, mais heureusement ne dura guère. A la suite de cette tourmente, nous avons eu le spectacle d'un de ces rares et curieux phénomènes de réfrac-

tion connus sous le nom de *parhélie*, qui font apparaître à la fois deux soleils. »

Cette traité est beaucoup plus longue que les précédentes; il était déjà tard quand la cavalcade quitta enfin la steppe pour la région des montagnes. Il fallut encore traverser une vallée profonde, celle de l'Oadshanstibai, avant d'arriver à Kolah. Nos touristes avaient parcouru ce jour-là 65 verstes. Kolah n'est qu'un méchant village, dont l'unique maison logeable était entièrement occupée ce soir-là par des marchands. Mais Ali, qui marchait en avant, avait fait à ces pauvres diables une description si terrible de ses patrons, qu'ils s'empressèrent de faire place nette pour ne pas se trouver en contact avec des gens aussi formidables.

Il restait encore 60 verstes à faire jusqu'à Tauris; aussi l'on partit avant l'aube pour arriver de jour.

Les voyageurs étaient d'autant plus pressés d'arriver, qu'ils se trouvaient à court de vivres. Le reliquat des provisions emportées d'Ardebil avait passé au dîner de la veille. Le village d'Arischtenâb, où ils essayèrent de déjeuner, ne leur fournit qu'un peu de mauvais pain, du beurre de brebis rance et du miel sauvage. Quoique pris en terre médique, ce repas n'était rien moins qu'un festin de Balthazar. Ils côtoyèrent ensuite un petit lac, qui disparaissait littéralement sous une masse d'oiseaux aquatiques.

Bientôt ils distinguèrent à l'horizon les poteaux du télégraphe électrique des Indes ; ils bordent la grande communication de Tauris à Téhéran, que celle d'Ardebil rejoint à cinq milles de Tauris. L'établissement du télégraphe devance ainsi en Orient celui des routes carrossables. La rencontre des poteaux, des fils dans un pareil pays produit une impression saisissante. Ce sillon qu'ils tracent parmi ces populations apathiques et ces solitudes, c'est la prise de possession du temps et de l'espace, la conquête la plus avancée de la civilisation, conquête définitive, — si toutefois il plaît à Dieu que la dépravation humaine ne vienne pas encore cette fois à la traverse.

XVI

TAURIS.

« Cette communication sur Téhéran, la plus fréquentée de la Perse, offre un coup d'œil des plus animés et encore très-oriental, en dépit du télégraphe. Pendant le trajet de cinq milles que nous avons fait sur cette route jusqu'à Tauris, nous rencontrions à chaque instant des caravanes de chameaux, de chevaux et d'ânes, tantôt en marche, tantôt au repos. Les coteaux voisins de la route étaient littéralement couverts de chameaux au pâturage. Les ânes, encore plus nombreux, sont généralement grands et forts; on leur fend les naseaux jusqu'à la moitié de la longueur totale du nez. Cette opération profite, dit-on, à leur santé, mais les enlaidit fort. Les règlements sur la voirie ne sont pas même encore à l'état de projet dans ces parages; aussi l'on trouve à chaque instant, sur la route et jusque dans les écuries des caravansérais, des animaux morts ou moribonds.

Cette région si fréquentée, et dans laquelle les moyens de transport sont relativement faciles, n'en avait pas moins effroyablement souffert d'une disette

récente, comme en faisaient foi de nombreux cimetières improvisés sur les bords de la route. Mais la dernière moisson avait été abondante, et les survivants ne se souciaient pas plus des maux passés que des mesures à prendre pour en prévenir le retour. C'est en Perse qu'il faut aller chercher maintenant le type le plus accompli de cette apathie orientale, fortement battue en brèche dans l'empire ottoman depuis un demi-siècle. Sejdabad, village d'une certaine importance, situé presque aux portes de Tauris, nous offrit un témoignage non équivoque de cette incurie. Il y avait là un ancien carrosse aux armes du schah (le lion et le soleil), piteusement engravé et abandonné depuis plusieurs mois au beau milieu de la route. Il y est probablement encore, si l'on n'en a pas fait du feu depuis. Cette épave était un souvenir de la fantaisie qu'eut un jour le prince héritier de partir en carrosse de Tauris pour Téhéran. Dès Sejdabad, il dut abandonner la malencontreuse voiture échouée dans cette fondrière, et poursuivre sa route à cheval.

C'est aussi dans cette localité que les voyageurs de distinction font leurs ablutions et changent de vêtements avant d'entrer en ville. Nous étions encore plus éloignés du but que nous ne pensions, d'après les indications de la carte russe. Il fallut suivre encore une vallée, gravir et redescendre plusieurs collines. Le soleil était tout à fait sur son déclin

quand, parvenus au sommet d'une dernière rampe, nous nous trouvâmes soudain en présence d'un océan de maisons et de jardins qui se déroulait à nos pieds. C'était enfin la cité fameuse, improprement appelée *Tauris* dans les géographies européennes, et dont le véritable nom est *Tèbriz* (fébrifuge), qui lui fut donné dans le moyen âge à cause de la salubrité de son climat. Il nous restait encore plus d'un mille à faire à travers quantité de rues et de ruelles, avant d'atteindre la maison d'un des principaux négociants, Suisse d'origine, auquel nous étions recommandés. Ce négociant, qui habite Tauris depuis nombre d'années, est M. Würth, représentant la maison Ziegler et Cie, de Manchester, qui exporte en Orient d'énormes cargaisons de cotonnades. » C'est ainsi que les Anglais comprennent la civilisation.

Nos touristes arrivaient justement à l'heure du dîner. C'était une charmante entrée en matière pour des gens qui chevauchaient depuis quatre heures du matin, et avaient fait un déjeuner plus que frugal. Aussi ils prirent leur large part d'un repas servi à l'européenne et arrosé d'un vin du cru qui a le bouquet du meilleur marsala.

« Le soir, toute la petite colonie européenne de Tauris se réunit chez M. Würth ; il y eut raout et feu d'artifice, sur la terrasse, en l'honneur des arrivants. Le feu d'artifice est le divertissement favori

des Persans. Dès que la nuit est venue, on ne voit de toutes parts que flammes de Bengale, bombes et fusées. Ce coup d'œil est joli, mais assez peu rassurant d'abord pour les étrangers. Les artificiers persans ne prennent pas plus de précautions que si cette ville était entièrement construite en pierre et en fer, et non en bois et en pisé.

La colonie européenne se composait alors de vingt-deux personnes, négociants ou agents consulaires, plus les femmes et les enfants. L'Angleterre, la Russie, la Turquie ont là des consuls généraux; la France y a aussi un consul, dont la principale occupation est de défendre les missionnaires catholiques installés près de Tauris, sur les bords du lac d'Ourmiah, contre les chicanes des missionnaires protestants patronnés par l'Angleterre. Depuis quelque temps, la Belgique a établi aussi un consulat à Tauris... Le consul général de Turquie est un gros réjoui, renommé pour son esprit et plus encore pour son savoir-faire; or, dans ce pays-là, le savoir-faire passe avant l'esprit. Tout musulman qu'il est, un verre de vin ne lui fait pas peur.

Toute cette colonie se tient dans le même quartier : l'un de ses priviléges est d'avoir une garde d'honneur, fournie par la garnison persane. De temps à autre, mais surtout le dimanche, les Européens, précédés de leur garde d'honneur, vont se promener en ville, marchant à pas comptés comme

Villa du Prince Héritier, près Tauris.

(P. 269.)

s'ils suivaient un convoi; une allure plus accélérée serait une grave infraction aux usages du pays. Les costumes de ces gardes, et généralement de tous les soldats persans, sont des débris de vieux uniformes européens achetés à vil prix dans les friperies allemandes, anglaises et françaises, par des industriels qui les revendent au schah comme s'ils étaient neufs. N'oublions pas un détail caractéristique: en fait, les soldats qui composent cette garde d'honneur n'ont pour vivre que ce qu'ils reçoivent des Européens. L'argent de leur solde est bien fourni par le schah, mais reste dans la poche du commandant.

Dans une de ces excursions processionnelles, dont nous faisions partie, on poussa jusqu'à la villa d'été du prince héritier. Ce prince, gouverneur de l'Adjerbeidshânn, venait d'être appelé à Téhéran, auprès de son père, qui se préparait à faire ce voyage en Europe dont on a fait tant de bruit en 1873. La villa du schah futur se compose d'un grand pavillon assez gracieux de formes, surmonté d'une coupole et flanqué de vérandas. L'intérieur de cette habitation est orné de fresques qui ne sont pas sans mérite. C'est l'œuvre d'un peintre persan, qui a travaillé sur des modèles européens. Cette villa est dans un état fâcheux de dégradation. Elle est entourée d'un verger planté en quinconces, dont les arbres ne sont ni taillés ni émondés. On voit aussi aux abords de cette résidence *royale* une ménagerie

qui ne contenait que des lapins et des perdrix, et un bassin avec un misérable petit bateau vermoulu, « tout disposé à noyer ceux qui oseraient se fier à lui ». En un mot, tout porte dans ce lieu le cachet de l'incurie et de l'abandon.

Une autre fois, on alla prendre le thé dans la citadelle qui s'élève au centre de la ville. C'est une massive construction en brique, qui date du moyen âge et n'est plus qu'une ruine. C'est, dit-on, une ancienne mosquée; cette destination ne s'accorde guère avec l'élévation et la solidité exceptionnelles des murailles. Dans la partie encore debout, elles n'ont pas moins de 120 pieds de haut sur environ 25 d'épaisseur. Du haut de ces remparts, on jouit d'une vue splendide sur l'ensemble de la ville et de ses environs, vaste oasis de verdure parmi des montagnes sauvages. Au sud se dressent les sommets neigeux du mont Sehaend, au nord-est une crête de rochers rouges d'un superbe effet. A l'ouest, la vue s'étend au loin sur une vaste plaine que bordent à l'horizon les crêtes dentelées de la presqu'île de Schahi, qui s'avance dans le lac d'Ourmiah.

C'est dans l'intérieur de la citadelle de Tauris que fut exécuté, en 1848, Báb, ce fanatique qui prétendait avoir reçu d'en haut la mission de réformer l'islam, et faillit révolutionner la Perse. Plus récemment, il s'est passé dans ce même lieu un fait réputé miraculeux. Une femme avait été condam-

née, pour quelques incorrections de conduite, à être précipitée du haut des remparts. On l'en précipita en effet; mais le vent, il paraît, s'engouffrant dans ses jupes, amortit sa chute et la déposa sans avaries dans le jardin d'une maison voisine. « Si l'anecdote est vraie, elle prouve que cette femme avait été justement considérée comme fort *légère*. »

La citadelle de Tauris renferme un arsenal, objet de la prédilection exclusive du prince héritier. On y remarque une collection très-complète de petites armes perfectionnées des modèles les plus récents. Mais, sauf une seule batterie se chargeant par la culasse, tous les canons sont de fabrication archaïque et si pesants, qu'ils ne sauraient être d'aucune utilité dans un pays dépourvu de chemins. Si les autres arsenaux sont pareils à celui-là et si tous les soldats persans ressemblent à ceux que nous avons vus à Tauris, on ne saurait taxer de fanfaronnade cet officier russe qui se faisait fort de conquérir la Perse entière avec une seule compagnie, sans tirer l'épée. Il ajoutait facétieusement qu'avec tout un bataillon cette tâche deviendrait déjà plus difficile, et tout à fait impossible avec un régiment entier, parce qu'il tomberait sûrement d'inanition en route.

La ville de Tauris forme autour de cette citadelle un vaste cercle entouré d'un rempart assez bien entretenu. On trouve, dans l'intérieur, les

ruines d'une autre enceinte fortifiée, restreinte aux quartiers les plus voisins de la citadelle qui composaient alors la ville entière. Tauris couvre aujourd'hui presque autant de terrain que Pétersbourg ou Moscou, mais une bonne partie de cette superficie n'est plus occupée que par des jardins et même par de grands espaces incultes. En effet, la population de cette ville, qui présentement ne dépasse pas 100,000 âmes, était jadis quatre ou cinq fois plus considérable.

La salubrité de son climat s'explique par sa situation à plus de 1,500 mètres (4,944 pieds anglais) au-dessus du niveau de la mer. Néanmoins la chaleur y est insupportable en été. Les habitants aisés, et notamment les colons européens, vont alors chercher la fraîcheur dans les vallées hautes du Sehaend, où ils habitent plusieurs mois sous des tentes. A l'intérieur, Tauris est, comme toutes les villes persanes, un labyrinthe inextricable de ruelles tortueuses, étroites, alternativement poudreuses ou fangeuses. Elles sont, de plus, sillonnées de rigoles profondes, servant à l'écoulement des eaux et aussi à casser les jambes des piétons. Dès que la nuit arrive, il faut absolument se faire accompagner par des domestiques porteurs de lanternes, pour éviter des chutes et d'autres accidents encore. Il n'existe, bien entendu, aucune police de la voirie. Des maçons, qui construisaient une maison en face de

celle où nous logions, prenaient sans façon de la terre au beau milieu de la rue pour leur mortier, et personne ne leur disait rien.

Après la citadelle et la villa du prince héritier, Tauris n'a de remarquable, en fait de monuments, que les ruines d'une petite mosquée, dite *Mosquée-Bleue*, du nom de la couleur qui dominait dans l'ornementation. De ce gracieux spécimen d'un art disparu, il ne reste que des murs encore revêtus en partie de plaques de marbre translucide, et un certain nombre de piliers qui ont conservé des vestiges de leur ancienne décoration en émail. Le bazar, plus monumental que celui de Tiflis, était beaucoup moins bien fourni à cette époque. C'était une conséquence de la terrible disette qui avait récemment désolé la Perse et interrompu l'expédition des caravanes.

L'industrie des tapis, comme on sait, tient en Perse le premier rang. Les plus beaux de tous sont ceux de Senneh, dans le Kurdistan, qui se payent fort cher, même en Perse. Les plus estimés sont ensuite ceux de Ferahan, à fleurs ou à figures. La meilleure qualité de tapis Ferahan se payait alors, en gros, 28 qrans le *quadratpik* (24 francs environ le mètre carré). Ceux du Chorassan, de couleurs plus crues et d'un tissu moins fin, sont bien moins recherchés. Il faut citer encore, parmi les produits de fabrication persane, les couvertures bariolées du

Kurdistan, qui se vendent très-bon marché, et des tapis de feutre d'une qualité supérieure.

Quand on veut acheter des tapis, il faut examiner soigneusement la marchandise, car, naturellement, c'est aux amateurs européens qu'on réserve les articles défectueux.

Les étrangers qui veulent faire des emplettes ne peuvent guère éviter non plus d'avoir affaire aux *Dellâls*. Le Dellâl est un type indigène assez curieux, à la fois brocanteur, commissionnaire, *cicerone*, etc. Tel était un certain Meschkedi-Sadyk, natif d'Ispahan, encore vert et d'une activité incroyable, quoique presque nonagénaire. Il nous avait accaparés dès le premier jour, se mettant à notre entière disposition pour l'achat de curiosités anciennes et nouvelles; il avait, disait-il, des occasions uniques et dans tous les genres. Trouvant un jour chez nous un de ses confrères qui venait lui faire concurrence, il nous fit un long discours contre la rapacité éhontée de ces industriels qui considèrent l'étranger comme une proie, et conclut en exhibant de vieilles armes et autres rogatons dont il demandait un prix plus qu'exorbitant..... Ses clients ayant témoigné le désir d'avoir sa photographie, il prétendait aussi leur faire payer bien cher cette fantaisie, et l'affaire en resta là pour le moment. » Depuis, cette photographie leur a été envoyée de Tauris. La physionomie de ce faux bon-

Meschkedi-Sadyk (Tauris).

(P. 275.)

Mendiants persans.

nomme a un caractère marqué d'âpreté au gain et d'astuce ; c'est ainsi qu'on se représente le Shylok de Shakespeare.

Pendant leur séjour à Tauris, nos touristes furent très-choyés par la petite colonie européenne, et en particulier par le consul général d'Angleterre. Ce fonctionnaire avait su s'organiser une installation des plus confortables. Il avait jusqu'à un billard, probablement le seul qui existe en Perse. Ce billard, venu par mer d'Angleterre à Trébizonde, avait été ensuite transporté, à dos de chameau, jusqu'à Tauris.

Cette ville est toujours l'entrepôt principal du commerce de l'Europe avec la Perse, par la Transcaucasie (Eriwan-Tiflis) ou par la Turquie (Erzeroum-Trébizonde). Cette dernière voie, jadis la plus fréquentée, est presque abandonnée aujourd'hui, grâce à l'inintelligence du gouvernement turc, qui s'obstine à maintenir dans toute leur rigueur ses droits de douane et de transit, tandis que la Russie a abaissé les siens. D'ailleurs, la voie transcaucasienne offre actuellement au commerce une accélération notable, par suite de l'établissement de la route d'Eriwan à Tiflis, et du chemin de fer. Le commerce avec la Perse est chose singulièrement hasardeuse ; il offre de grandes chances de gain, et des chances de ruine non moins sérieuses. L'une des principales causes de la décadence de Tauris, dont

la population a diminué de près d'un tiers depuis une vingtaine d'années, c'est la difficulté des communications et des correspondances. Le service des postes est fait de telle sorte qu'aucun négociant ne se soucie de lui confier ses lettres; toute la correspondance commerciale passe par les courriers des consulats. D'autre part, les employés du télégraphe persan semblent prendre à tâche de défigurer les télégrammes et d'en retarder l'envoi ; aussi le télégraphe de l'Inde, qui passe par Tauris, ne correspond pas avec la Perse. De tout cela, il résulte que malgré le caractère pittoresque du pays, la salubrité du climat, le sans-gêne de la vie orientale, toutes choses qui séduisent au premier abord, on ne se plaît pas longtemps dans cette résidence. On n'aspire qu'à retourner bien vite en Europe raconter combien tout cela est beau !

XVII

DE TAURIS A MOSSOUL. — LE LAC D'OURMIAH.

« Notre première idée avait été de nous diriger, par le littoral nord du lac d'Ourmiah, vers la ville de Wan ou Shamiramakert, située près du lac de ce nom, l'*Arsissa* des anciens. Nous fûmes obligés de renoncer à cet itinéraire, n'ayant pu obtenir de renseignements sur la contrée déserte ou mal habitée qui sépare le lac de Wan de la vallée du Tigre.

Il fallut donc se rabattre sur la communication plus directe et relativement plus connue entre Tauris et Mossoul, par le sud du lac d'Ourmiah. Dans cette direction même, je n'avais pu recueillir d'indications bien certaines que jusqu'à Souk-Boulak, qui n'est pas tout à fait à moitié chemin. Je fis marché, pour le transport de Tauris à cette localité, avec un tscherwadar kurde, nommé Mahmoud. Ce personnage, porteur d'une superbe barbe rousse, s'engagea aussi devant témoins à poursuivre le voyage de Souk-Boulak à Mossoul, moyennant 32 *tomans* (1,600 fr.), si je l'en requérais. Ce rutilant Mahmoud m'ayant été recommandé comme

un phénix de probité, j'eus l'imprudence de me contenter de son engagement verbal.

Notre petite caravane quitta Tauris le 31 octobre au point du jour. L'attirail des montures et des conducteurs était singulièrement pittoresque. Les hommes portaient la jaquette kurde à rayures éclatantes; les chevaux avaient des houppes et des bouffettes de diverses couleurs, et les couvertures étaient des tapis assez fins, de fabrique indigène. La troupe se grossit d'un certain nombre de voyageurs, qui, allant plus ou moins loin dans la même direction, n'étaient pas fâchés de cheminer à l'ombre des fusils européens.

On marchait droit sur la presqu'île montagneuse de Schabi, qui continuait d'intercepter la vue du lac. Sur notre gauche, nous avions, en premier plan, le massif neigeux du Sehaend, sentinelle avancée des montagnes plus lointaines du Kurdistan.

La caravane avait quitté Tauris sans attendre le tscherwadar chef, qui devait la rejoindre en route. Il n'avait pas encore paru, quand on atteignit, vers midi, le village de Serderoud, à vingt-cinq verstes seulement de Tauris. Les sous-tscherwadars y firent halte et refusèrent de repartir : ils avaient l'ordre précis de ne pas dépasser cet endroit avant l'arrivée du patron. Celui-ci ne parut que très-tard dans la soirée; son inexactitude lui valut des reproches

qu'il reçut avec une impassibilité stoïque, souriant dans sa barbe rousse. Sa physionomie semblait dire : « Vous en verrez bien d'autres ! » Les planchers du caravansérai de Serderoud étaient minces comme des feuilles de papier et d'une flexibilité inquiétante. Mais la vaste cour, pleine de chevaux, de chameaux, d'ânes, de cavaliers, chamelliers et ânier, présentait l'aspect le plus pittoresque, à la clarté des feux allumés pour le repas du soir. C'est surtout, pour ceux qui n'en ont pas encore l'habitude, un curieux spectacle que celui des chameaux couchés en cercle autour de leurs conducteurs, et tendant le cou pour recevoir leur dessert : une grosse boule de farine dont on suit aisément le passage dans le gosier et jusque dans l'estomac du quadrupède.

Le lendemain, on fit halte pour la nuit à Goïgan, village dont les environs, copieusement arrosés, sont d'une fertilité remarquable. Nous voyions courir de toutes parts des ruisseaux qui allaient, nous disait-on, se jeter dans le lac, mais celui-ci s'obstinait à rester invisible derrière les hauteurs. Pour nous assurer de son existence, nous grimpâmes sur la colline à laquelle le village est adossé. De cet observatoire, la vue était magnifique. D'un côté s'étendait une plaine verdoyante, semblable à celles de la Lombardie ; de l'autre, le lac consentait enfin à se montrer. La presqu'île Schahi en masquait bien encore la partie septentrionale ; mais, du côté sud,

le regard se perdait dans l'immensité azurée. Directement en face, sur la rive opposée, se dressaient, semblables à un immense rempart crénelé, les montagnes du Kurdistan et de la Chaldée (*Matiani montes*), aujourd'hui l'une des contrées les moins connues du globe.

La population qui habite le littoral et le versant de ces montagnes du côté du lac dépend de la Perse; sa ville principale est Ourmiah, dont le lac porte aujourd'hui le nom. L'autre revers de cette chaîne, pays bien autrement âpre et sauvage, dépend nominalement du territoire turc, mais les tribus qui l'habitent sont, en fait, indépendantes et fort ennemies des musulmans.

Les habitants de la Chaldée sont, pour la plupart, des chrétiens nestoriens. Deux missions installées sur le territoire persan, l'une française et catholique, l'autre américaine et protestante, travaillent, chacune dans leur sens, à la conversion de ces hérétiques. Une troisième, établie à Mossoul et composée de dominicains français, s'occupe spécialement des Chaldéens qui habitent le territoire turc. L'origine de ces populations est fort controversée parmi les ethnologues. On les fait descendre, tantôt des tribus d'Israël emmenées en captivité à Babylone, tantôt des anciens Assyriens refoulés dans les montagnes par les Mèdes; cette dernière opinion semble plus vraisemblable.

Au delà de Goigân, le chemin de Souk-Boulak s'élève sur les hauteurs à droite, qui se rapprochent de plus en plus du lac. On descend même tout à fait sur la berge près du village de Chanaga; nous en profitons pour goûter l'eau; elle a une saveur saumâtre très-prononcée. Un peu plus loin, le sentier escalade de nouvelles hauteurs. C'est là qu'on trouve les beaux marbres translucides dits marbres de Tauris.

Ces marbres sont le résultat du suintement périodique de sources saturées de matières calcaires. Ces dépôts annuels forment des couches superposées, dont chacune n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier. A la longue, il en résulte des blocs d'une certaine grosseur, que l'on débite dans le sens des stratifications. On obtient ainsi des plaques translucides, blanches ou diversement colorées, pour le revêtement des édifices somptueux. Nous avions vu, dans la Mosquée-Bleue de Tauris, de très-beaux spécimens de ces marbres, aussi transparents que du cristal.

Cette contrée est fort solitaire et assez mal famée. Nous nous tenions sur nos gardes, et bien nous en prit, car une dizaine de cavaliers, de mine suspecte, débouchèrent tout à coup d'un vallon où ils avaient l'air de se tenir à l'affût, et firent route pendant quelque temps avec nous. Soit qu'ils ne fussent pas réellement ce qu'ils paraissaient être, soit que la

vue des armes européennes leur eût donné à réfléchir, bientôt ils saluèrent et disparurent.

Après avoir cheminé encore assez longtemps dans cette région accidentée, redescendu sur le littoral et traversé plusieurs villages, nous arrivons à celui de Chanian (45 verstes de Goigân); où nous devons coucher. Il est encore de bonne heure; nous en profitons pour faire une excursion jusqu'à un monticule artificiel en forme de terrasse que nous apercevions à quelque distance. Toutefois cette distance était plus grande et le chemin moins commode que nous n'avions pensé : il nous fallut traverser plusieurs canaux larges et profonds, sur des passerelles fort étroites et d'une solidité équivoque. Le monticule, haut de 60 pieds au moins, était entièrement composé de tessons de poteries, comme le *Monte Tastacio* à Rome; cette profusion de débris indique que le pays était plus peuplé autrefois. La vue ressemble à celle de Goigân, mais est plus belle encore. Les montagnes de la rive gauche, plus rapprochées, produisent un effet plus imposant. Au premier plan, on voit se dresser au milieu du lac un groupe d'îles dont les escarpements, couverts de bois et de broussailles, se reflètent dans ses eaux limpides. Ces îles, à peu près inabordables, sont peuplées de bouquetins et autres animaux sauvages, que l'homme ne vient jamais troubler. Un admirable coucher de soleil embellissait encore ce paysage oriental, auquel

ne manque aucun attrait, pas même celui des légendes; car c'est, dit-on, sur ces bords qu'est né Zoroastre.

Le lendemain, nous avions 60 verstes à faire pour atteindre Tschillik, dernière station avant Souk-Boulak; aussi l'on se mit en route dès trois heures du matin. A peu de distance du village, gisait en travers de la route le cadavre d'un homme récemment assassiné. Je demandai au tscherwadar s'il n'allait pas retourner en arrière pour dénoncer ce meurtre aux *autorités*. Mahmoud haussa les épaules et répondit avec son flegme oriental : « Cela le ferait-il revivre? » — Bientôt nous rencontrons des terrains qu'envahit le lac dans ses inondations périodiques. On peut néanmoins passer là en toute saison et éviter le détour des montagnes, grâce à une chaussée d'une épaisseur et d'une solidité extraordinaires. Cet ouvrage d'art, le seul de ce genre que j'aie vu en Perse, remonte peut-être au temps des Sassanides et semble destiné à durer encore bien des siècles.

Le jour paraissait à peine quand la caravane fit son entrée dans Binab, petite ville agréablement située sur le Safitschai, l'un des derniers cours d'eau qu'envoie au lac le massif du Sehaend. On s'arrêta quelques moments pour déjeuner; toute la population de Binab, rassemblée autour de nous, ne perdait pas un seul de nos mouvements. En sortant de

cette ville, nous franchissons sur un beau pont à arches le Safitschai, ou plutôt son lit, car cette rivière était alors entièrement à sec, et continuons à suivre les bords du lac, marécageux, mais praticables dans cette saison. Il n'en est pas de même en hiver et au printemps. Toute cette contrée est alors submergée à une assez grande profondeur; le Dsagathou, rivière qui sépare le territoire turco-tartare de celui des Kurdes, devient absolument infranchissable dans le voisinage du lac. Pour trouver un gué, les caravanes sont forcées de faire un grand détour par la montagne jusqu'à *Merhemetabad*. Les meilleures cartes enropéennes donnent sur cette contrée des indications tout à fait inexactes.

Cette traversée de Binab au Dsagathou fut assez pénible. Bien qu'on fût au 4 novembre, il faisait une chaleur étouffante; nous n'avions pour nous rafraîchir que la perspective de plus en plus proche des cimes neigeuses du Kurdistan. C'est de là que vient le Dsagathou, bien qu'il reçoive encore quelques affluents du mont Sehaend. Cette rivière, large d'une centaine de pas, coule avec rapidité sur un lit de cailloux; elle n'avait pas à cette époque plus d'un pied de profondeur. Tschillik, où nous passâmes la nuit, est le dernier village tartare. Il nous restait 45 verstes à faire le lendemain pour atteindre Souk-Boulak.

En quittant Tschillik, on chemine encore quel-

que temps sur la berge, à travers des marécages couverts de broussailles; les sangliers y sont, dit-on, très-nombreux. On s'engage ensuite dans une région bien cultivée, où les canaux d'irrigation foisonnent de poissons et de tortues qui se laisseraient volontiers prendre à la main, car les indigènes ne pêchent jamais.

Le premier Kurde que nous rencontrons, à cheval et la lance au poing, est un chevalier troubadour. Après les premières civilités, il tire de sa poche une petite clarinette et nous régale d'une sérénade, pour laquelle on lui offre une gratification d'un qran (1 fr. à peu près), dont il paraît enchanté. Bientôt nous commençons à voir des villages kurdes. Les habitations ressemblent à celles des Persans, mais les habitants sont tout autres. Le Persan est toujours vêtu de brun, le Kurde affectionne les rayures, les couleurs voyantes. Les femmes persanes, avec leurs vêtements sombres, leurs grands voiles, ont l'air d'ombres silencieuses et effarouchées. Celles du Kurdistan, généralement grandes et belles, vont la figure découverte et dévisagent curieusement les étrangers.

Cependant la caravane était entrée dans la région des montagnes et s'éloignait de plus en plus du lac. L'un des rares voyageurs qui ont visité cette contrée prétend y avoir vu plusieurs anciens temples du Soleil; je n'en aperçus aucun. Toutefois notre

tscherwadar me dit qu'il y avait de grandes richesses enfouies dans ces montagnes, ce qui donne lieu de penser qu'il doit s'y trouver des restes d'anciennes constructions, car les Orientaux croient que toute ruine recèle un trésor. Mahmoud tenait ces renseignements d'un savant homme qui avait, disait-il, fait un relevé par écrit de tous ces trésors; toutefois il n'en avait pas encore découvert un seul.»

XVIII

SOUK-BOULAK.

Souk-Boulak (prononcez Soutsch-Boulach) possède, comme Ardebil, Tauris et bien d'autres villes persanes, un de ces tapirbaschis, pionniers des futures annexions russes. Ce fonctionnaire, prévenu de l'arrivée des voyageurs, avait envoyé à leur rencontre un messager qui les conduisit dans une maison totalement dépourvue de meubles, mais où du moins ils avaient de la place pour se retourner; ils n'avaient pas eu pareille fortune depuis Tauris. Peu d'instants après, ils eurent la visite du tapirbaschi en personne. Il était accompagné d'un certain Isaac Grünfeld, juif galicien, qui venait faire à ses quasi-compatriotes toutes sortes d'offres de service.

M. Isaac Grünfeld, qui, après bien des aventures, est venu s'installer dans ces parages, paraît doué d'aptitudes fort diverses. C'est lui qui a construit ce caravansérai de Serderoud où l'on risque à tout moment de passer à travers les planchers. Il est à la fois banquier, propriétaire foncier, « homme d'affaires dans la plus large acception du mot ». Ses opérations embrassent l'Azerbeidshan aussi bien que

le Kurdistan ; il est surtout en grande faveur près du kan de Souk-Boulak, avec lequel il a de fréquents rapports d'intérêts (et quels *intérêts!*). Nos touristes n'eurent qu'à se louer de ce digne israélite, qui arriva fort à propos pour les tirer d'un assez grave embarras. On se rappelle qu'ils avaient fait prix verbalement avec leur tscherwadar, pour le transport facultatif de Souk-Boulak à Mossoul, moyennant 30 ou 32 tomans, à raison de 3 tomans (15 fr. 65) par jour. Mahmoud, qui certainement n'avait jamais entendu parler des *Faux Bons-hommes,* sut pourtant fort bien, comme Péponnet, se prévaloir de ce « qu'il n'y avait rien d'écrit» pour signifier à ses voyageurs qu'il n'irait pas plus loin, à moins de 68 tomans. Il répondit à leurs justes reproches par de méchantes excuses, parla des mauvais chemins, des voleurs, etc. M. Grünfeld, auquel on demanda conseil, dit qu'il y avait deux moyens de clore l'incident. Le premier était de solliciter pour l'honnête Mahmoud une bastonnade que le kan se ferait un vrai plaisir de lui octroyer. Mais alors il eût été bien difficile de trouver un autre tscherwadar; chacun aurait craint d'être payé à Mossoul en semblable monnaie. L'autre procédé, plus dispendieux, mais mieux approprié aux circonstances, était de transiger avec ce drôle. Nos touristes s'y résignèrent, et, grâce à l'éloquence de Grünfeld, l'affaire fut arrangée pour 53 tomans.

Les voyageurs firent le lendemain une visite de cérémonie à Mechmet-Kan, chef des Kurdes de la race Miskri.

Ce personnage, grand et bel homme au regard farouche, les attendait dans une salle fort délabrée, mais où il y avait des meubles d'Europe, luxe excessif dans cette contrée. Il est vrai que ce mobilier consistait en trois chaises destinées aux nobles étrangers, et qui n'avaient en tout que six pieds non avariés. Dans de telles conditions, le maintien de l'équilibre européen n'était pas une tâche commode. La conversation, dans laquelle M. Grünfeld remplissait l'office d'interprète, roula principalement sur la guerre franco-prussienne. Le kan tenait à savoir comment les Prussiens s'y étaient pris pour triompher d'adversaires réputés jusque-là invincibles. Il voulait avoir là-dessus des explications « véridiques et non à la persane » ; telles furent les propres expressions de ce vassal du schah. M. de Thielmann et ses collègues ne savaient trop comment s'y prendre pour mettre un chef kurde au courant de la stratégie de M. de Moltke, et aussi pour conserver leur centre de gravité. Ils craignaient de compromettre, par quelque chute malséante, le prestige de la nation à laquelle nous devons M. de Bismarck. Ils restèrent donc dans les généralités, et prirent congé le plus promptement possible. L'audience finit par une invitation du

kan pour une chasse qui devait avoir lieu le lendemain. En sortant de chez lui, il fallut faire une autre visite de cérémonie à Achmet-Kan, son wekil ou premier ministre. Les voyageurs remarquèrent avec un certain effroi qu'on déménageait par une fenêtre les chaises invalides, pour les porter chez le ministre à leur intention Heureusement ce ministre était un bonhomme sans façon, qui les emmena tout de suite voir ses chevaux.

M. Grünfeld donna à ses compatriotes des renseignements tout à fait curieux sur la situation intime et les procédés de gouvernement de ce digne chef qui les avait fait asseoir si commodément Lui aussi avait de la peine à se tenir en équilibre. Il était bien, par droit de naissance, chef des Kurdes de la race Mikri (encore tout à fait indépendante il y a peu d'années) ; cette dignité était héréditaire dans sa famille depuis sept cents ans. Mais il était en même temps gouverneur amovible du cercle de Souk-Boulak, et, en cette qualité, obligé, sous peine de déchéance, de payer au gouvernement persan un tribut annuel de 12,000 tomans. Pour se procurer cette somme, il s'adressait à des *banquiers* qui lui faisaient payer quelquefois jusqu'à cinquante pour cent d'intérêt, et qu'il remboursait dans le cours de l'année, en pressurant ses sujets de telle façon qu'en fin de compte il lui restait encore du bénéfice. Ce système d'administration est fort usité en Orient,

mais celle de Mechmet est un des types les plus accomplis du genre. Un incident qui eut lieu le lendemain pendant la chasse mit nos touristes pleinement au fait des expédients financiers auxquels a recours, dans les moments de pénurie, ce petit despote du Kurdistan.

On avait envoyé aux étrangers, pour cette chasse, d'excellents chevaux, munis de selles orientales sur lesquelles ils étaient fort mal à l'aise, faute d'habitude. Décidément, il y avait conspiration contre leur équilibre. Deux joueurs de flûte qui chevauchaient à la suite du kan faisaient entendre, en guise de fanfare, la marche favorite de Kjœroghlou, un brigand célèbre dans les annales du Kurdistan. Cet air était tout à fait de circonstance, comme on va voir.

Toute la compagnie revenait vers Souk-Boulak après avoir forcé quelques lièvres, quand deux cavaliers de mine fort lugubre, débouchant brusquement par un sentier de montagnes, se présentèrent devant le kan. Leur village avait été pillé et saccagé la nuit précédente par une troupe de malfaiteurs, et ils venaient demander justice. Le kan écouta leurs doléances d'un air impassible et sans avoir l'air de les comprendre, ce qui exaspéra si fort l'un des plaignants, qu'il arracha son turban et le jeta avec un geste superbe de mépris aux pieds du gouverneur, lequel continua sa route comme si de rien n'était. « Soyez sûrs,

dit M. Grünfeld, que les pillards de cette nuit ne sont autres que des émissaires du kan ; c'est ainsi qu'il opère des rentrées dans les moments difficiles.

— Et si les gens volés portaient leurs plaintes à Téhéran ?

— Cela ne leur servirait guère : le kan ne manquerait pas d'alléguer que les habitants de ce village étaient des malintentionnés, des rebelles, contre lesquels il n'a sévi que dans l'intérêt du schah. »

En rentrant à Souk-Boulak, nos touristes, qui comptaient partir le lendemain de grand matin, prirent congé de ce phénix des gouverneurs.

Pour gagner Rewandouz, station intermédiaire entre Souk-Boulak et Mossoul, ils avaient à choisir entre le col de Kellischin, haut de plus de 3,000 mètres, situé au sud-ouest du lac d'Ourmiah, ou celui de Garouschim (sud), qui débouche dans la région des sources du petit Zâb [1]. Ils se décidèrent pour ce dernier passage, moins élevé, d'un accès plus facile, et qui, d'ailleurs, était le seul que connût leur tscherwadar. Les habitants de cette

[1] Du temps du second empire assyrien, et depuis longtemps, sans doute, le col de Kellischin ou Kéli-schin était le passage le plus fréquenté par les caravanes qui, du plateau de l'Iran, descendaient dans la vallée du Tigre, apportant à Ninive les produits de l'Inde et de la Bactriane, l'or, le fer et le cuivre, les étoffes, les pierres précieuses, etc. (G. Rawlinson, *The five great monarchies*.)

contrée passent pour les plus farouches du Kurdistan, mais M. Grünfeld avait souvent parcouru tout seul leur pays, et la vue de son fusil double avait toujours suffi pour les tenir en respect. *A fortiori*, trois Européens bien armés ne pouvaient courir de danger bien sérieux. Seulement, il conseilla à ses compatriotes de porter toujours leurs armes bien ostensiblement. Ils suivirent ce conseil, et eurent lieu plus d'une fois de s'en applaudir.

Nos voyageurs laissaient à Souk-Boulak tous les gens qui les avaient suivis depuis Tauris, sauf un pèlerin de la Mecque, qui sollicita et obtint, pour lui et son âne, la permission de les accompagner jusqu'à Mossoul. Ce soi-disant pèlerin, âgé d'environ quarante ans, se nommait Hadshi (Hadgi) Mechmet Dsafar, et disait venir du fond de la Perse. Son bagage était des plus minces; il prenait lui-même soin de sa bête, et une intimité touchante semblait régner entre le bipède et le quadrupède. Et pourtant ce personnage (le bipède) n'était évidemment pas un homme du commun. Ses traits étaient d'une finesse remarquable, ses mains blanches et bien soignées. Il parlait non-seulement le persan, mais l'arabe, le turc, l'hindoustani. Il avait une écriture superbe, ce qui est le signe le plus caractéristique d'une instruction exceptionnelle chez les Orientaux. Pendant toute la route, ce mystérieux individu s'était montré non-seulement poli, mais obséquieux

vis-à-vis de nos touristes. En arrivant à Mossoul, ils apprirent de bonne source que ce pèlerin était un apôtre de la secte révolutionnaire des Bâbi, sévèrement proscrite en Perse. Ils lui avaient sûrement épargné quelque fâcheuse aventure en lui permettant de se dissimuler dans leur compagnie.

XIX

DE SOUK-BOULAK A MOSSOUL.

7 novembre 1872.

« Nous partons assez tard, parce que l'escorte de six hommes accordée ou plutôt imposée par le kan se fait longtemps attendre.

Nous remontons d'abord le vallon étroit par lequel débouche la rivière de Souk-Boulak. Nous tournons ensuite à gauche, et montons pendant plusieurs heures à travers une région accidentée, absolument déserte. Nous atteignons enfin, à une altitude d'environ 6,000 pieds anglais, la ligne de partage entre les eaux du golfe Persique et celles du lac d'Ourmiah. De cette hauteur, nous contemplons pour la dernière fois ce lac, et le massif neigeux du Sehaend, qui, à cette distance, semble un nuage perdu à l'horizon. »

Sur l'autre revers de ce premier col, on entre dans le Lahidshân ou région des sources du petit Zâb, habitée par les Kurdes *Balbas* ou *Bilbos*. Le chef-lieu de cette région, Paschy, où il s'agissait de trouver un abri pour la nuit, n'est guère qu'à 500 pieds au-dessous du point culminant qu'on

venait de franchir. Cette localité apparaît de loin couronnée par un château fort de l'aspect le plus imposant. Mais, en avançant, on s'aperçoit bien vite que ce château, comme tant d'autres en Orient, n'est plus qu'une ruine, à l'ombre de laquelle s'abritent la modeste habitation moderne du kan, et quelques misérables huttes de paysans.

Nos touristes se présentaient chez Achmet-Aga, kan des Bilbos, munis d'une recommandation écrite de son collègue de Souk-Boulak. Mais, pour un motif quelconque, cette recommandation produisit un effet absolument contraire à celui qu'ils espéraient. Achmet-Aga n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, qu'il leur ferma vivement la porte au nez. Sans doute, il avait à se plaindre de son voisin, ou redoutait quelque incartade de l'escorte d'honneur, en effet fort indisciplinée. Cette conduite n'en était pas moins une grave infraction aux devoirs de l'hospitalité, si sacrés en Orient. Les voyageurs, fort désappointés, furent heureux de trouver un asile chez un brave paysan, qui mit généreusement à leur disposition la plus belle pièce de son habitation, c'est-à-dire l'étable. Pour leur faire de la place, on remisa les bêtes à cornes dans l'appartement des femmes (textuel) ; on laissa seulement dans un coin un pauvre petit âne, « lequel se comporta aussi convenablement qu'un âne peut le faire ». Les indigènes avaient des mines passablement farouches, mais

plutôt curieuses que malveillantes. Ils ne manquèrent pas de demander des remèdes contre diverses maladies, et reçurent avec une reconnaissance profonde des pilules dorées dont nos touristes avaient fait une ample provision à Tauris. Le kan, informé de cette distribution qui mettait sa *capitale* en émoi, aurait bien voulu réparer sa sottise ; naturellement, on repoussa avec dédain ses offres tardives d'hospitalité.

La caravane avait fait ce jour-là 42 verstes ; elle en fit à peu près autant le lendemain par des chemins plus difficiles, mais plus pittoresques Le plateau montagneux et aride du Lahidshan, qu'elle traversait, est entouré de cimes escarpées, dont les plus hautes sont les monts Zagros, qui font à l'ouest la limite des territoires persan et turc. Ce plateau est sillonné par deux cours d'eau torrentiels, dont la réunion forme le petit Zâb, qui presque aussitôt s'enfonce à travers les montagnes dans une trouée qu'on aperçoit distinctement de Paschy. Directement en face d'eux, nos touristes voyaient aussi, dans le rempart que dessinent les monts Zagros, une autre brèche moins profonde. C'était précisément ce col de Garouschim, qui n'avait encore été franchi que par deux Européens, l'Anglais Parkins (1849) et un voyageur suisse. Pour y arriver, il fallut traverser plusieurs fois les deux torrents, passer dans un marécage

profond où le pèlerin faillit rester avec sa monture. Puis le terrain se relève, et bientôt on arrive à un village nommé Hani, situé au pied du col, et porté à tort comme détruit sur les cartes russes et allemandes.

« Après avoir monté pendant une heure par un sentier assez roide, mais praticable, nous arrivons au point culminant de ce passage, qui forme une ligne spéciale de partage des eaux, indépendante de celle du petit Zâb. C'est là aussi que la Perse finit et que la Turquie commence. L'altitude totale du col de Garouschim est d'environ 6,000 pieds; mais du côté de la Turquie, il n'est pas à plus de 1,200 pieds au-dessus du niveau des vallées supérieures. »

Au delà de ce passage, le pays change tout à coup d'aspect. Ce ne sont plus que ruisseaux murmurants, pentes gazonnées, bois de chênes verts suspendus aux flancs des collines. On dirait le paradis terrestre retrouvé après le désert, et ceci n'est pas une vaine métaphore, car ce revers des monts Zagros, si différent de l'autre, fait partie de la région des sources de l'Euphrate et du Tigre, qui, suivant dom Calmet, serait l'Éden biblique. Après avoir chevauché pendant plusieurs heures dans ces parages enchantés, nos touristes arrivèrent à Rajât, première bourgade du Kurdistan turc. Ils y furent hébergés par une espèce de douanier, qui se plaignait beaucoup de l'insubordination des gens du pays, de leur penchant

au vol. Ils eurent bientôt l'occasion de reconnaître qu'il n'avait pas tort. Le tscherwadar et ses gens, ayant fêté par des libations copieuses leur heureuse arrivée sur le territoire turc, se réveillèrent le lendemain assez tard. Quand ils voulurent garnir leurs chevaux pour le départ, ils s'aperçurent que toutes les sangles avaient disparu... On sut promptement quel était l'audacieux voleur qui avait mis l'embargo sur la caravane. Ce n'était pas un vagabond, mais un bourgeois de la localité, ayant une grande habitude des expéditions de ce genre. Il s'était barricadé solidement en haut de sa maison et paraissait résolu à soutenir un siége. Le douanier turc « craignait les coups naturellement », et ne pouvait être d'aucun secours; le chef de police indigène, dont on requit l'assistance, n'était pas non plus un fonctionnaire *de combat*. Il refusa nettement d'intervenir, n'ayant, disait-il, aucune envie de se faire une affaire avec un des hommes les plus dangereux du pays. Une promenade armée des voyageurs autour de la maison du voleur ne produisit aucun effet : les habitants ricanaient de leur embarras. Un stratagème d'Ali, l'interprète, vint heureusement dénouer cette situation tragi-comique de trois Européens munis d'un arsenal d'armes perfectionnées, tenus en échec par un seul homme. Prenant la direction supérieure des opérations, Ali commença par faire rentrer ses patrons au quartier, comme s'ils renonçaient à em-

ployer la force. Puis il se détacha lui-même en parlementaire pour traiter avec l'ennemi du rachat de son butin. Le larron exigea comme arrhes une somme de 5 qrans, qui lui fut aussitôt remise. Croyant alors n'avoir plus rien à craindre, il s'en alla bonnement rapporter lui-même les objets volés. Cerné immédiatement par des forces supérieures, il se vit enlever à la fois son butin et l'à-compte payé sur la rançon. Ses compatriotes, qui peut-être auraient pris parti pour lui si l'on avait voulu forcer sa maison, riaient au contraire de le voir si sottement pris au piége. Il jeta les hauts cris, représenta combien il serait *injuste* qu'un vol si subtilement exécuté ne rapportât absolument rien à son auteur, si bien que les voyageurs ne purent s'empêcher de rire d'une telle impudence, et lui laissèrent un qran comme fiche de consolation. Ainsi fut sauvegardé dans cette rencontre, par une ruse de guerre, le prestige européen ! Quand tout fut terminé, le douanier turc prit à part M. de Thielmann et lui dicta les noms des plus mauvais sujets du pays, particulièrement dignes d'être *recommandés* au pacha de Rewanduz. Cette liste était longue, et, de fait, les habitants de cette localité avaient de fort mauvaises figures. Si c'est là un coin de l'Éden, il a gardé la trace du serpent.

« La région délicieuse du Rewanduztschai nous fit bientôt oublier les mésaventures de la matinée.

Les points de vue les plus variés, les plus enchanteurs s'y succèdent sans interruption. Tantôt on chemine dans un vallon boisé sur lequel viennent s'embrancher des gorges latérales plus profondes encore et plus solitaires; tantôt la vallée s'élargit, une clairière s'ouvre tout à coup dans la futaie ; on traverse un village entouré d'une double et riche ceinture de champs et de jardins; puis bientôt on se retrouve en pleine forêt. Parfois le chemin, généralement mieux entretenu qu'en Perse, ce qui n'est pas difficile, escalade un contre-fort boisé et redescend dans un nouveau vallon, également plein d'eaux murmurantes, de fraîcheur et d'ombre. Nous passâmes ainsi de la région des affluents du petit Zâb dans celle du Rewanduztschai, tributaire du grand Zâb. Ces belles forêts du Kurdistan turc sont l'objet d'une exploitation industrielle qui, loin de les détruire, assure leur conservation. Un grand nombre des arbres dont elles se composent appartiennent à l'espèce de chêne qui donne la noix de galle (*quercus tinctoria*). C'est une branche d'exportation très-productive pour le gouvernement turc ; aussi, il est expressément défendu d'abattre de ces chênes. J'en ai reconnu dans cette traversée jusqu'à vingt variétés bien distinctes, à grandes et à petites feuilles d'un vert plus ou moins tendre ou foncé. Mais l'espèce dominante est le chêne *quercitron* proprement dit, à tige relativement basse et à vaste envergure.

Garzoni, auteur d'une grammaire et d'un vocabulaire kurdes, publiés en 1787, assure que les forêts du Kurdistan turc produisent la meilleure noix de galle de l'Orient. Cet écrivain avait longtemps vécu dans le pays[1].

Cette immense oasis joint à ses autres attraits celui de l'inconnu; les détails n'en sont que vaguement indiqués sur les meilleures cartes. Par moments, nous apercevions, dans les intervalles des contre-forts dont nous côtoyions la base, des sommets neigeux, des glaciers encore innomés. Toutefois, l'une des plus hautes cimes, entrevue au fond d'une gorge sauvage qui s'ouvrait sur notre droite, nous parut devoir être le *Scheich Iwa;* indiqué par Kiepert comme l'un des points culminants de cette chaîne. Cette montagne, de forme pyramidale, nous rappela le mont Cervin, l'un des plus beaux de la Suisse. C'est de l'autre côté du Scheich Iwa que se trouve le col de Kellischin, qui conduit également à Rewanduz. Cette région n'est, dit-on, pas moins pittoresque, et l'on y rencontre des ruines et des inscriptions importantes. On n'a aucune donnée précise sur l'altitude de la chaîne

[1] N'est-il pas curieux que cette région, emplacement présumé de l'Éden, fournisse le principal élément d'un des produits industriels les plus importants de la civilisation moderne, l'un de ceux qui jouent le plus grand rôle dans les destinées d'innombrables êtres humains, l'*encre !* B. E.

des Zagros, mais le célèbre colonel Fabvier, qui y fit une excursion pendant son séjour en Perse avec le général Gardanne, y vit de la neige au cœur de l'été. »

Après avoir parcouru 37 verstes, la caravane fit halte pour la nuit à Dergala, petit village situé dans un fond, au pied des ruines d'un vieux château, sous des ombrages séculaires. Les *ruraux* de Dergala valaient mieux que les citadins de la veille; cela se voit souvent, même dans de moins lointains parages. Les voyageurs trouvèrent l'accueil le plus cordial dans ce village perdu, et ils y eussent goûté le plus doux repos, sans les attaques incessantes des insectes qui foisonnent dans ce lieu aussi humide que pittoresque, et les miaulements des chats de la contrée, qui, toute la nuit, rôdèrent autour du garde-manger germanique.

Le début de la journée du lendemain fut marqué par une aventure. En sortant de Dergala, la caravane avait à franchir les contre-forts qui dominent ce village pour redescendre dans un autre vallon. Le revers opposé de cette hauteur se trouva beaucoup plus escarpé qu'on ne pensait. Il fallut mettre pied à terre et marcher à la file, bêtes et gens, sur des cailloux roulants, dans un sentier en corniche des plus étroits. Seul, le vieil âne du pèlerin, entêté comme tous ses collègues, voulut absolument faire route à part. Parvenu dans un endroit où il ne pouvait plus ni avancer ni reculer, il perdit pied et

arriva en bas plus vite qu'il n'eût voulu, les quatre fers en l'air. On croyait bien les pérégrinations du pauvre animal terminées ; il en fut quitte pour quelques écorchures. Il y a une providence pour les ânes socialistes.

Un peu après midi, la caravane faisait son entrée dans la ville de Rewanduz, inscrite dans les cartes sous le nom de Rowandiz, que M. de Thielmann a cru devoir rectifier ainsi, d'après la prononciation locale. Le caravansérai était encombré de trafiquants de Mossoul ; ils viennent échanger des étoffes et autres marchandises contre de la noix de galle. Les Européens durent s'installer tant bien que mal dans une sorte de réduit ou d'observatoire, placé sur le toit de l'édifice.

Ce jour-là était précisément jour d'audience, et c'était devant le caravansérai que se tenait le cadi. M. de Thielmann, en sa qualité de *doctor juris,* n'avait garde de manquer cette occasion de voir comment on rendait la justice dans le Kurdistan. Il descendit de son perchoir, alla s'asseoir sans façon auprès du magistrat, et lui présenta son firman de route pour faire connaissance. Le cadi prit et déroula avec un soin religieux ce document, qui avait plus d'un mètre de long, et s'inclina respectueusement devant le nom du commandeur des croyants inscrit en tête de cette majestueuse pancarte. Il en fit la lecture à haute et intelligible voix, depuis la pre-

mière ligne jusqu'à la dernière, après quoi la justice reprit son cours. La physionomie de ces audiences ne ressemble guère à celle de nos tribunaux d'Occident. Les assistants ne se gênent nullement pour intervenir dans les débats, applaudir ou critiquer les explications des parties, et même la sentence. Dans le petit procès que M. de Thielmann vit juger, le perdant, condamné à payer tout de suite 4 qrans et à donner caution pour 2 autres, criait comme s'il était question de l'écorcher. Il tenta même, mais en vain, d'émouvoir le public contre le cadi, dont la décision semblait généralement approuvée. Si le public des audiences jouissait de pareille liberté dans certains pays constitutionnels et même républicains d'Occident, les magistrats auraient de durs moments à passer!

Nos touristes se reposèrent une journée entière à Rewanduz, qui est à moitié chemin de Souk-Boulak à Mossoul : ils eurent tout le temps de regarder cette ville et d'y être regardés. Sa situation, pittoresque et très-forte, ressemble à celle de Weden, cette résidence favorite de Schamyl, dont les Russes eurent tant de peine à le déloger. Rewanduz occupe de même le sommet d'un plateau en forme de terrasse, aux trois quarts entouré par des rivières torrentielles. Le seul côté accessible, celui du nord, était protégé par un rempart qui maintenant tombe en ruine. Aujourd'hui encore, la physionomie de cette

petite ville est bien en rapport avec son farouche passé. C'était la résidence, ou plutôt le repaire de ces beys trop indépendants qui ont fait aux Kurdes la belle réputation de brigandage qu'ils conservent, bien qu'ils ne la méritent plus. Cet ancien nid de vautours est présentement la demeure d'un caïmakan ou gouverneur turc qui n'est rien moins qu'un aigle, si nous en croyons M. de Thielmann. « C'est un petit jeune homme blond, d'une physionomie douce et insignifiante, habillé strictement à l'européenne, et qui a bien plutôt l'air d'un employé subalterne de quelque chancellerie allemande que d'un gouverneur de l'une des plus sauvages provinces de la Turquie d'Asie. »

Les habitants de Rewanduz n'ont peut-être pas encore perdu la mémoire des prouesses de leurs ancêtres, et diraient d'eux volontiers ce que disait de son père avec un respectueux enthousiasme un chef pallikar : *Oh! quel grand brigand c'était!* Mais ils paraissent tout à fait résignés à la domination ottomane, comme ceux du Daghestan à la domination russe, et pour les mêmes motifs. Le type kurde persiste encore dans ces parages, mais il se ressent déjà du voisinage de la Turquie proprement dite et de l'Arabie. La mode disgracieuse du tatouage et des anneaux de narines pour les femmes, devenue aujourd'hui d'un usage universel dans la région du Tigre inférieur, était déjà arrivée à Rewanduz en

novembre 1872. Toutes les élégantes y portaient, au coin de la narine gauche, une rosette d'or avec une turquoise au milieu.

La traversée du dernier massif qui sépare Rewanduz des plaines de l'Assyrie offre encore des points de vue d'une sauvagerie grandiose. La route, ou plutôt la pente allant vers Mossoul, « seule communication qui relie Rewanduz au reste du monde », suit d'abord la crête des hauteurs qui surplombent l'étroite vallée du Rewanduztschai. Bientôt on descend jusqu'au fond de cette tranchée, qui rappelle la *via Mala*, le Darial et autres belles horreurs. Des escarpements de granit d'un rouge sombre contrastent d'une façon saisissante avec les tons vigoureux de verdure des plaques de gazon et des chênes. Les trois Européens cheminaient les derniers et assez en arrière, admirant en detail cette gorge qui avait si bien la mine d'un coupe-gorge, quand ils furent brusquement appelés à l'avant-garde par un bruit confus de voix, qui, répercuté dans cet abîme, semblait un cri de guerre. Ils crurent d'abord à une rencontre avec des Kurdes du bon vieux temps, d'autant mieux qu'au détour du chemin, ils aperçurent leurs gens engagés dans un colloque des plus animés avec une douzaine de gaillards de farouche encolure, dont l'un, qui semblait le chef, était précisément en train de retirer du fourreau un long fusil. Mais soudain, à la profonde stupéfaction des

touristes, qui déjà se mettaient en défense, il donna ce fourreau à un des hommes de leur escorte, remit sa canardière sur l'épaule et continua son chemin, en faisant aux étrangers un signe d'adieu cordial. Tout s'expliqua bientôt; le cri de guerre n'était autre chose qu'une invitation amicale d'accepter l'hospitalité pour la nuit au village de Koniâtman, situé non loin de la route; le fourreau de fusil du chef, une recommandation pour son frère, principal personnage de la localité. Il fallut, pour gagner ce gîte, tourner sur la gauche à la sortie du défilé et suivre un vallon arrosé par un autre cours d'eau, le *Pirsidûntschai*. Déjà des signes non équivoques annonçaient le voisinage de la plaine; l'horizon s'élargissait, la température se réchauffait sensiblement; les oliviers remplaçaient les chênes. Koniâtman est situé sur un des derniers contre-forts de ces montagnes, à environ 28 verstes de Rewanduz. Les voyageurs couchèrent dans le vestibule de la mosquée, où les avaient installés leurs hôtes. Ils ne risquaient pas de dormir trop tard dans un pareil gîte; il faisait encore nuit noire quand la voix du muezzin les réveilla en sursaut.

« Tout était changé autour de nous. Aux grandes montagnes, aux fraîches verdures succédait une région aride, brûlante, parsemée de collines qui de loin semblent une mer pétrifiée en pleine tempête.

C'est la plaine assyrienne, théâtre de la bataille d'Arbelles et de tant d'autres; solitude embrasée, dont la désolation n'est pas l'œuvre de la nature, mais celle des fureurs de l'homme! A l'horizon apparaissait déjà la cime du Djebel-Makloub, semblable à la bosse d'un gigantesque chameau accroupi dans le désert.

Nous avions congédié notre escorte à Koniât-man, ne retenant qu'un sous-officier turc qui nous fut fort utile comme interprète dans cette contrée, car la science du polyglotte Ali s'y trouvait totalement en défaut, et le tscherwadar Mahmoud n'en savait pas plus long. Ce majestueux personnage semblait fort dépaysé depuis Rewanduz, ce qui n'avait rien de surprenant, car il n'était jamais allé de sa vie à Mossoul, comme nous l'apprîmes ensuite. Aussi la caravane marchait à la grâce de Dieu, rien n'étant plus facile que de s'égarer au milieu de ces innombrables et uniformes ondulations de terrain.

J'avais entendu dire que d'autres voyageurs partis de Rewanduz avaient pu franchir tout de suite à gué le grand Zâb et marcher directement sur Mossoul. Nous voulions faire de même, mais Mahmoud combattit avec acharnement cette idée, qui était la meilleure. Il soutint que le fleuve n'était pas guéable à cette hauteur, mais seulement plus bas. En conséquence, il prit à gauche un sentier qui conduisit la

caravane à travers le *Gara-Sourdsh :* ainsi se nomment ces collines, hautes de quelques centaines de pieds. Là, toute espèce de chemin disparut ; il fallut chevaucher à l'aventure, en se maintenant, autant que possible, dans une direction parallèle au fleuve. On arriva ainsi, après quelques heures de marche, à un village nommé *Derrebrousch,* situé sur un petit affluent du Zab, dans un vallon planté d'oliviers. Les notables de ce village étaient alors réunis, pour prendre le frais, sur le toit de la mosquée. L'officier turc, faisant office d'interprète, demanda l'hospitalité pour toute la troupe. Son allocution, appuyée d'une pantomime vive et animée, obtint le plus mémorable succès. Les étrangers furent admis, non plus dans le vestibule de la mosquée, comme à l'étape précédente, mais dans la mosquée elle même. C'était la première fois qu'on nous faisait un pareil honneur ; ce fut aussi la dernière.

Derrebrousch est en contre-bas d'une espèce de forteresse, *Jéni-Hérir,* placée sur la plus élevée de ces collines, et qui a dû servir de poste d'observation quand les Kurdes, encore insoumis, venaient faire des razzias dans le pays. Si on les observait, on ne les dérangeait guère ; nous en eûmes bientôt la preuve. »

La journée du lendemain (13 novembre) fut une des plus laborieuses. Un guide que nos voyageurs avaient pris à Derrebrousch ne tarda pas à s'esqui-

ver, et pendant plusieurs heures ils chevauchèrent à l'aventure, perdus dans ce labyrinthe de hauteurs. Ils se tirèrent d'embarras par un procédé dont les Allemands ont terriblement usé dans la dernière guerre. Rencontrant un gamin qui cheminait tranquillement sur son âne, ils le *réquisitionnèrent* sans façon pour les conduire au prochain village, et, de peur qu'il ne s'échappât en route, ils mirent provisoirement l'âne sous le séquestre. Ce jeune Assyrien, se croyant séparé pour toujours de sa monture, pleurait à fendre l'âme. « Évidemment, il n'entrait pas dans sa pensée que des hommes armés jusqu'aux dents, comme nous étions, songeassent jamais à rendre ce qu'ils avaient pris. » Aussi fut-il bien agréablement surpris quand les étrangers, arrivés en vue du village, lui restituèrent son âne et y ajoutèrent une gratification.

Leur arrivée dans ce lieu fut signalée par une petite aventure assez semblable à celle d'Actéon, sauf le dénoûment. Au détour d'un chemin creux, ils tombèrent au milieu d'une escouade de femmes occupées à laver leurs hardes dans une mare. C'était une lessive des plus complètes, à en juger par le costume mythologique de ces nymphes. A l'aspect des profanes, elles se jetèrent sur leur linge et s'enfuirent en poussant de grands cris. Mais cette frayeur ne dura guère; peu d'instants après, ces mêmes lavandières, à peine rajustées, revenaient se joindre

aux curieux rassemblés autour de la caravane.

M. de Thielmann acquit dans ce village la certitude qu'on faisait fausse route depuis la veille. On se hâta de redescendre vers le grand Zâb en côtoyant l'un de ses affluents, le *Bastoratschai*. Il était encore d'assez bonne heure quand on atteignit le village de *Giardamamisch*, situé au confluent. Le Zâb semblait d'une largeur et d'une rapidité inquiétantes; néanmoins, sur le rapport et en la compagnie de quelques indigènes, on se décida à tenter tout de suite l'aventure. Pendant une traversée d'au moins deux cents pas, les chevaux eurent de l'eau jusqu'au ventre, souvent jusqu'au poitrail; le courant était si impétueux que plus d'une fois ils perdirent pied. Néanmoins, le passage s'opéra sans accident et fut même égayé par un nouvel intermède du pèlerin et de son âne. Comme ce dernier n'avait pas la taille nécessaire pour cheminer à gué, son patron et lui passèrent côte à côte, le quadrupède à la nage, le bipède dans l'eau jusqu'au cou, n'ayant conservé d'autre vêtement que son turban. On ne voyait plus au-dessus de l'eau, à une courte distance, que la double cime des oreilles du premier, et le sommet de la coiffure du second.

Nos touristes firent halte pour la nuit au village de *Mendshel*, sur la rive droite du fleuve. Bien qu'on fût au 14 novembre, la température était si chaude qu'ils dînèrent en plein air sur la rive. Là,

en face d'un de ces couchers de soleil d'Orient, dont l'éclat persistant semble insulter au néant de la gloire humaine, ils évoquaient le souvenir des prodigieux événements accomplis naguère dans ces lieux si solitaires aujourd'hui. Une seule journée de marche les séparait encore des ruines de Ninive, récemment exhumées. Non loin d'eux se profilait, sur le ciel embrasé, la masse énorme du Djebel-Makloub, de la crête duquel on apercevait distinctement jadis, occupant un immense espace d'horizon, les magnificences du *Paris* assyrien. D'autre part, ils étaient tout près d'un des plus mémorables champs de bataille de l'histoire. C'est entre le grand Zâb (le *Lycus* de Quinte-Curce) et le Ghazyr-Sou, que franchirent le lendemain nos touristes allemands, qu'eut lieu, près du village de Gangamele, la dernière et formidable lutte entre Alexandre et Darius, improprement nommée *bataille d'Arbèles*. C'était précisément sur le grand Zâb, un peu au-dessous de l'endroit où nos touristes venaient de le franchir, que se trouvait le pont dont on prétend que Darius fugitif empêcha la destruction, disant « qu'il aimait mieux ne pas retarder la poursuite du vainqueur que de couper la retraite à ses propres soldats ». Ce mouvement d'humanité fut d'ailleurs à peu près inutile, car bientôt et le pont et le fleuve lui-même furent encombrés, comblés par la masse des fuyards.

Arbèles (aujourd'hui *Erbil*) est sur la rive gauche du Zab, même assez éloigné de ce fleuve, et par conséquent du champ de bataille, qui se trouve sur la rive droite. Mais c'est à Arbèles que Darius avait son quartier général; — il s'y arrêta un moment dans sa fuite pour rallier quelques troupes avec lesquelles il gagna les montagnes les plus voisines, abandonnant au vainqueur ses immenses bagages et la route de Babylone. Ces montagnes les plus proches étaient précisément les monts Zagros; aussi M. de Thielmann pense que Darius a dû opérer sa retraite précisément dans la direction que venaient de suivre en sens inverse les voyageurs allemands. Ce que disent les historiens du tourment de la soif qu'éprouvèrent les fugitifs pendant les premières étapes se rapporte parfaitement à cette région aride et accidentée où nos touristes venaient d'errer pendant trois jours, ne rencontrant qu'à de longs intervalles de faibles ruisseaux. Les quelques villages perdus dans ce dédale de collines seraient ceux dont les habitants saluaient encore respectueusement au passage leur prince vaincu, dit Quinte-Curce, comme c'est la coutume chez les barbares (*barbaro ritu*). Cette coutume a disparu chez certains peuples civilisés de l'Occident. On y profite des grands désastres militaires pour faire des révolutions en présence de l'ennemi.

Toute la région située entre le Zâb et le Tigre,

que parcourut le lendemain la caravane, paraît avoir été riche et peuplée à une époque assez récente. Mais le dernier bey indépendant de Rewanduz y avait mis bon ordre, et les traces de ses fréquentes visites sont encore visibles. A chaque instant, la caravane rencontrait des villages absolument ruinés et déserts ; deux seulement étaient encore habités. Après quelques heures de marche, nos touristes arrivèrent à une bourgade assez considérable, au bord du Ghazirsou, le *Bumadus* des anciens. Cette bourgade a deux noms, comme la plupart des localités dans ce pays; elle s'appelle *Denserreh* en dialecte kurdo-persan, *Rasên* en arabe. La chaleur était très-forte, et les voyageurs eurent quelque peine à trouver dans cette nonchalante population quelqu'un qui voulût bien se déranger de sa sieste pour leur servir de guide. Et encore, à peine eurent-ils franchi le Ghazirsou, cours d'eau étroit, mais profond, qu'ils s'aperçurent que le guide cherchait à les entraîner dans une fausse direction, vers un autre village, où sans doute il comptait leur échapper. Mais sa supercherie fut découverte à temps, et il dut, bon gré mal gré, conduire ses voyageurs par le bon chemin, qui n'est rien moins qu'agréable. Il fallut traverser encore des villages détruits, gravir une crête rocheuse, qui relie le Djebel-Makloub à une autre montagne qu'on aperçoit dans le sud-est, le Djebel-Mar-Daniel. L'âne du pèlerin fit encore

des siennes dans cette marche. Au moment de la plus grande chaleur, il s'arrêta net, se coucha et ne consentit à repartir que quand son patron eut mis pied à terre.

La soirée était déjà avancée, quand les voyageurs aperçurent enfin les minarets de Mossoul. Il était trop tard pour y arriver le jour même. On en était encore à une vingtaine de verstes, et l'on venait d'en faire 45 sans débrider, depuis la dernière étape. Nos touristes s'arrêtèrent donc, pour passer la nuit, dans un méchant petit village nommé *Tez-charab*. Ce nom signifie « qui tombe en ruine », et jamais il ne fut plus dignement porté. On y trouve quelques familles turques que le gouvernement a eu récemment l'idée de faire transporter ou déporter dans ce pays pour le repeupler. Ces Osmanlis paraissaient médiocrement satisfaits de leur installation dans un terrain qui ne leur avait encore rapporté que des cailloux.

XX

MOSSOUL ET NINIVE.

« Le lendemain matin (15 novembre), après trois heures de marche, nous arrivons aux ruines de Kojoundshouk (Ninive). Du haut d'un monticule voisin de la route, et qui n'est autre chose qu'une tour écroulée, nous jouissions d'un coup d'œil splendide sur l'imposant quadrilatère que forment les remparts encore debout autour de l'énorme monceau de débris, restes des palais de Kojoundshouk, et sur le village de Nebbi-Junoûs (*Jonas*), avec sa mosquée fièrement campée sur une colline en face de la ville dont ce prophète avait annoncé la destruction. De notre observatoire, nous ne pouvions encore apercevoir le cours du Tigre, mais seulement les coteaux de ses rives et les minarets de Mossoul.

Le pont du Tigre est divisé en deux parties. Il y a d'abord un grand viaduc de trente-neuf arches, en brique, jeté sur toute la partie basse de la vallée sujette aux débordements, mais qui pour lors était absolument à sec. On rencontre ensuite un pont spécial de bateaux, sur lequel on franchit le cours

permanent du fleuve, pont dont la largeur et la solidité ne sont guère en rapport avec l'importance de ce passage très-fréquenté. »

Nos touristes y rencontrèrent un Turc qu'ils avaient envoyé en avant porter au consul anglais de Mossoul, M. Rassam, une lettre de son supérieur le consul général de Tauris. Ce courrier rapportait un message verbal assez étrange : « Le consul anglais était mort, et mettait à leur disposition sa demeure », où le susdit messager avait mission de les conduire... Les voyageurs le suivirent, naturellement assez intrigués. L'énigme leur fut expliquée en arrivant à la demeure du défunt, celle, bien entendu, qu'il avait habitée de son vivant. Le brave Turc n'avait retenu que le commencement et la fin de sa commission. Le consul Rassam était mort en effet depuis quelques mois ; et c'était bien son ancienne demeure qui était offerte, sinon par lui, du moins par un de ses frères qui en avait hérité. Cette maison, de style moresque, était, en dedans, distribuée et très-confortablement meublée à l'européenne. Elle ne pouvait manquer de plaire à des gens qui, depuis plus de quinze jours, parcouraient une contrée où les lits sont un luxe absolument inconnu.

« Le défunt consul était un enfant du pays, un chrétien chaldéen, élevé en Angleterre où il avait de la famille. Depuis son retour, il avait joué un rôle important dans les fouilles de Ninive et profité de

sa position de consul pour protéger ses coreligionnaires contre les avanies des Turcs. Nous fîmes connaissance avec ses deux frères, qui, par malheur, ne parlaient aucune langue d'Europe. C'était le drogman du consul de France qui remplissait les fonctions d'interprète, et assez péniblement, car lui-même ne savait que le chaldéen, l'arabe et le turc. Mais je possédais un petit vocabulaire de cette dernière langue, et, avec un grand renfort de gestes, on parvenait quelquefois à s'entendre. Le consul de France, depuis que les fouilles ont cessé, n'a plus d'autre occcupation que de protéger les missions catholiques de Chaldée. » C'est un office qui en vaut bien un autre.

Les trois voyageurs passèrent cette première soirée dans un café turc sur le pont du Tigre. On y jouit d'une vue magnifique sur les ruines de Ninive et le Nebbi-Junoûs, qui, vus de ce point, semblent se confondre. Cette perspective, d'un grand caractère, était encore embellie par le plus beau coucher de soleil que nos touristes eussent encore contemplé. Du rouge pourpre, le ciel passa à cette teinte jaune d'orange lumineux qui fait le désespoir des peintres, puis à un gris cendré qui bientôt se perdit dans la nuit. En revanche, la seule verdure qu'on aperçoive à Mossoul est celle des cultures de pastèques qui s'étendent le long du fleuve.

« La matinée du lendemain fut employée à visiter

la ville. Elle renferme plusieurs églises chrétiennes fort anciennes, mais qui n'offrent rien de remarquable au point de vue de l'art. Il en est de même des mosquées, sauf que la plupart de leurs minarets ont un certain air penché, comme les tours Asinelli et Garisendi à Bologne. Les remparts et la forteresse qui est censée commander le cours du Tigre sont dans un état de dégradation pitoyable. C'est pourtant une position militaire de la plus haute importance.

A Mossoul, la majeure partie de la population sédentaire est d'origine kurde, mais les physionomies trahissent un mélange prononcé de sang arabe et turc. On y trouve également des chrétiens chaldéens en assez grand nombre et des Arabes, principalement dans la classe marchande; les employés du gouvernement sont Turcs pour la plupart. La population flottante se compose d'éléments fort divers. On voit circuler pêle-mêle dans les rues des Bédouins déguenillés, coiffés du kéfiz à carreaux rouges et blancs, qui tranche vivement sur ces faces basanées; des montagnards kurdes avec leurs costumes bariolés; des paysans chaldéens, aux grands bonnets de feutre pointus semblables à ceux des juifs allemands du moyen âge; puis encore des Yezidis, surnommés « adorateurs du diable », qui habitent sur la rive gauche du moyen Euphrate. C'est, dit-on, à leur penchant au vol qu'ils ont dû

jadis ce surnom, que leurs voisins n'auraient pas moins mérité. On les reconnaît à leurs kéfiz tout à fait blancs, et non blancs et bleus comme ceux des Arabes leurs voisins. Tous ces gens courent, se bousculent, gesticulent, parlent et crient à la fois dans cinq ou six langues différentes. Le costume européen n'excite aucune attention, attendu qu'il est maintenant porté par tous les fonctionnaires turcs. »

Munis de l'ouvrage classique de Layard, nos touristes consacrèrent l'après-midi du 17 novembre à une nouvelle et plus longue visite aux ruines de Kojoundshouk ou Koyoundjik (Ninive).

On sait que les grandes villes assyriennes dont les ruines ont été exhumées et fouillées jusqu'ici sont : Nimroud (ou Kalah), à quatre milles au-dessous de Mossoul, sur la rive gauche du Tigre, un peu au-dessus du confluent de ce fleuve avec le grand Zâb (Zabou-Antou) ;

Kojoundshouk (Ninive), en face de Mossoul, également sur la rive gauche ;

Chorsabad ou Dour-Saryoukin, à environ trois milles et demi au nord-nord-est de Mossoul, sur les premiers contre-forts du Djebel-Makloub.

D'après les assyriologues modernes, la ruine de Nimroud et de Ninive remonte au septième siècle avant notre ère. Nimroud aurait péri, ainsi qu'une quatrième ville plus ancienne encore (El Assour,

capitale primitive de l'empire assyrien), dans l'invasion cimmérienne, qui ne précéda que de peu d'années la destruction définitive de cet empire par les Mèdes[1]. Ninive échappa aux dévastations de ces barbares du Nord, mais ce fut pour succomber, deux ou trois ans plus tard, sous l'effort combiné des Mèdes et des Babyloniens.

Ninive et Nimroud ont été fouillés et exploités par les Anglais au profit du *British Museum*, de 1849 à 1851; Chorsabad l'avait été dès 1846, au profit de la France, par Botta, notre consul à Mossoul. Grâce à lui, la France a eu le mérite de l'initiative dans ces investigations, qui, « en moins de trente ans, ont fait sortir trente siècles des tombeaux ». M. de Thielmann, qui paye un tribut légitime d'éloges aux travaux de Layard et de Rassam, aurait pu nommer aussi le courageux explorateur français, qui a généreusement sacrifié sa santé et sa vie à l'honneur de son pays.

D'après les indications des assyriologues, les deux grandes villes de Nimroud et Ninive avaient été renouvelées de fond en comble, la première au neuvième siècle avant notre ère; la seconde, cent cinquante ans après (704-688), par le deuxième roi de la race des Sargonides, Sin-akhé-irib (le Sennaché-

[1] V. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, p. 475.

rib de la Bible), ainsi que l'atteste une pompeuse inscription récemment déchiffrée. Quant à Chorsabad, qui existait encore du temps de la retraite des Dix-Mille, cette ville avait été en quelque sorte le Versailles des Sargonides. Elle avait eu pour fondateur le chef même de cette troisième dynastie, Saryoukin ou Sargon, père de Sennachérib; le magnifique palais qu'il s'y fit bâtir était à peine achevé quand il fut assassiné (l'an 704 avant J.-C.). C'est de ce palais que viennent la plupart des fragments qui composent le musée assyrien du Louvre.

A Kojoundshouk ou Ninive, dont Sennachérib avait fait, suivant son expression, « une cité resplendissante comme le soleil », il n'est resté debout que l'enceinte fortifiée, œuvre antérieure qu'il avait seulement réparée. C'est à l'ancienne Ninive que se rapporte la mission de Jonas, antérieure de plus d'un siècle à Sennachérib, et contemporaine d'une décadence momentanée de l'empire assyrien, attestée par les monuments. Plusieurs des savants qui se sont fait, dans leur cabinet, une spécialité du déchiffrement des inscriptions assyriennes consacrées aux exploits plus ou moins authentiques des souverains, n'y trouvant aucune mention de l'histoire de Jonas, ce qui n'a rien de fort extraordinaire, la considèrent comme apocryphe. L'un d'eux, auteur d'une soi-disant *Histoire littéraire* de la Bible, est surtout choqué de l'assertion de Jonas, qu'il fallait

trois journées de chemin pour faire le tour de Ninive... Cela semble tout à fait absurde au savant critique, qui ne connaît que l'Allemagne. M. de Thielmann, qui a vu et examiné les localités, est d'un avis différent. Il estime qu'entre l'enceinte fortifiée et l'énorme amas de décombres provenant des temples et des palais détruits, il existe un espace assez large pour qu'une nombreuse population ait pu y loger dans des constructions plus légères dont il n'est resté aucune trace. De plus, avant de pénétrer dans la ville proprement dite, il fallait traverser des faubourgs, toute une vaste zone de banlieue peuplée de cultivateurs. Quelques archéologues prétendent même qu'il a dû exister une seconde enceinte de remparts bien autrement vaste, enveloppant Ninive et Chorsabad. Des substructions récemment découvertes semblent confirmer cette assertion; si elle était vraie, celle du prophète serait plutôt trop modeste. Enfin, pourrait-on dire encore, si ce récit est de pure imagination, comment expliquer le nom de *Nebbi-Junoûs* (montagne de Jonas), donné de temps immémorial à cette hauteur voisine, et la tradition qui y place le tombeau du prophète ? Comment cette tradition, fort antérieure à l'islamisme qui l'a adoptée, pourrait-elle se rapporter à un personnage purement imaginaire?

Combien d'autres ruines historiques que celles de

Ninive n'ont pas été d'abord explorées scientifiquement, mais au hasard, uniquement pour chercher des fragments transportables! On a ensuite rebouché les trous, et le tout n'a plus que l'apparence d'un monticule informe, « d'une énorme taupinière ». Aucun vestige n'est resté de « ces palais d'albâtre et de cèdre, bâtis dans des jours fortunés » par Sennachérib, qui, dans une inscription exhumée de ces débris, prédit fièrement l'immortalité à son œuvre, menaçant du courroux de ses dieux quiconque osera la détruire, ou seulement en négliger l'entretien!

Ce n'était pas cet horoscope qui devait s'accomplir, mais celui d'un Juif contemporain, et, selon toute apparence, témoin oculaire de cette restauration, Nahum, nouveau prophète de vengeances qu'aucun repentir ne vint cette fois conjurer! « Malheur sur toi, ville sanguinaire, ville de mensonge! sur toi, la grande prostituée de l'univers!... J'entends rouler les chariots, claquer les fouets; je vois étinceler les glaives et les lances, et ruines sur ruines, et cadavres sur cadavres! Ceux qui ont pu s'échapper se dispersent dans les montagnes, et personne ne les rassemblera plus! » Jamais l'empire assyrien n'avait été plus puissant; il s'accrut encore sous les deux successeurs immédiats de Sennachérib, Assour-ahké-Iddin et Assour-ban-Habal... Et pourtant ce siècle devait voir s'accomplir, de point

en point, la prophétie de Nahum. Moins de soixante ans après l'achèvement du palais de Sennachérib, le dernier des Sargonides, Assour-Edil-Ilâni (le Sardanapale des Grecs?), se brûlait dans ce même palais pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis (625 ans avant J. C.).

Jamais écroulement ne fut plus foudroyant, plus mérité. « Les Assyriens, dit M. Maspéro, possédaient au plus haut degré les qualités militaires... Mais c'était un peuple de sang, plein de violences et de mensonges, sensuel, orgueilleux à l'excès... » La plupart des conquérants assyriens furent de véritables artistes en fait de supplices, et s'en faisaient gloire. Leurs pires atrocités ne précédèrent que de bien peu d'années la décadence et la chute définitive de cet Empire.

En 1872, l'accès de la colline de Jonas était encore interdit aux chrétiens. Elle a été fouillée pour la première fois en 1874, par M. G. Smith, du *British Museum*. Il y a trouvé, de même qu'à Ninive et Nimroud, de nombreux débris de livres assyriens ; — livres d'argile, tablettes et cylindres couverts de caractères cunéiformes.

M. de Thielmann fit le lendemain l'excursion de Chorsabad. Pour s'y rendre, on va d'abord dans la direction de Ninive, qu'on laisse ensuite à gauche pour piquer droit sur la base occidentale du Djebel-Makloub. Nos touristes rencontrèrent plusieurs mon-

tagnards chaldéens et yézidis allant vers Mossoul. Tous ces gens leur adressaient des saluts amicaux; on prétend que les Européens pourraient parcourir sans danger ces montagnes, dont un Turc ne reviendrait certainement jamais.

Il n'est resté à Chorsabad qu'un seul objet vraiment curieux : le monstrueux taureau de pierre à visage humain, qui s'est trouvé trop lourd pour être transporté en France... Restait à voir Nimroud, situé en aval de Mossoul. Les touristes, qui comptaient commencer le lendemain la descente du Tigre en *kellek*, se promettaient bien de visiter en passant ce dernier groupe de ruines.

Quelques heures avant le départ, ils reçurent la visite d'adieu de leur ex-compagnon le pèlerin, l'homme à l'âne, accompagné de son frère (celui du pèlerin bien entendu). Ce frère, nommé Hadshi-Hussein, exerçait à Mossoul la profession de médecin : il savait épeler les lettres françaises et en paraissait très-fier. M. de Thielmann lui fit cadeau d'un thermomètre, instrument que ce savant homme ne connaissait que par ouï-dire. Il reçut en échange la photographie du docteur, lequel s'était fait représenter tâtant le pouls à un malade et les yeux braqués sur une mappemonde, à défaut de montre, pour compter les pulsations.

XXI

NAVIGATION SUR LE TIGRE. — NIMROUD. ARRIVÉE A BAGDAD.

Depuis un temps immémorial, la descente du Tigre supérieur s'opère au moyen de *kelleks*, radeaux qui se composent d'outres en peaux de mouton, attachées ensemble par des liens d'osier. On a vu, à l'époque des hautes eaux, des kelleks chargés faire en moins de deux jours le trajet de 500 verstes qui sépare Mossoul de Bagdad, tandis que nos touristes, voyageant en novembre, restèrent en route pendant plus d'une semaine.

« Notre kellek de plaisance se composait de 250 outres, rangées sur 25 de front ; sa superficie totale était de 600 pieds carrés. Une sorte de treillis de perches et de joncs, disposé au-dessus des outres, supportait lui-même un plancher mobile. Le moment était venu d'utiliser une tente achetée à Tiflis, et dont le transport n'avait fait que nous embarrasser jusque-là. Cette tente, qui couvrait à elle seule, sur le radeau, une étendue de 70 pieds carrés, était double ; en feutre au dehors, en toile au dedans ;

aussi propre à garantir des ardeurs du soleil que de la fraîcheur des nuits. Pour nous préserver de l'humidité, nous avions fait poser un double plancher sur la partie du radeau affectée à la tente; sur ce double plancher, nous avions entassé toutes nos nattes, par-dessus les nattes tous nos tapis. Ce luxe de précaution faillit, comme on le verra, devenir plus nuisible qu'utile.

Devant la grande tente, établie à l'avant du radeau, on avait réservé pour nous un espace libre, servant de promenoir. A l'arrière, une autre construction plus légère, en branchages et en toile, abritait l'équipage et la domesticité, composée d'Ali et d'un interprète, ex-kavass du consulat anglais, qui retournait à Bagdad, sa patrie. La cuisine était installée près de cette cabane; c'était le poste favori des quatre mariniers *souffleurs*. Les kelleks qui n'ont que deux hommes d'équipage ne marchent que le jour; on en avait pris le double pour pouvoir faire route aussi la nuit. Au terme de la convention faite avec le *kellekshi*, il devait y avoir toujours deux hommes aux rames. En fait, ils n'y étaient presque jamais. Il est vrai que les quatre grandes rames qui figurent aux angles du radeau ne servent guère qu'à le gouverner. Sauf de rares exceptions, l'équipage s'en remet absolument, pour la marche, à l'impulsion du courant, qui, dans cette saison, n'est rien moins qu'impétueux.

Le prix d'un voyage en kellek est calculé d'après le nombre des peaux, à raison de cinq piastres chaque; la pose des planchers et le salaire de l'équipage se payent à part. Ces entreprises sont assez lucratives, attendu que le bois des planchers est d'une défaite très-avantageuse à Bagdad. Les outres, vidées et séchées, sont réexpédiées sur Mossoul, à dos de mulet; un seul de ces animaux suffit au transport d'une centaine de peaux.

On partit dans la soirée du 19 novembre. Pendant la première nuit, un choc violent fit craquer plusieurs outres et secoua violemment la tente. Le kellek, entraîné dans un courant formé par les débris d'une ancienne digue, avait donné sur un écueil; il y eut heureusement plus de peur que de mal.

Au point du jour, on aborda sur la rive gauche, non loin de la pyramide à degrés (*ziggourat*) de Nimroud. Moins d'une heure après, nous étions installés au sommet de cette pyramide, haute de 144 pieds, en présence d'un des panoramas les plus splendides de l'Orient. Au premier plan, nos regards plongeaient, non plus, comme à Ninive et à Chorsabad, sur des monticules informes de débris, mais sur une de ces constructions colossales qu'avait devinées le génie de Martyn. Plus loin, en consultant l'ouvrage de Xénophon, nous retrouvions la direction suivie par les Dix-Mille, dans leur retraite

immortelle[1]. Dans le sud, parallèlement au fleuve, nous apercevions les montagnes de la Babylonie ; à l'est et au nord, celles qui, pendant bien des siècles, séparèrent l'Assyrie des Mèdes, ses futurs conquérants. L'air était si pur, si transparent, que l'on pouvait apercevoir encore, dans les profondeurs de l'horizon, les sommets neigeux du Kurdistan. Masqué par des collines intermédiaires, Mossoul n'est pas visible de cet observatoire, mais le Djebel-Makloub semble à portée de la main, et pourtant on en est à plus de sept milles. »

D'après les assyriologues modernes, la ville de Nimroud (ou Kalakh) était devenue, au neuvième siècle avant notre ère, la résidence favorite des monarques de la seconde dynastie, qui délaissèrent pour elle la capitale primitive, El Assour, située en aval, entre les embouchures du grand et du petit Zâb. La plus grande splendeur de Nimroud date du règne d'Assour-Nazir-Habal (882-857), guerrier aussi féroce qu'infatigable, qui étendit ses conquêtes d'un côté jusqu'aux pics de l'Arménie et du Kurdistan, « pareils à la pointe d'un glaive » ; de l'autre, jusqu'au littoral de la Méditerranée, et construisit des temples et des palais dans sa nouvelle capitale

[1] C'est aussi non loin de Nimroud, près du confluent du grand Zâb, qu'eut lieu, le 12 décembre 627, la bataille décisive qui ouvrit à Héraclius la route de Ctésiphon, et fut le coup de grâce de la dynastie sassanide. B. E.

avec des cèdres apportés du Liban. Après lui et pendant plus d'un siècle, ses successeurs, Salmanasar III (le contemporain d'Achab et de Josaphat), Samsi-Bin, Bin-Nirari et sa femme *Sammourammit* (la Sémiramis d'Hérodote ?), habitèrent Nimroud et ne cessèrent de l'embellir, dans les courts instants de répit que leur laissait la guerre (Maspéro, 343). Mais, à partir de l'avénement des Sargonides (Sarryounkin, Sennachérib et leurs successeurs), Nimroud fut à son tour délaissé pour Ninive et Chorsabad. C'était pourtant encore, si nous en croyons M. Rawlinson, l'annaliste enthousiaste des *five great monarchies*, une des plus belles villes qui aient jamais existé, quand elle fut prise et brûlée par les Cimmériens (Scythes), vers l'an 630 avant J. C.

De toutes les cités assyriennes, Nimroud est la plus intéressante à visiter, à cause de sa pyramide et d'un de ses palais qui, bien qu'incendié, persiste à braver l'effort du temps. Les sculptures ont été si profondément corrodées par l'incendie, qu'on a renoncé à les enlever. Vingt-cinq siècles ont passé sur cet embrasement, et l'édifice est toujours debout. Les mêmes figures colossales de lions et de taureaux veillent aux abords : sur les parois des salles, on distingue encore de nombreux vestiges de bas-reliefs, d'inscriptions qui parlent de victoires, de prospérités éternelles! Doit-il résister encore longtemps, ce squelette calciné? Attend-il, pour s'écrou-

ler, que la Justice suprême, dont on nie aujourd'hui l'existence, fasse un nouvel exemple parmi « ces villes du soir, qui lèvent leur front dans la brume » ; — sur les bords de la Tamise, ou de la Seine, — ou de la Sprée ?

Les fouilles exécutées à Nimroud sont citées avec raison comme un modèle accompli de travaux de ce genre. On n'a pris que les morceaux les mieux conservés, les plus transportables ; le reste a été scrupuleusement laissé en place. De plus, les déblais ont été enlevés avec soin, les substructions mises et laissées à découvert, si bien qu'aujourd'hui l'archéologue le plus novice peut se rendre compte aisément de la place qu'occupaient la plupart des édifices, de leurs dimensions et de leur distribution antérieures. Après avoir parcouru ces ruines, ramassé quelques fragments de marbre écaillés, portant encore des traces d'inscriptions, escaladé derechef la pyramide pour jeter un dernier regard sur ce paysage, l'un des plus grandioses de l'univers, les Allemands regagnèrent leur kellek. Dans cette solitude faite, pour ainsi dire, de poussière humaine, ils n'avaient aperçu qu'un seul être vivant, un loup-cervier, qui leur partit sous les pieds avec un cri rauque, et disparut dans une tranchée.

« Un peu au-dessous de l'escale de Nimroud, nous eûmes à franchir un nouveau rapide, formé, comme

le premier, par les débris d'une ancienne digue. La secousse fut moins forte cette fois, et n'occasionna d'autre accident que l'introduction d'une certaine quantité d'eau du Tigre dans le pot-au-feu germanique Dans la soirée, on arriva à l'embouchure du grand Zâb; ses eaux, d'un gris bleuâtre, sont divisées, au moins dans cette saison, en trois bras séparés par des îlots de sable. Il débouche dans le Tigre avec une telle impétuosité que ce courant transversal vient battre la rive opposée, et le kellek eut quelque peine à le rompre avec le secours des rames.

Pendant toute la journée du lendemain (21 novembre), nous ne vîmes qu'une contrée à peu près déserte et de l'aspect le plus triste. La nature semble y porter le deuil des fureurs humaines qui ont si longtemps sévi dans ces parages. Sur la rive droite, une série interminable de petites collines absolument nues; sur la rive gauche, des steppes non moins arides. On apercevait seulement, de temps à autre, quelques tentes arabes; et, sur le bord du fleuve, des champs de pastèques dans lesquels les mariniers du kellek opéraient d'amples razzias. Ils prétendaient, pour s'excuser, que les melons sont un fruit à chair fondante, qui se dissout de lui-même dans la bouche. On peut donc l'y mettre, disaient-ils, sans violer le précepte du Prophète, car il ne défend que de boire et de manger, et on ne fait ni

l'un ni l'autre. On voit que l'islamisme a aussi ses casuistes.

Ces melonnières, seule verdure qui vienne parfois reposer les yeux, sont arrosées au moyen d'appareils élévatoires ou norias, assez semblables à ceux des bords du Nil et d'autres fleuves, sauf que l'eau est captée par des outres au lieu de seaux ou de vases en terre cuite. L'aspect uniforme et le grincement de ces appareils agacent à la longue les gens les moins impressionnables. »

Les passagers du kellek n'aperçurent ni grands fauves, ni gazelles, mais seulement, de temps à autre, quelques chacals affamés, rôdant mélancoliquement sur ces rives où leurs ancêtres menaient si joyeuse vie, dans le bon temps des carnages. Les oiseaux aquatiques ne manquaient pas, mais se tenaient à distance respectueuse. Ce jour-là, pourtant, les Européens réussirent à abattre un vieux cormoran, mais non à le manger. Les mâchoires plus robustes de l'équipage purent seules triompher de cette chair coriace.

« Dans la soirée du 21, le kellek passa à la hauteur du village de *Kalah Shergat* (rive droite), au-dessus duquel s'élève une montagne de débris, dominée elle-même par une pyramide semblable à celle de Nimroud. Ici la science n'a pas dit son dernier mot ni même son premier, car les fouilles faites dans cet endroit n'ont fourni aucune indication posi-

tive. Suivant la conjecture la plus vraisemblable, ces ruines seraient celles d'El Assour, la capitale du premier empire assyrien, délaissée, pendant le second, pour Nimroud, à partir du neuvième siècle avant J. C., et détruite deux cents ans après dans l'invasion *cimmérienne*.

A une journée de Kalah Shergat, on trouve, dans l'intérieur, les ruines parfaitement conservées d'une cité plus moderne, *Hatra* (*Hadr*), riche et puissante du temps des Parthes. Ses palais et son temple du Soleil ont été rarement visités jusqu'ici, à cause de la méchante réputation des tribus nomades qui rôdent dans ces parages. Nous dûmes renoncer, pour ce motif, à cette excursion intéressante : il y avait lieu de craindre que le kellek ne fût attaqué en notre absence.

Pendant la nuit, on passa devant l'embouchure du petit Zâb. Dans cet endroit, le radeau eut à franchir coup sur coup plusieurs rapides et essuya des avaries. Le lendemain (22 novembre), la contrée avait toujours le même aspect, la même aridité implacable : à gauche, la plaine; à droite, les hauteurs. Vers midi, le kellek arriva au lieu nommé *el Fattha,* « l'ouverture », parce que, dans cet endroit, le Tigre s'ouvre brusquement un passage à travers ces collines qu'il a côtoyées jusque-là. Cette chaîne, nommée *Djebel-Hemrin,* séparait jadis l'Assyrie de la Babylonie; à partir de ce point, elle se

prolonge sur la rive gauche dans la direction du sud-ouest, et finit par se confondre avec la plaine. La profondeur, dans ce passage, est encore d'une vingtaine de pieds à l'époque des basses eaux. On y remarque, sur la rive gauche, une source de naphte, dont le débit vient former, à la surface du fleuve, une couche verdâtre et d'une odeur désagréable. Nous eûmes la curiosité de débarquer pour examiner de plus près ce phénomène, et mal nous en prit; les chaussures s'engluent dans cette substance éminemment visqueuse, et l'on a beaucoup de peine à s'en dépêtrer. Le kellek fut longtemps suivi d'une traînée de ce liquide, à laquelle le soleil donnait des teintes irisées d'un charmant effet[1].

Il faisait encore nuit noire quand on atteignit l'escale de Tekrit, à moitié chemin de Mossoul à Bagdad. Le bruit de l'arrivée d'un radeau se répandit comme une traînée de poudre; et nous eûmes la satisfaction de faire nos ablutions du matin en présence de plusieurs centaines d'indigènes accourus sur la plage pour contempler cette merveille. Cette misérable bourgade fut jadis une grande ville,

[1] Il s'agit là probablement d'un gisement de *pétrole glutineux*, pareil à celui qu'on vient de découvrir dans le Dahra (province d'Oran). « Ce goudron ou pétrole glutineux, dit M. Figuier, est mou, *très-tenace*... Il se rapproche plus du naphte que de l'asphalte ou du bitume; il en diffère en ce qu'il n'est pas soluble dans l'alcool. Il peut recevoir tous les emplois auxquels on consacre le goudron naturel. »

comme en font foi des monceaux de décombres et les vestiges de nombreux canaux d'irrigation, à sec depuis des siècles. On avait autrefois l'agrément, si c'en est un, de rencontrer force lions dans la banlieue de Tekrit; une chronique contemporaine de Tamerlan assure que ce prince y tua en un seul jour cinq de ces animaux. Aujourd'hui les lions ne remontent plus jusque-là, mais les passagers de la *Tigris and Euphrates Navigation Company* en aperçoivent encore de temps à autre, dans la traversée de Bagdad à Bassorah.

Au-dessous de Tekrit, on aperçoit d'abord, à gauche, un village nommé *Imam Dura;* puis, sur la même rive, un grand nombre de *tumuli*, qui se composent de ruines enfouies dans le sable et recouvertes de broussailles. Ils se succèdent, à de brèves distances, sur une étendue de quatre à cinq milles. Ces ruines, aujourd'hui désignées sous le nom unique d'*Eski Baghdad* (vieux Bagdad), sont celles de plusieurs cités jadis populeuses, résidences des princes assyriens, mèdes, perses, grecs, arsacides, sassanides, musulmans, maintenant confondues dans le même néant. Une seule a survécu : Sâmera, située à quelque distance du Tigre. Cette ville, lieu de pèlerinage très-fréquenté, produit de loin un charmant effet Elle possède deux mosquées de style persan, importantes et bien conservées, une vieille enceinte de remparts presque intacte, et un monument plus

curieux encore, une très-ancienne et haute tour, construite d'après le type de la fameuse Babel; c'est-à-dire que l'on y monte à l'extérieur, non par des degrés, mais par un plan incliné en forme de spirale. Vue du Tigre, Sâmera a l'air d'un rêve des *Mille et une Nuits*. Nous nous abstenons pourtant d'y débarquer, préférant rester sur cette impression poétique [1]. (V. ci-dessus, p. 214.)

Au-dessous de Sâmera, les lieux habités se succèdent à de plus brefs intervalles; mais l'aspect du pays n'en est pas plus gai : on entend presque sans discontinuer le bruit disgracieux des norias. En passant devant un de ces villages, le kellek reçut la visite d'une femme indigène, nageant entre deux outres reliées par une corde, qui lui servaient de point d'appui. Cette nymphe du Tigre venait offrir des fèves. Le marché fait, elle mit le prix de ses légumes dans sa bouche à défaut de porte-monnaie, et regagna le rivage par le même procédé. Plus bas, nous rencontrons beaucoup d'hommes et de femmes circulant d'un village à l'autre au moyen de cet appareil natatoire. »

Dans cette dernière partie du trajet, on vit

[1] Au temps de la plus grande splendeur des califes, Sâmera, qui seule a survécu, formait, avec deux autres villes, *Harouniéh* et *Dgiafferik*, un ensemble presque continu d'habitations, sur une longueur de sept *farsangs* (Tavernier). Ces deux noms rappellent le fameux calife Haroun et son vizir.

aussi différentes espèces nouvelles d'oiseaux aquatiques et l'on parvint à en tuer plusieurs, notamment une sorte de canard blanc comme neige, nommé *dshenkèle*, et une variété de bécasse blanche aussi, avec les ailes grises. Ce dernier oiseau se trouva être un rôti des plus savoureux, qui fit oublier aux navigateurs le cormoran réfractaire de la veille. Dans la soirée du 24, on passa auprès des restes d'un pont de pierre considérable, dont plusieurs arches sont encore debout, et qu'aucun voyageur n'a mentionné jusqu'ici. Les mariniers du kellek lui donnaient un nom que, d'après la prononciation, M. de Thielmann a écrit *Maldshatlije*.

« Nous soupirions depuis longtemps après une forêt de palmiers ; notre vœu fut exaucé le 25 novembre, près du village de *Saadije*. Nous mîmes bien vite pied à terre, pour savourer tout à notre aise l'agrément de s'asseoir et de cheminer sous des palmiers : il est vrai que ceux-là n'étaient encore qu'adolescents. En revanche, les dattes de ce village sont succulentes. Dans ce pays, on entasse ces fruits dans des outres, sans prendre la peine d'en retirer les noyaux. Cela forme une masse compacte dont l'aspect est peu appétissant, mais qui conserve bien mieux le goût du fruit que les dattes sèches qu'on expédie en Europe.

A partir de Saadije, le paysage devient plus agréable ; les villages et les palmiers se succèdent

sans interruption. On commence aussi à rencontrer des barques chargées de bois, allant vers Bagdad; elles viennent de l'Adhem, rivière qui se jette dans le Tigre, au-dessous de Sâmera. La forme de ces embarcations est des plus primitives. Elles ressemblent exactement, en plus grand, aux paniers dans lesquels on met le riz et d'autres produits, et se nomment *couffes* comme eux. Ce sont des corbeilles de six à huit pieds de diamètre, rondes, à bords élevés, faites de branches d'osier entrelacées et enduites à l'intérieur et à l'extérieur d'une couche de goudron naturel, assez épaisse pour les rendre imperméables. Ces couffes sont, avec les kelleks, les seules embarcations dont on fasse encore usage aujourd'hui sur le Tigre supérieur. A Bagdad même, les couffes font l'office des gondoles à Venise, pour le transport des denrées et des passagers : les plus grandes ont même une voilure. L'usage de ce genre d'embarcation doit remonter aux temps préhistoriques, car on la retrouve sur les plus anciens bas-reliefs assyriens; et, d'après la légende chaldéenne du déluge, l'Arche n'aurait été qu'une couffe gigantesque.

La nuit suivante fut la dernière et la plus laborieuse du trajet. Il s'était élevé une brise assez forte, absolument contraire à la marche du kellek, lequel n'allait déjà pas trop bien de lui-même, car le Tigre, à cette hauteur et dans cette saison, ne justifie pas

son nom[1]. Le pauvre radeau heurtait continuellement des bancs de sable, des brisants; chacun de ces chocs déterminait de nouvelles avaries. C'était surtout dans la partie occupée par la tente que le mal était le plus grand, parce qu'on n'avait pu y faire de réparations. Il aurait fallu enlever les tapis, les nattes, le double plancher. A force de précautions contre l'humidité, nous risquions de nous trouver dans la situation de ce personnage légendaire qui se noie de peur de se mouiller... Une allocution pathétique et la promesse d'une gratification déterminèrent les mariniers à faire force de rames. Enfin, le 26, dans l'après-midi, on nous annonce tout à coup que nous pouvons débarquer, étant tout près d'un endroit d'où nous avons la faculté de gagner Bagdad en *voiture*, tandis qu'Ali continuera de naviguer avec les bagages. Nous hésitons un moment, ne voyant sur la rive qu'une épaisse forêt de palmiers, sans aucun vestige de voiture, de sentier ni d'habitation. Pourtant nous nous décidons à descendre, et, après avoir marché quelques instants parmi les arbres, nous arrivons à l'entrée d'une petite ville populeuse et très-animée. C'était *Kâzem*, qui peut passer pour un faubourg de Bagdad, bien qu'elle en soit encore à une bonne heure de

[1] *Tigr* en langue médienne, *Diagileh* en arabe, *Hhiddekel* en hébreu. Ces trois mots expriment le vol d'une flèche.

Le Tigre, à Bagdad. (P. 343.)

marche. Kâzem possède une superbe mosquée, que nous n'avons pas eu le temps d'examiner comme nous aurions voulu. On nous fit comprendre, par des gestes indignés, que nos regards souillaient l'édifice sacré... A quelques pas plus loin stationnait la voiture promise. C'était... l'omnibus du tramway de Kâzem à Bagdad, établi sous les auspices du gouverneur Midhat-Pacha, un homme de progrès. En descendant d'un kellek, grimper sur une impériale d'omnibus, la transition était brusque. Il est vrai que le cocher de celui-là était un Bédouin authentique.

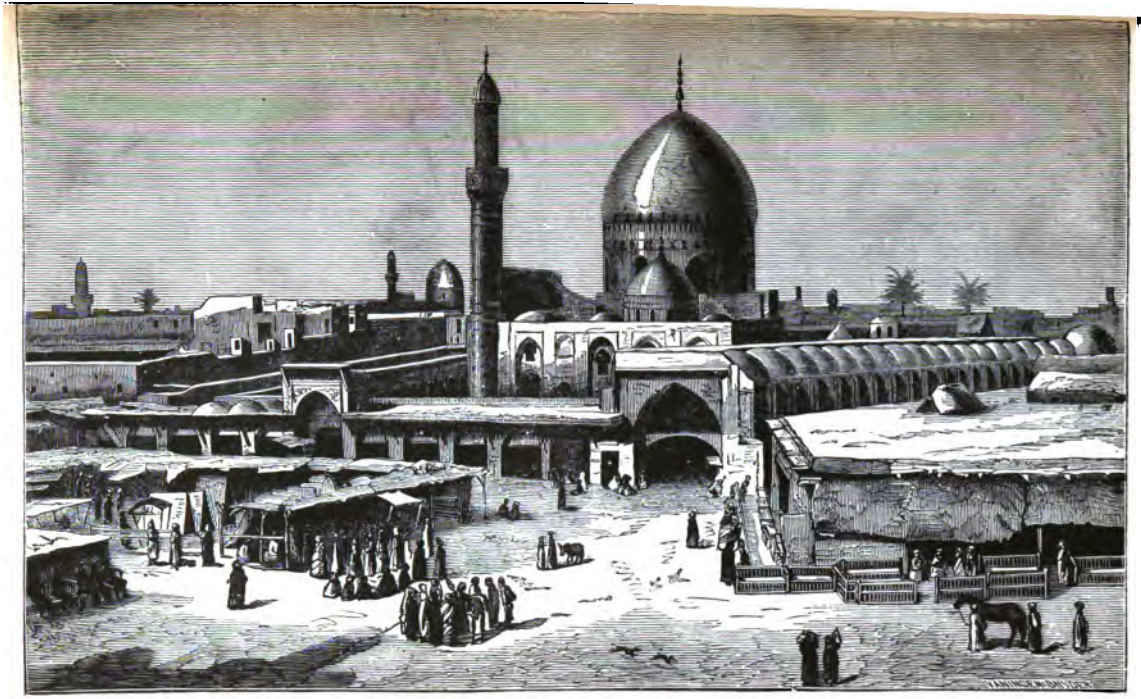
L'omnibus se mit en marche à travers la forêt. De notre observatoire, nous voyions le fleuve, des villas sur l'autre rive; le soleil couchant colorait de pourpre les cimes oscillantes des palmiers. Au bout d'une demi-heure, on arriva au pont du Tigre; là finit le tramway. Une de ces couffes ou paniers-gondoles dont nous avons parlé nous transporta chez un négociant suisse, avec lequel nous nous étions mis en rapport de Mossoul par le télégraphe. Il avait retenu pour huit jours, à notre intention, un pavillon dans la cité légendaire des *Mille et une Nuits*. »

XXII

BAGDAD. — CTÉSIPHON.

Bagdad est situé en plein désert, sur la rive gauche du Tigre. Du côté de la terre, la ville est entourée d'un rempart en forme de demi-cercle, dont les deux extrémités se rejoignent au fleuve, et flanqué de soixante grosses tours, en ruine pour la plupart. La population est aujourd'hui d'environ cent mille âmes; mais elle a dû être plus considérable autrefois, car dans cette enceinte, dont il faut plus d'une heure pour faire le tour, on rencontre çà et là de vastes espaces inoccupés.

Deux ponts de bateaux relient la ville au faubourg situé sur la rive droite, et habité par une colonie de Bédouins de la tribu d'Agêl, dont l'établissement dans cet endroit remonte à plusieurs siècles. Ces Bédouins, originaires du pays de Nedsched (la terre classique des meilleurs chameaux et des plus beaux chevaux), jouissent encore de divers priviléges concédés à leurs ancêtres par les pachas, pour prix de services militaires. Ainsi, ils ont le monopole de la conduite des caravanes qui vont de



Place du Marché et entrée du Bazar (Bagdad). (P. 343.)

Bagdad à Damas. Ce sont eux aussi qui font l'office de mariniers sur le Tigre, dans ces couffes ou paniers-gondoles dont nous avons parlé.

Les vieux quartiers de Bagdad ont encore l'aspect morose des villes persanes : ce ne sont que ruelles étroites, tortueuses, bordées de murailles en pisé, et où toutes les habitations tournent invariablement le dos à la voie publique. Dans les quartiers neufs, voisins du fleuve, les maisons sont généralement bien bâties, vastes, mais dépourvues de caractère. Pourtant, malgré l'envahissement de la civilisation européenne, l'ensemble conserve un certain cachet oriental, grâce aux palmiers qu'on y rencontre à chaque pas, non-seulement près du fleuve, mais dans toutes les cours des maisons et dans les carrefours.

Bagdad n'a conservé que bien peu de monuments de sa splendeur du temps des califes. Le principal est le tombeau de la sultane favorite d'Haroun-al-Raschid, Zobéide, qui joue un si grand rôle dans les *Mille et une Nuits*. C'est une pyramide haute de cent pieds, à base quadrangulaire, qui se trouve à l'extrémité occidentale du faubourg d'Agèl, à l'entrée du désert. Ce monument a beaucoup souffert; l'épitaphe est aujourd'hui presque illisible... Parmi les édifices modernes, l'un des plus remarquables est la grande église syrienne catholique des missionnaires français. Du haut du clocher

de cette église, qui venait d'être terminée en 1872, on jouit d'une belle vue sur l'ensemble de la ville et des remparts. Bagdad renferme plusieurs autres chapelles chrétiennes, notamment celles des Arméniens et Chaldéens, catholiques et dissidents. On y voit aussi de nombreuses mosquées, avec des minarets peints de couleurs voyantes, et, pour la plupart, légèrement inclinés par rapport à leur base, comme ceux de Mossoul. Le sérail du pacha est une vaste construction, massive et sans style.

La majeure partie de la population est d'origine arabe. Toutefois, un grand nombre d'artisans sont des chrétiens de Syrie et de Chaldée. La classe commerçante se compose d'Arméniens, de Persans et de juifs; les employés civils et militaires sont turcs. La population sédentaire a déjà subi, dans une large mesure, l'influence de la civilisation; mais les Bédouins, qu'on rencontre en grand nombre dans la ville, sont encore attifés comme du temps de Mahomet. Leur habillement se compose d'une sorte de tunique, généralement en lambeaux ou rapiécée, d'une ceinture de cuir, et de l'*abbâ* ou couverture de dessus, semblable pour la forme à celle des Persans, dont elle ne diffère que par la couleur. Les couvertures des Persans sont brunes ; celles des Bédouins, rayées brun et blanc. Ils sont coiffés de *kéfij* blancs et bleus, de fabrique anglaise, car aujourd'hui la « Reine Cotonnade » est souve-

raine en Arabie, comme dans l'Afrique centrale et bientôt dans tout l'univers. L'ancien kéfij, en soie brochée d'or, confectionné à Homs et Hamah en Syrie, est devenu un objet de grand luxe, réservé aux personnages marquants. C'est surtout à la coiffure qu'on reconnaît les différences de nationalité et de religion. Ainsi, les Arabes établis à Bagdad portent des turbans blancs brodés en soie jaune ; les juifs, des turbans à fleurs bleues ou rouges, tandis que ceux des chrétiens sont noirs... Les Bédouins ne marchent guère sans une espèce de casse-tête en bois de palmier, qui a pour pomme une boule en asphalte grosse comme le poing. Un coup de cette badine suffit très-bien pour assommer un homme.

Les gens du peuple sont, en général, assez laids. C'est une race étiolée, à peu près imberbe, et, pour comble d'agrément, sujette à une maladie de peau qui attaque principalement la face. Elle y fait venir des abcès douloureux, qui laissent de fort vilaines cicatrices ; les Européens n'en sont pas exempts. A cela près, le climat de Bagdad passe pour assez sain ; dans tous les cas, il ne pèche pas par l'humidité. L'été, la chaleur y est si forte, que tout le monde se réfugie dans les *serdâbs,* caveaux voûtés où la ventilation est soigneusement entretenue.

Autant que nous avons pu en juger, le beau sexe

de Bagdad n'est guère plus séduisant que l'autre. Cette observation ne concerne que les femmes des classes moyennes, qui ne sont pas si soigneusement voilées, qu'on ne puisse voir au moins une partie du visage ; celles de la classe aisée sont absolument inaccessibles aux regards. Quant aux Bédouines et aux Turques de condition inférieure, elles vont librement à visage découvert.

La vie est très-bon marché dans cette ville ; aussi, on y est moins importuné des mendiants que dans beaucoup d'autres villes de l'Orient. L'un d'eux, pourtant, avait trouvé le moyen de nous mettre à contribution sans demander rien, sans même nous aborder. Son procédé était aussi simple qu'ingénieux. Il consistait à se coucher sous nos fenêtres, et à y ronfler d'une façon tellement effroyable, qu'on se dépêchait de lui jeter une aumône pour le faire déguerpir.

Les Européens sont assez nombreux à Bagdad. Le consul général anglais est un grand personnage : ce poste ressort de la vice-royauté des Indes, et non du *Foreign Office,* à cause de l'importance des relations commerciales entre Bagdad et Bombay. Les négociants s'occupent de l'exportation des laines, cotons, et autres produits bruts indigènes, et de l'importation en retour d'objets de fabrique européenne, parmi lesquels les cotonnades anglaises tiennent le premier rang. Viennent ensuite les mi-

roirs, les lampes, les vins soi-disant de Champagne, et les bières allemandes. Le commerce est plus lucratif qu'à Tauris, en raison de la plus grande facilité des communications. A partir de Bagdad, en effet, le Tigre est navigable toute l'année. Il existe présentement des services réguliers de steamers entre cette ville et Basra (Bassorah) et entre Basra et Bombay. Dans ce parcours du Tigre inférieur, non loin du confluent de l'Euphrate, on rencontre l'imposant mausolée d'Ezra, que nous reproduisons ici.

Le service télégraphique est assez bien organisé, ainsi que j'ai pu m'en assurer en expédiant à Berlin un télégramme, dont la réponse me parvint vingt-quatre heures après. Pour les communications postales avec l'Europe, on a le choix entre le courrier turc, qui part tous les quatorze jours pour Constantinople, *via* Mossoul et Alep, et le courrier anglais, qui part également deux fois par mois pour Beirout, par Damas. Ce service de poste anglais est fait par des Arabes qui traversent le désert à dos de chameau. Les lettres pour l'Europe parviennent à destination au bout de trois semaines, un mois au plus.

Bagdad est le chef-lieu du pachalik de ce nom, qui confine au nord à celui de Mossoul, à l'est aux frontières persanes, au sud à la jonction du Tigre et de l'Euphrate; enfin, au côté de l'ouest, il touche

au désert. Là expire le pouvoir du sultan ; les Bédouins sont encore aussi autonomes que du temps de Mahomet.

Midhat-Pacha, l'avant-dernier gouverneur, a rendu de grands services à la ville. Outre le tramway de Kâzem, elle lui doit une école de commerce, un asile d'aliénés, dont le besoin se faisait, dit-on, vivement sentir ; et une autre nouveauté qui surprendrait bien le grand Haroun et ses fidèles acolytes Giafar et Mesrour, s'ils revoyaient Bagdad : l'éclairage au pétrole du bazar, du grand pont et de quelques rues adjacentes. Il est vrai que cet éclairage est d'un effet quelque peu sépulcral, attendu que les allumeurs turcs s'abstiennent religieusement de nettoyer les verres, « de peur de les casser ». Ainsi va le progrès en Orient.

Le successeur de Midhat, Raouf-Pacha, qui parle fort bien français, s'occupait plutôt d'organisation militaire que d'administration civile. Dans une revue qu'il passa à l'occasion de la fête du Beïram, et à laquelle nous assistions, on nous montra, parmi les officiers de l'état-major turc, un pacha qui semblait avoir tout au plus soixante-dix ans. On nous assura qu'il avait figuré, soixante-quatorze ans auparavant, parmi les mameluks de Mourad, à la journée des Pyramides, et qu'il venait de fêter le *centième* anniversaire de sa naissance. Le secrétaire particulier de Raouf est un jeune Grec qui a fait ses études à

Bédouins. (P. 350.)

Paris, et trouvait le séjour de Bagdad assommant. Il ne s'y est pas ennuyé longtemps, car son patron, plusieurs fois disgracié et rentré en grâce depuis cette époque, a été, en moins de deux ans, gouverneur de l'Yémen, ministre de la police à Constantinople, et finalement gouverneur d'une province de l'Asie Mineure, où il était encore en 1875 [1]. Il en était de même autrefois, plus l'épisode final de l'étranglement, aussi commun alors que le mariage à la fin de nos pièces de théâtre, mais plus rare aujourd'hui.

Il existe dans le voisinage de Bagdad deux ruines particulièrement curieuses. La première, située à deux milles environ dans l'ouest, est un énorme amas de briques nommé *Ager-Kouf,* débris d'une cité probablement antérieure à Babylone. On aperçoit de loin cette colline artificielle, pendant le trajet de Kâzem à Bagdad. Son sommet recourbé en avant lui donne, de ce côté, l'apparence d'une dent gigantesque, se dressant au milieu du désert. Elle est entourée de marécages qui en rendent l'accès difficile.

L'autre ruine, bien plus intéressante, est *Tak-i-Kesra*, l'ancien palais des Sassanides à Ctésiphon

[1] Ce secrétaire de Raouf-Pacha, Dimitraki-Aristarchi-Bey, est le même qui, pendant le court passage de son patron au ministère de la police, fut à Constantinople l'objet d'une tentative d'assassinat dont on fit grand bruit (1874).

(cinq milles sud-ouest de Bagdad) C'est une excursion pénible, sinon dangereuse, qui ne peut être faite que par des cavaliers éprouvés, bien montés et bien armés. Il est essentiel de partir de nuit, pour éviter au retour la chaleur du soleil de midi dans ces solitudes; chaleur insupportable, même l'hiver. En quittant Bagdad, on suit la rive gauche du Tigre, à travers des futaies de palmiers et des champs de cotonniers, jusqu'à l'embouchure du Dijâlah (ancien *Arba*), que l'on franchit en bateau. Les cultures finissent à cette rivière, le plus considérable des affluents du Tigre, après le grand Zâb. Sur l'autre rive commence le désert, qui, de ce côté, ressemble aux steppes de la Russie méridionale. C'est une immense étendue de broussailles très-basses, d'où s'enlèvent, à l'approche des chevaux, des nuées de corbeaux, de ramiers, de poules sauvages au plumage jaunâtre; on y aperçoit aussi des chacals. Au milieu de cette lande, faite de la poussière des derniers défenseurs du sabéisme, on voit de très-loin surgir à l'horizon les ruines majestueuses de Tak-i-Kesra, détruit en 636 par les musulmans, sous le califat d'Omar. Si ce palais a été construit, comme on le croit, par Chosroës le Grand (531-584), il aurait à peine duré un siècle. Ses restes sont tout ce qui reste debout de Ctésiphon et de Séleucie, qui, à l'époque des Sassanides, ne formaient plus qu'une seule cité, couvrant sur les deux rives du Tigre un

Palais de Chosroès, à Ctésiphon. (P. 353.)

prodigieux espace, que les Arabes désignent encore sous le nom commun d'*Al-Madain* ou *Madain*, la double ville.

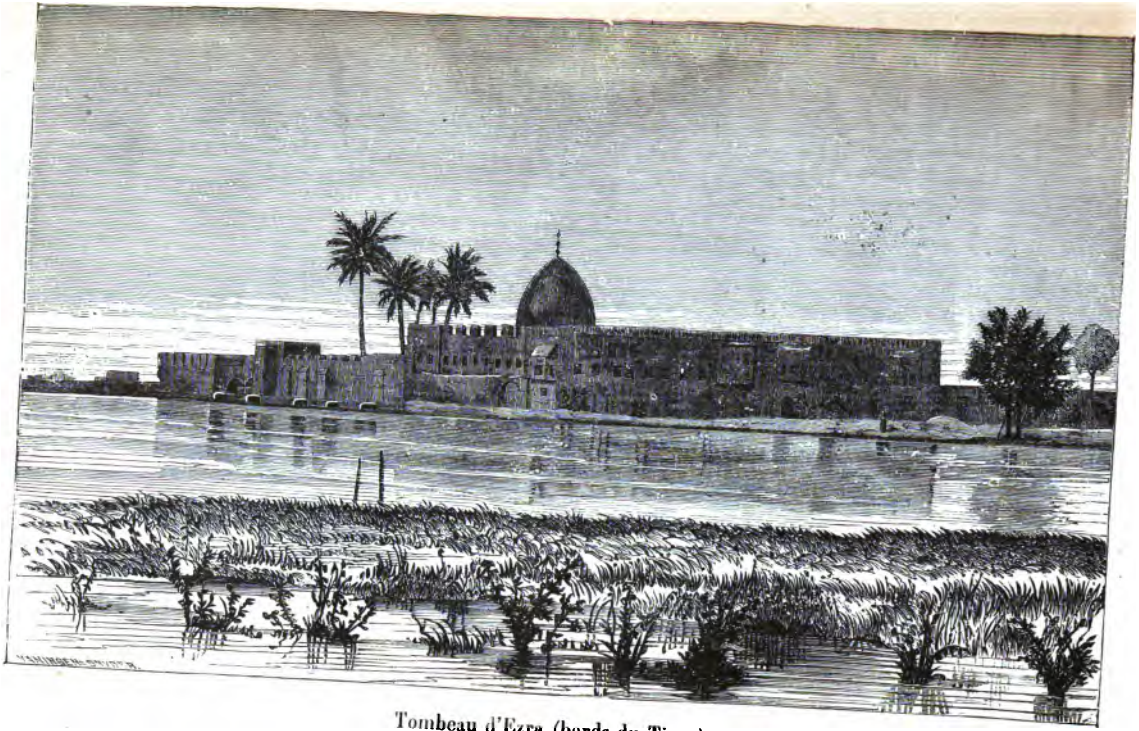
Ni les ruines assyriennes, ni celles de Babylone et de Palmyre, ne produisent une impression aussi saisissante que Tak-i-Kesra. Il n'en reste pourtant qu'une façade à quatre étages, longue de 270 pieds (anglais) sur environ 100 de hauteur, et au centre de cette façade, le sanctuaire où les Sassanides sacrifiaient au soleil. Ce sanctuaire voûté, ouvert du côté du levant, a 143 pieds de longueur totale, sur 82 pieds de large. Le sommet de cette arcade gigantesque dépasse de beaucoup l'étage supérieur de la façade et devait dominer tout le palais ; les murailles n'ont pas moins de 20 pieds d'épaisseur. Cet édifice, construit en briques cuites d'un jaune très-clair, est bien conservé, sauf deux déchirures dans la voûte, déchirures dont la plus considérable a déterminé l'écroulement d'une partie du chevet du temple du côté du couchant.

On aperçoit aussi, çà et là, des fragments de poutres engagés dans les murs ; ce sont sans doute des restes de la charpente, incendiée il y a douze siècles. Lors de notre visite (décembre 1872), cette magnifique ruine n'avait encore été ni dessinée, ni photographiée[1].

[1] La gravure que nous reproduisons ici a été faite d'après une photographie prise en 1874. L'architecture de ce palais accuse

Sauf cette façade et ce sanctuaire, il ne reste de Ctésiphon que des amas informes de décombres. Tout autour le sol est couvert d'une couche épaisse de fragments de briques et de poteries. On distingue encore de nombreux vestiges de l'enceinte de remparts qui descendait jusqu'au Tigre, et l'on aperçoit à perte de vue, sur la rive droite, d'autres traces de fortifications et des monceaux de débris. Ces ruines de la « double ville » proclament, non moins éloquemment que celles de civilisations plus anciennes, le néant de l'orgueil humain.

des réminiscences visibles du meilleur style byzantin, mais dans des proportions colossales. Cette conformité s'explique facilement par la fréquence des relations entre les derniers monarques sassanides et les empereurs de Constantinople. L'ensemble de cette façade, avec son arcade cintrée au milieu, rappelle vaguement celle du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, qui semble en être la parodie. B. E.



Tombeau d'Ezra (bords du Tigre).

(P. 355.)

XXIII

BABYLONE. — KERBELA. — PALMYRE.

« Les traversées du désert de Syrie, bien qu'infiniment plus faciles et plus fréquentes qu'autrefois, ne sont pas encore exemptes de danger. Ainsi, à l'époque où nous étions à Bagdad, des ingénieurs anglais, chargés par le gouvernement turc des études d'un projet de railway direct de Tripoli de Syrie à Bagdad, *via* Palmyre, venaient d'avoir une aventure assez désagréable. Les cavaliers turcs qui les escortaient, ayant rencontré les troupeaux d'une tribu de Bédouins, n'avaient pu résister à la tentation ; ils avaient enlevé quelques centaines de moutons et deux bergers. Il en résulta que, peu de jours après, ces pillards et les ingénieurs, associés, bon gré mal gré, à leur fortune, furent poursuivis, enveloppés en plein désert par des forces supérieures, et contraints de capituler. Heureusement, les Bédouins furent d'une modération exemplaire ; ils se contentèrent d'exiger la restitution de ce qu'on leur avait pris..... D'après le rapport de ces Anglais, l'établissement d'un chemin de fer dans cette direction serait absolument impraticable, faute d'eau. On ne

pourrait desservir Bagdad qu'en contournant le désert par Diarbékir, Mossoul et la vallée du Tigre.

Pour la traversée de Bagdad à Damas, nous traitâmes avec un chamelier du faubourg d'Agêl. Celui-ci s'engageait à nous fournir six chameaux et deux conducteurs, et à nous transporter à Damas en dix-sept jours, en passant par Hillah (Babylone), Cerbela et Palmyre, le tout moyennant trente-deux livres turques payées d'avance, plus une gratification de quatre livres à l'arrivée, si toutefois il n'y avait pas de retard imputable au chamelier. Dans de telles conditions, celui-ci fait encore une excellente affaire, attendu que le cours des chameaux est sensiblement plus élevé à Damas qu'à Bagdad. Arrivé à destination, s'il ne trouve pas de fret de retour, il n'a pas besoin de ramener à vide les montures de ses voyageurs ; il peut facilement les revendre sur place, pour un bon tiers de plus qu'elles ne lui ont coûté au départ. Il n'a contre lui qu'une chance : la perte de quelqu'un de ces animaux par accident, pendant le voyage. Quant aux attaques de vive force, les chameliers d'Agêl n'ont pas à s'en préoccuper, étant toujours dans d'excellentes relations avec les tribus du désert.

On ne connait à Bagdad, en fait de chameaux, que l'animal à bosse unique, celui qu'on nomme dromadaire en Europe. Le chameau à deux bosses,

originaire de la Bactriane, n'en sort guère, et n'y est même employé que commme bête de somme.

D'après mon expérience personnelle, un voyage à dos de chameau, sans être précisément une partie de plaisir, n'est pas aussi désagréable que l'ont dit certains voyageurs par trop douillets. On se fait vite au balancement de la marche quand on n'est pas sujet au mal de mer, et les personnes qui ont l'habitude de l'équitation ne tardent pas à recouvrer leur équilibre sur cette nouvelle monture. En revanche, le chameau ou dromadaire a deux défauts insupportables pour les gens nerveux : son regard profondément stupide et son cri. Le premier inconvénient est moins facile à éviter qu'on ne pourrait le croire; cette bête a la manie incorrigible de retourner à chaque instant, pendant la marche, son long cou du côté de son voyageur et de mirer ses deux gros yeux ternes dans les siens. Quant au cri, c'est une agréable combinaison de rugissement et de grognement; on dirait un lion et un porc essayant un duo de défi. Ajoutons qu'aussitôt qu'un dromadaire entonne son antienne, toute la troupe fait chorus. Ce charivari recommence chaque fois qu'on les monte ou qu'on met pied à terre, et souvent aussi pendant la marche...

La distance de Bagdad à Hillah est de quinze lieues allemandes, c'est-à-dire deux journées de

dromadaire, la moyenne de marche de ces animaux pouvant être évaluée à huit lieues. Le pays est aussi aride que monotone; pourtant on y rencontre à chaque pas des restes de ces canaux d'irrigation qui faisaient jadis de la Mésopotamie l'une des contrées les plus fertiles du globe; on ne s'en douterait guère à la voir aujourd'hui. Vues à distance, les levées de ces canaux ressemblent à de petites chaînes de collines ou à des séries de *tumuli*, cimetière d'une civilisation morte.

Hillah est une ville de dix mille âmes, perdue en quelque sorte au milieu des ruines de Babylone. Nous fûmes reçus dans le caravanserai par un Arabe qui, à notre grande surprise, nous salua d'un : « Bonjour, messieurs, comment vous portez-vous? » nettement articulé en français. Ce début promettait; malheureusement, c'était là toute la science de ce perroquet mésopotamien.

Nous fîmes la visite des ruines, montés à poil sur de petits chevaux du pays, car les selles et les étriers sont un luxe inconnu à Hillah. Elles couvrent un espace immense; il est prouvé aujourd'hui qu'Hérodote n'exagérait pas quand il évaluait à cent vingt stades l'emplacement de Babylone. Il faut dire aussi que cette vaste enceinte de remparts comprenait plusieurs régions ou cités distinctes, séparées par des bois de palmiers, de grands jardins et même des champs cultivés. Il y avait, outre la ville propre-

ment dite, le quartier royal, la région des temples, etc.

On a retrouvé à Babylone bien moins de fragments antiques qu'à Ninive et Nimroud. Ceci n'a rien de surprenant, puisque ces deux villes ont été détruites d'un seul coup, l'une par les Scythes, l'autre par les Mèdes, tandis que la dépopulation définitive de Babylone s'accomplit dans de tout autres conditions, par l'émigration volontaire de ses habitants dans la nouvelle cité fondée par Séleucus, au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, entre le Tigre et l'Euphrate (Séleucie).

Notre première visite fut pour la fameuse tour de Babel (*Birs Nimroud*). Elle est tout au plus à un mille de Hillah, mais on est forcé de faire un grand détour pour y arriver, à cause des marécages de l'Euphrate. Après vingt-trois siècles écoulés, ce monument se présente encore tel, ou à peu près, que l'a décrit Hérodote. Sa base est un rectangle massif d'environ deux mille pieds carrés, sur lequel s'élevait une série de terrasses disposées en retrait, avec une large corniche ou rampe en spirale aboutissant au temple, qui, à l'époque de la prise de Babylone par Cyrus, formait le couronnement de l'édifice. Les deux premiers tournants de cette spirale sont parfaitement conservés; la ruine ne commence qu'au troisième, à plus de 200 pieds au-dessus du sol. Là on retrouve, parmi les débris des

terrasses supérieures écroulées, ceux des assises du temple brûlé par Cyrus, qui ont littéralement *coulé* jusque-là. L'incendie remit alors en fusion l'asphalte que les briquetiers babyloniens avaient employé comme mortier. Pénétré, imbibé de ce feu liquide, l'énorme massif de briques est comme vitrifié dans sa partie supérieure.

Du haut de cette ruine, on jouit d'une vue grandiose, bien en harmonie avec les souvenirs religieux et historiques accumulés dans ces parages. A l'ouest, on aperçoit, ou plutôt on apercevait en décembre 1872, une vaste lagune formée par l'Euphrate, couverte d'oiseaux aquatiques et sillonnée d'embarcations. Il est probable que les dimensions et l'emplacement de cette lagune varient d'une année à l'autre, au gré des débordements; c'est pour cela sans doute qu'elle ne figure sur aucune carte. Dans le sud, on voit d'abord le village de Kéfil, particulièrement révéré des Juifs d'Orient, comme renfermant la sépulture d'Ézéchiel. Plus loin, dans la même direction, on distingue la coupole dorée de *Mesched Ali*, tombeau du gendre de Mahomet Ali, le fondateur d'une des deux grandes sectes qui divisent encore l'islamisme. Du côté du nord, le regard plane sur un monticule d'une hauteur médiocre, mais d'une vaste étendue, couvert, ou plutôt formé de débris des temples babyloniens. Les palmiers de l'Euphrate masquent Hillah, ainsi que la partie des

ruines située sur la rive gauche. Affaibli par de nombreux canaux de dérivation, ce fleuve est là bien moins considérable et produit moins d'effet que le Tigre à Bagdad. Il est cependant navigable, même parfois pour les steamers, jusqu'à une grande distance en amont, mais les variations brusques et continuelles de son cours rendent impossible l'établissement d'un service régulier au-dessus d'Hillah.

Il faut repasser par cette ville pour aller visiter la partie des ruines située sur la rive gauche. Le premier objet considérable qu'on rencontre de ce côté est le *Kasr,* colline de forme quadrangulaire, sur laquelle s'élevait jadis le palais principal des rois de Chaldée. Cet édifice colossal, qui fut, à deux siècles d'intervalle, le théâtre du festin de Balthazar et de la mort d'Alexandre (538 et 324 ans avant J. C.), a servi de carrière pour la construction d'Hillah; autour de quelques pans de murs, seuls restés debout, gît tout un monde de débris. Ce palais-citadelle était entouré d'une double enceinte spéciale de remparts, dans l'intervalle desquels on remarque plusieurs monticules artificiels formés par les ruines de constructions accessoires, grandes comme nos modernes palais d'Occident. L'une d'elles offre cette particularité singulière que ses briques, d'un rouge éclatant, portent le nom du fabricant inscrit *de champ* et non à plat comme les autres. A Babylone, ainsi que dans les cités assyriennes, le

sol disparaît sous une couche profonde de fragments de poteries, humbles vestiges plus durables que bien des temples et des palais.

En s'éloignant du Kasr dans la direction du nord, on rencontre, après une demi-heure de marche, un autre massif ruiné non moins considérable, haut d'une centaine de pieds; c'est le *Moudshellib,* reste d'une forteresse que les habitants modernes du pays ont pris longtemps pour la tour de Babel. Le Moudshellib renferme des chambres, des corridors souterrains d'où l'on a déjà exhumé des cercueils et quelques antiquités curieuses.

Le dernier endroit qu'on visite d'ordinaire est la colline nommée aujourd'hui *Amrou-ibn-Ali,* du nom d'un chef musulman qui y fut enterré. Là se trouvaient ces fameux jardins suspendus dont la création était attribuée, du temps d'Hérodote, à Sémiramis, figure plutôt légendaire qu'historique[1]. De ces jardins, il ne reste absolument aucun vestige, et c'est sur le Kasr que se trouve le seul arbre qui existe encore à Babylone, — le tamarix séculaire qui, suivant une tradition *schiite,* ne doit jamais mourir,

[1] Quelques assyriologues considèrent ce personnage comme absolument fabuleux. D'autres croient que son prototype pourrait bien être *Sammourramit,* femme d'un des rois de la deuxième dynastie assyrienne, Bin-Nirari. Comme ce prince s'empara de Babylone, sa femme, dont l'existence est également constatée par les inscriptions, a bien pu habiter cette ville et l'embellir. B. E.

parce qu'Ali s'en est servi pour attacher son cheval.

Au sortir des ruines, en nous dirigeant vers le désert, nous passâmes par Kerbela, l'une des villes saintes des mahométans. Ce fut là, dit-on, que Hussên et Hassan, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet, périrent sous les coups des soldats de Moawîjah, compétiteur d'Ali au califat. Grâce à la dévotion des schiites (sectateurs d'Ali), cet endroit, qui, au septième siècle, n'était qu'un désert, est devenu une ville florissante qu'on nomme aussi tombeau d'Hussên (Mesched Hussên) : il paraît qu'Hussên était le plus avancé des deux frères en sainteté. C'est le pèlerinage musulman le plus fréquenté après la Mecque ; le tombeau d'Ali lui-même (Mesched Ali), qui se trouve à deux journées de là, attire bien moins de visiteurs que ceux de ses enfants. Les pèlerins qui ont été à Kerbela ajoutent à leur nom celui de *Kerbelai* à titre honorifique, comme ceux de la Mecque joignent au leur l'épithète d'*Hadshi*. Enfin, les schiites les plus dévots tiennent à être inhumés dans ce sol sacré. Aussi des caravanes y apportent journellement de la Perse des cargaisons de défunts. Ce sont les imans qui trafiquent des concessions de terrain. Les plus rapprochées de la mosquée se vendent naturellement plus cher ; aussi cette mosquée est une des plus riches et des plus belles de l'islamisme. Je n'en parle que par ouï-dire, car l'accès en est rigoureusement interdit aux infidèles.

Kerbela produit un effet féerique à l'arrivée, avec ses coupoles dorées et ses minarets, émergeant au milieu des palmiers. Sur ce sol copieusement arrosé par des dérivations de l'Euphrate, la végétation pousse avec une vigueur incroyable. Mais cet endroit, comme bien d'autres, est plus agréable à voir en passant qu'à habiter. Grâce à ces nombreux arrivages des caravanes funèbres, les épidémies y sont fréquentes et meurtrières.

Cette ville est sur la lisière du désert de Syrie et à une journée de marche de l'oasis de *T'schiddr*, où une aventure tragi-comique nous attendait. Il était déjà nuit close quand nous abordâmes cette oasis. Nos conducteurs manquèrent le chemin frayé et nous égarèrent dans des fourrés marécageux où les chameaux trébuchaient à chaque pas. Il fallut descendre, et plus vite qu'on n'eût voulu; ramasser, refaire et porter les paquets qui se défaisaient dans les chutes, s'armer de baguettes de palmiers et donner une chasse en règle aux chameaux qui glissaient, se débattaient et hurlaient à qui mieux mieux. Ce ne fut qu'après plusieurs heures de cette gymnastique que bêtes et gens, également harassés, atteignirent Schiltat (prononcez *Schetach*), le chef-lieu de l'oasis. C'est là que se trouve la source principale, grand bassin dont l'eau est si limpide qu'on en voit distinctement le fond, à plus de quinze pieds de profondeur.

Palmyre. (P. 365.)

De Schiltat à Palmyre, il y a 640 verstes (environ 655 kilomètres). Nous fîmes cette traversée en treize jours, sans incident notable. La cité de Zénobie, que nous ne recommencerons pas à décrire après tant d'autres touristes, est aujourd'hui occupée par une petite garnison turque qui suffit pour tenir les Bédouins en respect. Aussi cette excursion, jadis assez périlleuse, peut se faire maintenant de Damas en peu de jours, sans aucune difficulté. Il ne s'écoule guère de semaine que les habitants de Palmyre ne voient arriver quelques visiteurs, principalement des Anglais. Pour tout gentleman qui fait à l'Orient l'honneur de le visiter, une station à ces ruines célèbres est de rigueur.

Il nous restait encore 233 kilomètres de désert à faire pour atteindre Damas; ce dernier trajet fut accompli en cinq jours. Là, nous quittâmes avec une certaine satisfaction la monture des patriarches pour prendre la diligence de Beirout, où nous arrivâmes précisément le 1er janvier 1873. Depuis Odessa, nous avions fait, en cent quarante-cinq jours, 6,972 verstes, dont 1,725 en bateau à vapeur, 500 en kellek, 90 seulement en chemin de fer, 1,045 en voitures plus ou moins suspendues, 1,862 à cheval, et 1,050 à dos de chameau. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS. 1

I. D'Odessa à Poti. 3

II. Le Caucase. Aspect général, statistique, ethnographie. 21

III. Routes, populations, etc. 33

IV. Poti. — Chemin de fer de Koutaïs. 48

V. Excursion chez les Souanis (Haut-Caucase). De Koutaïs à Lentechi. 66

VI. Excursion chez les Souanis (suite). De Lentechi au col de Latpari et retour. 86

VII. De Koutaïs à Borshom. 101

VIII. De Borshom à Alexandropol. — Les ruines d'Ani. 115

IX. D'Alexandropol à Sardarabad. — Etschmiadzin. — Ériwan. — Le mont Ararat. 139

X. D'Érivan à Tiflis. 167

XI. Séjour à Tiflis. 174

XII. Excursion en Cachétie. — Le Kasbek. 185

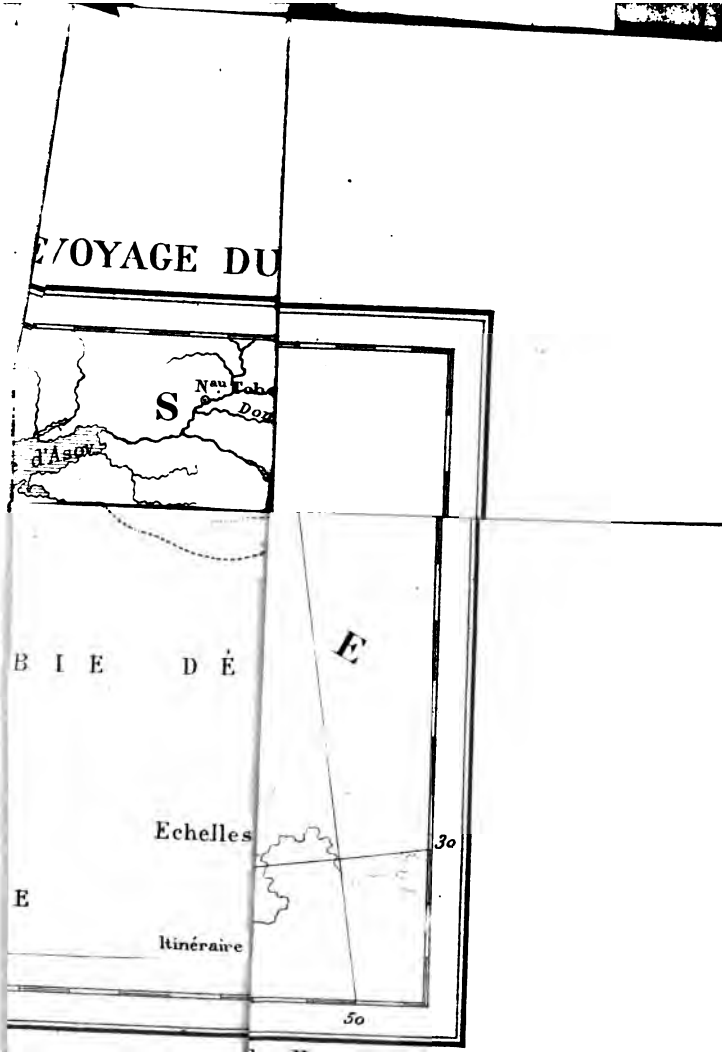
XIII. Le Daghestan. 201

XIV. Du Gounib à Petrowsk. — La mer Caspienne. — Apscheron. 223

XV. De Lenkoran à Tauris. 240

XVI. Tauris. 265

XVII. De Tauris à Mossoul. — Le lac d'Ourmiah. . . . 277



é par E. PLON & Cie Noyers, Paris.
Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

Notes d'un Globe-Trotter. Voyage autour du monde, par Émile D'AUDIFFRET. Un vol. in-18. Prix. . . 3 fr. 50

Promenade dans l'Inde et à Ceylan, par E. COTTEAU. Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Lettres du Bosphore. *Bucarest, Constantinople, Athènes,* par C. DE MOUY. Un vol. in-18 avec grav. . 4 fr.

Le Fleuve Bleu. Voyage dans la Chine occidentale, par Gaston DE BEZAURE. Un vol. in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Le Royaume d'Annam et les Annamites. Journal de voyage de I. L. DUTREUIL DE RHINS. Un volume in-18, accompagné de cartes et de gravures. Prix. . . 4 fr.

En canot de papier : De Québec au golfe du Mexique, par N. H. BISHOP, traduit par Hephel. Un vol. in-18, avec cartes et gravures. . . . . 4 fr.

Dans les Highlands : *Edinburgh — Trossachs — Skye,* par Paul TOUTAIN. Un volume in-18. 3 fr. 50

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, par le comte E. DE ROBIANO. Un vol. in-18. 2e *édition*. Prix. . 3 fr.

Une visite à Khiva. Aventures de voyage dans l'Asie centrale, par Fred. BURNABY, traduit de l'anglais. Un volume in-18, avec cartes et gravures. . . . . 4 fr.

Un Français en Amérique : *Yankees, Indiens, Mormons,* par Paul TOUTAIN. Un volume in-18 . . 3 fr.

Voyage d'un jeune garçon autour du monde, par Samuel SMILES, traduit par madame DESHORTIES DE BEAULIEU. 2e *édition*. Un vol. in-18 . . . . . 3 fr.

Valence et Valladolid. Nouvelles études sur l'Espagne, par Antoine DE LATOUR. Un volume in-18. Prix. 4 fr.

Sahara et Laponie, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Un vol. in-18, enrichi de gravures. 2e *édition*. Prix. 4 fr.

Le Fayoum, le Sinaï et Pétra, expédition dans la moyenne Égypte et l'Arabie Pétrée, sous la direction de J. L. Gérôme, par Paul LENOIR. Un vol. in-18. . 4 fr.

L'Ile de Cuba : *Santiago, — Puerto-Principe, — Matanzas, — la Havane,* par Hippolyte PIRON. Un vol. in-18 avec gravures. Prix . . . . . 4 fr.

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

3 2044 011 419 538

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

SEP 1990

WIDENER
BOOK DUE
APR 1990

WIDENER
MAR 2 0 2007
CANCELLED

WIDENER
SEP 1 0 1997
BOOK DUE
CANCELLED